



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

8

1765,5

~~etc.~~ 511²

Mercur

Eur.

- 1765,5



<36613873620016

<36613873620016

Bayer. Staatsbibliothek

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

M A I 1765.

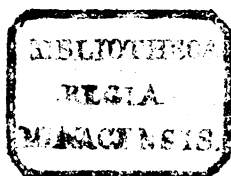
Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.



A P A R I S,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JORRY, vis-à-vis la Comédie Française.
PRAULT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, rue Saint Jacques.
CELLOT, Imprimeur rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure est chez M. **LOTTON**, Avocat, Greffier Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'est à lui que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. **DE LA PLACE**, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume est de 36 sols; mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour seize volumes, à raison de 30 sols piece.

Les personnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la Poste, payeront pour seize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront d'autres voies que la Poste pour le faire venir, & qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire, 24 liv. d'avance, en s'abonnant pour seize volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays

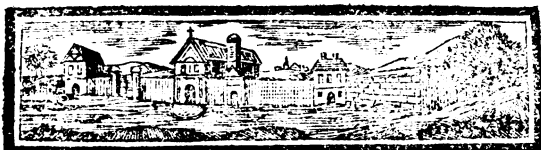
étrangers , qui voudront faire venir le *Mercur* , écriront à l'adresse ci-dessus.

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la Poste , en payant le droit , leurs ordres , afin que le paiement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis resteront au rebut.

On prie les personnes qui envoient des *Livres* , *E*stampes & *Musique* à annoncer , d'en marquer le prix.

Le *Nouveau Choix de Pièces tirées des Mercur*es & autres *Journaux* , par *M. DE LA PLACE* , se trouve aussi au Bureau du *Mercur*e. Cette collection est composée de cent huit volumes. On en prépare une *Table générale* , par laquelle ce *Recueil* sera terminé ; les *Journaux* ne fournissant plus un assez grand nombre de pièces pour le continuer.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

M A I 1765.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

*FRAGMENS d'une épître adressée en 1747
au C. DE C. . . . M. du Régiment de R. . .
de la Société Littéraire d'Arras, &c. par
M. DE GR. . . , Conseiller au Conseil
Supérieur d'Artois, de la même Société.*

QUE de vertus différentes
Tu fais briller aux champs de Mars !
On t'a vu, franchissant les plus fameux remparts *,
Malgré cent foudres mugissantes ,
* A l'assaut de Bergopfoom.

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Poursuivre dans leurs murs nos ennemis épars »

Et jusques sur leurs boulevards

Porter le fer vengeur , les flammes dévorantes ,

Et de l'affreuse mort mille formes sanglantes ;

Entasser des monceaux de victimes mourantes ,

Et parmi les débris croulans de toutes parts ,

Planter enfin nos étendards

Sur les amas confus des ruines fumantes.

Dans ces mêmes momens , guerrier tranquille

& doux ,

On t'a vu du soldat enchaîner le courroux ,

Et tendre une main bienfaisante

Au reste des vaincus rangés à tes genoux ;

Hélas ! ils s'attendoient à périr sous tes coups.

Mais que ta gloire aussi me paroît plus brillante ,

Lorsque des bras sanglans du vainqueur furieux

Ton zèle ferme , audacieux ,

Arrache une beauté tremblante ,

Et d'un attentat odieux ,

Sauve , au prix de tes jours , sa pudeur expirante.

La valeur la plus triomphante ,

Malgré tout son éclat , t'égale moins aux Dieux.



REPONSE envoyée à M. DE GR...

QUE de talens ta modestie
Dérobe aux yeux de l'univers !
Ta muse enfante de beaux vers
Dont la gloire est anéantie.
Eh ! pourquoi , redoutant l'hommage qui t'est dû,
Ami , si digne de paroître ,
Demeurer quinze ans méconnu ?
Un tel exemple de vertu
Etoit sans doute encore à naître :
C'est la première fois qu'un Poète s'est vu.
Je perce enfin le voile sombre
Du silence qui m'a trompé ;
Le soleil est sorti de l'ombre :
GR... Comment ton nom m'étoit-il échappé ?
Dans tes vers pleins de goût , de force & d'har-
monie ,
Je reconnois les traits du cœur le plus humain ,
Les caractères de ta main ,
Et l'empreinte de ton génie.
Ah ! si ton amitié , trop aveugle pour moi ;
Ne m'eût peint sous les traits d'un héros & d'un
sage ;
Cent fois plus satisfait de toi ,
Je t'admirerois davantage.

A iv

*SUR une très-aimable Demoiselle quêtant
dans une Collégiale pour la Confrairie
de la Sainte Vierge.*

Ces stances peuvent se chanter sur l'air : *De tous
les Capucins du monde.*

JE vous ai vu, aimable *Orphise*,
Quêter Dimanche en notre Eglise ;
Par les traits les plus gracieux ,
Par le maintien le plus honnête ,
Vous retraçâtes à nos yeux
L'auguste objet de votre quête *.

Je vis , à l'aspect de vos charmes ,
Tous les cœurs vous rendre les armes ,
Saisis d'un doux ravissement ;
Et je suis sûr que le plus sage
Oublia la Vierge un moment ,
Et ne pensa qu'à son image.

* La Vierge.

Par un Enfant de Chœur.



C O N S E I L D' A M I.

*A M. DE VOLTAIRE, de l'Académie
Françoise, à l'occasion de ses vers à
L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE; par
M. le Président LEFEVRE, ancien Con-
seiller de la Cour des Aydes de Paris.*

N'EST-CE donc pas assez que l'heureuse
Henriade

Surpasse les beautés dont brille l'*Illiade*,
Sans vouloir imiter trop scrupuleusement
Son admirable Auteur dans son aveuglement ?
Conservez mieux les dons de la bonté divine ;
Songez que tous vos sens sont chers à l'univers,
Et ne soyez aveugle & sourd que dans les vers
Que votre beau génie adresse à CATHERINE.



A v

*ÉPITRE à ma maîtresse, par M. DE *** ,
Officier d'Artillerie à Besançon.*

HEUREUX enfans de mon yvresse ,
Aimables fruits du sentiment ,
Vous qui dans ma douce paresse
M'occupez agréablement ;
Parés de cet air négligent ,
Qui plus que l'art nous intéresse ,
Volez , mes vers , chez ma maîtresse ;
Peignez à cet objet charmant
Ce que le dieu de la tendresse
Sait inspirer de plus touchant.
Peignez - lui cet heureux instant
Où , dans des transports d'allégresse ,
Mon cœur , plein de desirs brûlans ,
Expire au sein de la molesse ,
Et dans la coupe enchanteresse ,
Des plaisirs toujours renaissans
Se replongeant avec vitesse ,
Puisse dans ses yeux languissans
De quoi se ranimer sans cesse ,
Et charmer de nouveau nos sens.
Chère F*** , quelles images
S'offrent à mon cœur agité !
Laissons , laissons à de faux sages.

Goûter leur fade liberté :
D'un cœur oisif, repos vanté ,
Balances - ru les avantages
De ma douce captivité ?
Et vous , esclaves des usages ,
Que je vois briguan's les suffrages
D'une vaine & froide beauté ,
Dont l'esprit , fait aux persiflages ,
Par d'insipides badinages ,
Déchire la société ,
Et croit s'attirer nos hommages
Par un ridicule affecté ;
Pouvez - vous dire en vérité
Avoir jamais reçu des gages
De l'attrayante volupté ?
Elevés dans les bagatelles ;
Vous souriez à vos dentelles :
Aux yeux de toutes les femelles
Vous croyez être sans défaut ;
Bien persuadés qu'il ne faut ,
Pour subjuguier les plus rebelles ,
Que faire jouer vos prunelles
Ou caresser votre jabot.
Allez , qui veut être un vrai fort ,
N'a qu'à vous prendre pour modèles :
Vos plus fastueuses conquêtes
Sont à mes yeux sans nuls attraits ;
Ce n'est pas au cœur des coquêtes
Que le mien aspira jamais.

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Je fuis loin ces beautés factices
 Qui couvrent leur route de fleurs
 Pour mieux cacher les précipices
 Où tombent leurs adorateurs :
 L'orgueil a seul leurs sacrifices ;
 Jamais de ses flammes propices
 L'amour ne fit brûler leurs cœurs.
 Je déteste leurs artifices ,
 Et je méprise leurs faveurs.
 Chère F*** , tes yeux novices
 Lancent des traits bien plus flatteurs ;
 De l'art ils ignorent les vices :
 Dans ces yeux je vis les indices
 De ton amour , de mon bonheur ;
 Par eux je goûtai les prémices
 De ces ineffables délices
 Dont tu couronnes mon ardeur.
 Jamais la sombre défiance
 N'empoisonna nos jours heureux ;
 Et malgré ta condescendance
 A favoriser tous mes vœux ,
 Jamais le dégoût dangereux
 Sur nous n'exerça sa puissance.
 Si l'on expiroit de plaisir ,
 Nous ne verrions plus la lumière ;
 Il faut pourtant en convenir ,
 Chère F*** , si pour me plaire
 Tu n'avois eu que ta beauté ,
 Et que , mon desir contenté ,

Par sa vivacité légère
Ton esprit ne m'eût pas flatté,
Ah ! bientôt , amant dégoûté ,
J'aurois à quelqu'autre Bergère
Offert mon encens & mes vœux ;
Car , près d'une beauté stupide ,
Brûler toujours des mêmes feux ,
Est-il rien de plus insipide ?
Si lorsque *Flore* dans ses bras
De *Zéphir* reçoit les caresses ,
Et qu'il lui fait mille promesses ,
D'adorer toujours ses appas ,
Elle savoit , par un langage
Semé de tendresse & d'esprit ,
Ou , par quelque fin badinage ,
Amuser son amant séduit ,
Ou lui faire une vive image
De son chagrin , de son dépit
Lorsqu'il lui cause de l'ombrage ,
Zéphir ne seroit plus volage ,
Et , malgré lui , seroit réduit
A rendre un éternel hommage
A la beauté qui l'asservit.
Susette , à la fleur de son âge ,
Au teint de roses & de lis ,
Un jour chez un de mes amis ,
Après quelques mois de veuvage ,
Vient s'offrir , à nos yeux ravis ;
Ma liberté , quand j'e la vis ,

14 MERCURE DE FRANCE.

Contre ses charmes fit naufrage ,
 Et pendant huit jours je souffris
 Ses fiers dédains avec courage.
 Mais las d'un si pénible ouvrage ,
 Fallois la quitter , quand j'appris
 La cause d'un si noir orage ;
 Mon cœur aimoit comme au village ,
 Et la Belle , à qui je l'offris ,
 Vouloit aimer comme à Paris.
 Soudain , instruit du verbiage
 Qui près du beau sexe est admis ,
 Selon son goût je la servis :
 Je parlai de papillonnage ;
 De fat je fis le personnage ;
 Je murmurai , je me plaignis ;
 Je n'eus que des airs étourdis ;
 Je troublai tout dans son ménage ,
 Et de ses rigueurs je punis
 Sa chate , son chien & son page ;
 Son serin je rue en sa cage ,
 Et je promets de faire pis
 Si sa froideur long-temps m'outrage.
 Le croira-t-on ? je réussis ;
 Ces traits lui plurent davantage
 Que les transports d'un cœur soumis.
 Mais d'un aussi foible avantage ,
 Mes yeux cessant d'être éblouis ,
 Je vis que d'un sombre nuage

L'ennui me couvroit : je m'enfuis ,
Et je crois qu'en cela j'agis
moins en ingrat qu'en homme sage.

.
Mais quand on sert une maîtresse
Dont les grâces suivent les pas ,
Dont le cœur brûle de tendresse ,
Dont l'esprit , rempli de finesse ,
Charme encor plus que ses appas ;
Comment peut-on ne l'aimer pas ?
C'est toi , mon aimable Bergère ,
Que j'ai peinte en ce dernier trait.
Quand *Nanine* occupoit *Voltaire* ,
Il croyoit tracer un portrait ,
Dont le modèle imaginaire
Jamais nos yeux ne fraperoit :
Chère F*** , s'il te voyoit ,
Charmé de ta voix enfantine ,
De ta beauté , de ta candeur ;
Voltaire croiroit voir *Nanine*
Dans la maîtresse de mon cœur.



LETTRE de M. DE GRACE , à Mlle CH....
sur l'origine de la Monarchie Françoisè.

M A D E M O I S E L L E ,

LES différens sentimens des Auteurs sur l'origine de la Monarchie Françoisè, vous ont fait penser avec raison qu'on ne pouvoit venir à bout de dissiper tant de ténèbres qu'en examinant avec attention sur quel fondement chaque Ecrivain appuyoit son systême. Un travail de cette espèce n'est pas ordinairement du ressort des personnes de votre âge , & , par cette raison , vous m'avez chargé de l'entreprendre. C'est donc pour obéir à vos ordres que j'ai l'honneur de vous envoyer cette petite dissertation que je divise en cinq articles , savoir :

- I. Origine des Francs.
- II. Etymologie de leur nom.
- III. Leurs différentes expéditions jusqu'à *Clodion*.
- IV. Leur établissement dans les Gaules.
- V. Discussion sur *Pharamond*.

I. *Origine des Franks.*

Je ne rapporterai point les différentes fables imaginées sur l'origine des Franks, & je ne m'amuserai point à les réfuter. Elles ont eu le sort qu'elles méritoient. Laissons-les donc dans le profond oubli où elles sont tombées, & ne nous attachons qu'aux choses qui sont dignes de notre attention.

La Germanie (aujourd'hui l'Allemagne) renfermoit une infinité de petits peuples, dont les mœurs & les usages avoient quelque chose de différent, comme on peut le voir dans l'ouvrage de *Tacite*, intitulé *Mœurs des Germains*; mais l'amour de la gloire & un courage à toute épreuve étoient communs à toute la nation. Ces peuples, connus d'abord sous le nom de *Teutons*, se joignirent aux Cimbres, (peuples du *Jutland*) & entreprirent de former des établissemens dans les Gaules & en Italie. Leur valeur ne pouvant tenir contre l'habileté des Romains dans l'art militaire, ils furent entièrement détruits par *Marius*. Depuis cet événement Rome n'eut aucun démêlé avec les Germains; mais *Jules César*, vainqueur des Gaulois, passa le Rhin & entra dans la Germanie,

18 MERCURE DE FRANCE.

où il eut quelque succès. *Auguste* & ses successeurs firent d'inutiles efforts pour se rendre maîtres du pays, & ils ne purent s'établir que sur les frontières. Les Germains rompirent enfin ces barrières, se jetterent sur l'Empire Romain & le renverserent entièrement. Comme chaque peuple n'étoit pas capable, ou de se défendre, ou de faire par soi-même aucune entreprise, on vit paroître diverses lignes, dont les principales furent celle des Francs & celle des Suèves.

La ligue des Francs s'étoit formée le long du Bas-Rhin & à l'occident de Mayence, pour se défendre contre les Romains. Elle étoit composée des Bructères, des Chamaves, des Ampsivariens, des Cattes, des Angrivariens, des Attuariens, des Saliens, des Chérusques, des Sicambres & des peuples qui habitoient de l'un & l'autre côté de l'Elbe.

Il ne faut donc point regarder les Francs comme un peuple, mais comme un assemblage de différens peuples de la Germanie, & non pas de la Pannonie (la Hongrie), comme quelques-uns le pensoient du temps de *Grégoire de Tours*.

II. *Etymologie du mot Franc.*

Presque tous les Ecrivains ont prétendu

que le nom de *Franc* avoit été donné à cette ligue à cause de la *franchise* ou liberté dont elle jouissoit ; mais ce nom n'auroit pas plus appartenu aux Francs qu'aux autres figures germaniques , puisque tous ces peuples étoient libres & avoient le même amour de la liberté. D'ailleurs , quoique le mot *frey* en allemand signifie *libre* , il ne s'ensuit pas que le mot *frank* en soit dérivé ; & l'on ne trouve dans aucun des anciens monumens de la langue du nord , que ce dernier mot ait été employé dans ce sens. Pour trouver l'étymologie probable de ce nom , il faut donc avoir recours aux Ecrivains qui ont vécu dans un temps où l'ancienne langue des peuples de la Germanie étoit encore en usage.

Le prologue de la loi salique ne donne aux Francs aucun titre relatif à leur amour pour la liberté. Ils y sont appelés *gens inclita* , *audax* , *velax* & *aspera* : c'est-à-dire , *nation célèbre* , *capable des plus grandes entreprises* , *prompte à les exécuter* , & *terrible dans les combats*. Cette dernière expression a un grand rapport avec l'origine qu'*Isidore* donne au nom des Francs , car il pense qu'il vient de la férocité de leurs mœurs , à *feritate morum*. C'est ainsi qu'il s'exprime. L'Auteur des *Gestes François* , & plusieurs autres Ecrivains anciens

sont du même sentiment, qui se trouve fortifié par un grand nombre de passages qu'on lit dans les panégyriques des Empereurs, & sur-tout dans celui de *Julien*. *Libanias*, auteur du panégyrique de ce Prince, en le louant sur quelques avantages qu'il avoit remportés sur les Francs, dit que le nom qu'ils portoient leur avoit été donné à cause de leur humeur guerrière. Du temps des enfans de *Louis le Débonnaire* on disoit encore *Frenk* aussi bien que *Frank* pour désigner les François.

Toutes ces preuves seroient suffisantes pour renverser le sentiment que je combats ; mais puisque j'ai d'autres moyens, permettez-moi, Mademoiselle, de les employer. Ils seront tirés des monumens qui subsistent encore de l'ancienne langue germanique. Ne vous effrayez pas des noms barbares que je serai obligé d'employer.

Dans le glossaire joint par *Stiernhelmus* à l'édition de l'Evangile en langue gothique, on trouve les mots *frakan*, mépriser, outrager ; *frackiman*, détruire. Dans l'ancienne langue Danoise ou Cimbrique on lit les mots de *fracker* & de *frochne* traduits par celui de terrible ou redoutable. *Vindelin* cite d'anciens vocabulaires flamans, dans lesquels le mot *frenghen* ou *vrenghen* est interprété par celui de

haïr, & *frangh* ou *vrangh* par ceux de *féroçité*, *cruauté*, *vengeance*. On trouve souvent dans les anciennes Poésies Runiques des *Scaldes*, ou Poètes Suédois, le titre de *frenk*, donné à des guerriers pour marquer leur valeur ; & les mots *gend frenk* dans le Glossaire Runique, sont rendus par ceux d'*âme courageuse*. Il paroît naturel de conclure que c'est la *valeur* & l'*intrépidité* qui ont fait donner le nom de *Francs* à cette ligue de peuples Germains que nous allons voir s'établir dans les Gaules. Ce pays, comme on fait, étoit alors sous la domination Romaine, & avoit été conquis par *Jules César* quarante-huit ans avant l'ère chrétienne.

III. *Différentes expéditions des Francs jusqu'au règne de Clodion.*

POUR l'intelligence de ces événemens, il paroît à propos de donner la division géographique des Gaules, telle qu'on la trouve dans la notice de l'empire qui parut dans le quatrième siècle. On y voit que les Gaules étoient alors partagées en cinq grandes provinces, savoir, la Lyonoise, la Belgique, la Germanique, la Viennoise & l'Aquitannique.

La Lyonoise se divisoit en cinq parties,

22 MERCURE DE FRANCE.

c'est-à-dire, en cinq Lyonoises. La première contenoit Lyon, Aurun, Langres, Mâcon, Châlons-sur-Saône. La seconde, Rouen, Bayeux, Evreux, Avranches, Séez, Lisieux & Coutance. La troisième, la Tourraine, le Maine, Rennes, Saint-Brieux, Saint-Malo, Dol, Nantes, l'Anjou, Cornouailles, Saint-Paul-de-Léon & Tréguier. La quatrième, Sens, le pays Chartrain, Auxerre, Troyes, l'Orléanois, Paris & Maux. La cinquième, Besançon, Nyon en Suisse, Avenches, les environs de Bâle, Vindisch, Yverdun, Colmar.

La Belgique formoit deux provinces. La première comprenoit Trèves, Metz, Toul & Verdun. La seconde Rheims, Soissons, Châlons-sur-Marne, Noyon, l'Artois, Cambrai, Tournay, Senlis, Beauvais, Amiens & le Boulonois.

La Germanique se divisoit également en deux parties. La première, nommée supérieure, comprenoit Mayence, Strasbourg, Spire & Worms. La seconde, qu'on appelloit inférieure, contenoit Cologne & le pays de Liège.

La Viennoise se partageoit en cinq autres. La première comprenoit Vienne, Genève, Grenoble, Viviers, Die, Valence, Saint-Paul-trois-Châteaux, Vaison, Orange, Carpentras, Cavaillon, Avignon

& Arles. Dans la seconde, qu'on appelloit aussi la premiere Narbonnoise, étoient Narbonne, Toulouse, Agde, Alet, Bessiers, Montpellier, Nîmes Lodève & Usès. La troisieme comprenoit Aix, Riez, Apt, Fréjus, Gap, Sisteron & Grasse. La quatrieme, à qui on donnoit aussi le nom d'Alpes maritimes, contenoit Enn-brun, Digne, le Marquisat de Salusses, Senez, Glandeves, Vence & le Comté de Nice. La cinquieme, Moustier & Saint-Maurice.

L'Aquitaine se divisoit en trois parties. La premiere ou sixieme Viennoise comprenoit Bourges, Clermont, Rhodéz, Albi, Cahors, le Limousin, le Gevaudan & le pays de Velai. La seconde Aquitaine, ou septieme Viennoise, contenoit Bourdeaux, Agen, Angoulême, la Saintonge, le Poitou & le Périgord. La troisieme Aquitaine, ou huitieme Viennoise, qu'on nommoit aussi la *Novempopulanie*, renfermoit Auch, Dax, Lectoure, Cominges, Couserans, Lescar, Aire, Bazas, Tarbes, Olérons, & le territoire d'Euze en Gascogne.

Je ne parlerai pas des autres divisions des Gaules, parce qu'elles n'ont aucun rapport avec les expéditions des peuples germaniques.

Ce fut sous le tribunat d'*Aurelien* & le

24 MERCURE DE FRANCE.

règne de *Gordien III*, Empereur d'Occident, que les Francs firent pour la première fois une irruption dans les Gaules. Un petit avantage qu'*Aurelien* remporta sur eux parut si considérable, que les soldats composèrent une espèce de chanson pour célébrer une telle victoire (1). Cet événement est de l'année 240 depuis J. C. & précède d'un an la guerre que *Gordien* commença contre *Sapor*, Roi de Perse.

Cette première course des Francs ne fut que les préliminaires de celles qu'ils firent bientôt après. Ils attaquèrent la Gaule Belgique, où ils firent de grands ravages; mais ils furent repoussés par *Gallien*, associé à l'Empire. Ces désavantages ne furent pas capables de les arrêter; & *Postume*, qui avoit pris la pourpre dans les Gaules, fut contraint de faire alliance avec eux. *C'est le premier traité que les Empereurs firent avec les Francs.* Ceux-ci joignirent alors leurs forces à celles de *Postume*, pour lui aider à réprimer la fureur des autres nations germaniques qui s'étoient jettées sur les provinces de l'Empire par le Haut-Rhin & le Danube.

La mort de ce Prince, arrivée en 267, mit fin au traité qu'il avoit fait avec les

(1) *Mille Francos, mille Sarmatas occidimus. Mille, mille, mille Persas, mille Persas petimus. Francs.*

Francs. Ces barbares ne se trouvant plus retenus par aucune considération, rasèrent les forts qui étoient construits sur le Rhin, passèrent ce fleuve, inondèrent les Gaules & pénétrèrent jusqu'en Espagne, où ils s'emparèrent de Tarragone. Animés par tant de succès, ils continuèrent à parcourir les provinces de l'Empire, mais la fortune ne seconda pas toujours leurs entreprises. Les titres de *Francicus* & de *Germanicus*, donnés à l'Empereur *Probus*, sont des témoignages authentiques de la défaite des Francs & des Germains par l'armée Romaine. Les prisonniers qu'on fit en cette occasion furent envoyés sur les bords du Pont-Euxin (la mer noire). Ils ne restèrent pas long-temps dans l'inaction; car ayant trouvé moyen de s'emparer des vaisseaux qui étoient dans le port de Constantinople, ils s'y embarquerent, & rangeant la côte de la Grèce (Turquie d'Europe), ils y firent des descentes, & en emporterent un butin considérable. Delà ils se rendirent en Sicile, où ils firent les mêmes ravages; mais ils ne furent pas si heureux en Afrique. Repoussés par les garnisons romaines, ils furent contraints de regagner leurs vaisseaux, & de retourner en Germanie par le golfe de Venise. Cette expédition des Francs & leurs diffé-

B

rentes pirateries prouvent qu'ils connoissoient la navigation, & que leur ligue s'étendoit le long du Rhin, depuis Mayence jusqu'à la mer d'Allemagne.

Les grands avantages que *Probus* avoit remportés sur eux avoient ralenti leur ardeur ; mais aussi-tôt que ce Prince fut mort, ils rentrèrent dans les Gaules & y commirent d'horribles excès. L'Empereur *Dioclétien* marcha à leur rencontre & les força de rester quelque temps tranquilles. *Carausius*, qu'il avoit chargé de continuer la guerre contre les nations germaniques, se révolta & mit les Francs dans son parti. Il leur permit alors de traverser le Rhin & de s'établir dans le pays des Bataves (les Provinces Unies) & dans la Toxandrie (le pays de Tongres). Il passa ensuite dans la Grande - Bretagne (l'Angleterre) avec une armée de Francs qui avoient consenti à marcher sous ses étendards. Cependant *Maximien*, associé à l'Empire, attaqua les Francs, maîtres du pays des Bataves, & qui delà s'étoient avancés dans le Boulonois. Après une vigoureuse résistance de leur part, il les tailla en pieces, fit un grand nombre de prisonniers, qu'il distribua dans les Gaules, & leur donna des terres à cultiver. Il ne paroît pas qu'il leur ait imposé aucun tribut, mais il les obligea

de servir dans les armées romaines. Les Francs, que *Carausius* avoit emmenés avec lui dans l'isle de la Grande-Bretagne, furent massacrés par les Romains (2), & aucun d'eux n'échappa au fer du vainqueur.

Tant de pertes réitérées les obligèrent de demeurer dans l'inaction pendant quelque temps, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de l'Empereur *Constantius Chlorus*, arrivée l'an 306. Alors les *Bructeres*, les *Chamaves* & les autres Francs orientaux pénétrèrent dans les Gaules & y firent de grands dégâts. *Constantin le Grand*, qui avoit succédé à *Constantius*, son père, remporta sur eux une victoire complète, & fit prisonniers deux de leurs Rois, *Ascaric* & *Ragaise*. Ces mauvais succès ne rebutèrent pas les Francs, & ils ne cessèrent de faire tous les ans de nouvelles tentatives pour s'établir dans les Gaules. Les Francs occidentaux n'avoient cependant aucune part à ces expéditions, ils fournissoient au contraire des troupes aux Romains, & leur étoient fort attachés.

Constantin le jeune, devenu maître des Gaules en 337, après la mort de son père, fit alliance avec les Francs, & les engagea à prendre ses intérêts contre son frere *Constantin*. Ce Prince ayant fait assassiner *Con-*

(2) On sait que cette Isle étoit alors sous la domination romaine.

28 MERCURE DE FRANCE.

tantin, se vit attaqué de tous côtés par les Francs, qui, profitant de cette circonstance, cherchoient à s'emparer de quelques provinces dans les Gaules. *Constans*, trop foible pour leur résister, fit avec eux un traité dont ils parurent satisfaits, puisqu'ils se retirèrent dans leur pays. Mais en 342, sous le règne de *Constans*, ils reparurent dans les Gaules & les ravagèrent jusqu'à Autun. *Julien*, neveu de l'Empereur, marcha en diligence au secours de cette ville, & termina la guerre, en faisant avec les Francs un traité par lequel ils s'obligèrent à rendre aux Romains la ville de Cologne. Comme ce traité n'avoit été conclu qu'avec les Francs, voisins de Cologne, ou seulement avec les Bructeres, les autres, qui n'y avoient aucune part, continuèrent leurs ravages ; mais ils furent battus près de Juliers, & les prisonniers qu'on fit en cette occasion furent envoyés à Rome. *Julien*, après avoir passé à Paris l'hiver de l'année 356, prit la résolution d'attaquer les Francs, établis en-deçà & au-delà du Rhin. Il paroît que les premiers étoient maîtres de la seconde Germanie, c'est-à-dire, depuis le Rhin jusqu'à l'Escaut. La preuve qu'on pourroit en donner, c'est que *Julien* voulant soulager les peuples qui avoient été les plus maltraités par les frais

que les gens de justice leur faisoient, demanda à l'Empereur la permission de percevoir par lui-même les droits que les provinces devoient lui payer. Il usa de son autorité dans la Belgique, mais il ne leva aucun impôt dans la seconde Germanie ; ce qui donne lieu de conjecturer qu'elle étoit alors au pouvoir des Francs.

Julien, après les préparatifs nécessaires pour la guerre qu'il méditoit contre les Francs, parut tout-d'un-coup dans les environs de Tongres. Les Saliens surpris, consentirent à tout ce qu'on exigea d'eux, & *Julien*, satisfait de leur soumission, leur confirma la possession du pays qu'ils occupoient sur les deux bords du Rhin, & particulièrement dans la Toxandrie (3). En 360 *Julien* passa le Rhin vers l'embouchure de la Lippe, au-dessus de Cologne, & ravagea les terres des Francs Attuariens, qui avoient continué de faire des courses sur celles de l'Empire. Les Barbares, hors d'état de résister, subirent la loi du vainqueur.

Je passe sous silence les autres actions des Francs depuis le règne de *Julien* jusqu'à celui de *Valentinien III*. Elles n'of-

(3) Cette concession peut être regardée comme l'époque de la Monarchie Française dans les Gaules, quoiqu'on pourroit la dater de plus haut.

frent aucune circonstance remarquable, & elles se bornent seulement à quelques hostilités. Il suffit d'observer que les Empereurs, qui redoutoient les Francs, avoient soin de renouveler avec eux les anciens traités, & par ce moyen ils les obligeoient à rester tranquilles. Ces peuples étoient en effet si religieux observateurs de leur parole, qu'ils livrèrent à l'Empereur *Honorius Marcomer*, un de leurs chefs qui avoit pris les armes contre lui, & firent en même temps périr *Sunnon* son frere. Terminons cet article par une réflexion sur les différentes expéditions des Francs que nous venons de voir.

Il y a lieu de penser que cette ligue, composée de différens peuples, gouvernés chacun par un Chef ou Roi particulier, n'avoit pas le même but de conquête, puisqu'une partie se portoit d'un côté, pendant qu'une autre cherchoit à s'établir ailleurs. Un corps de Francs servoit dans les armées romaines, & en même temps un autre corps attaquoit les provinces de l'Empire. Nous en avons vu s'établir dans le pays des Bataves; d'autres passer en Angleterre avec *Carausius*; plusieurs d'entre eux exercer la pyratèrie; d'autres pousser leurs courses jusqu'à la ville d'Autun; un grand nombre enfin rester dans la Ger-

manie au-delà du Rhin. On pourroit donc soupçonner avec vraisemblance que les Francs n'étoient pas bien unis entre eux , & que chaque peuple de cette ligue avoit des intérêts particuliers qui l'engageoient ou à se réunir au corps général ou à s'en séparer , suivant les circonstances.

IV. *Origine de la Monarchie Française.*

Les Francs établis dans la seconde Germanie doivent être regardés comme les seuls fondateurs de la Monarchie Française dans les Gaules , puisque ceux-ci étoient commandés par *Clodion* ; ensuite par *Meroué* , pere de *Childéric* , pere de *Clovis*. Plusieurs Ecrivains modernes ont avancé que *Clovis* forma le premier des établissemens dans les Gaules , & que jusqu'à ce Prince les Francs s'étoient contentés de faire des courses , après lesquelles ils se retiroient au-delà du Rhin. Je vais entreprendre de réfuter cette erreur , & de démontrer que les Francs étoient établis dans les Gaules même avant *Clodion*. Ainsi la Monarchie Française est beaucoup plus ancienne qu'ils ne l'ont prétendu.

Nous avons vu qu'en 358 *Julien* confirma aux Francs la possession de la Toxandrie , & qu'il ne put lever d'impôts dans

B iv

la seconde Germanie , parce qu'elle étoit occupée par ces mêmes peuples ; d'où il est aisé de conclure que les Francs y étoient établis avant cette époque. Le règne de *Clodion* nous en fournira de nouvelles preuves.

Grégoire de Tours , premier historien de France , & qui vivoit sous les fils de *Clovis* , nous apprend que *Clodion* ou *Cloïon* , Roi des Francs sous le regne de l'Empereur *Valentinien III* , faisoit sa résidence à *Dispargum* sur la frontiere de la *Thoringie* ou *Thongringie* , comme portent quelques manuscrits. Quelques Auteurs ont cru reconnoître la Thuringé dans la *Thoringie* de *Grégoire de Tours* ; mais ils n'ont pas fait réflexion au passage de l'historien françois , qui dit : que les Francs établis d'abord sur les rives du Rhin , traversèrent ce fleuve & s'arrêtèrent dans la *Thoringie*. Ce pays ne peut être la Thuringe , puisqu'en passant le Rhin ils la laissoient bien loin derriere eux dans la Germanie , & qu'elle est même très-éloignée du Rhin. Une nouvelle preuve qu'il faut chercher la *Thoringie* de *Grégoire de Tours* dans les Gaules , c'est qu'il ajoute : dans le même pays les Romains occupoient tout ce qui s'étend au midi jusqu'à la Loire. Au-delà de ce fleuve étoient les Goths. Les

Bourguignons occupoient les terres situées vers le Rhône & la ville de Lyon.

Quelque succinte & quelque peu exacte que soit cette division, il est clair que c'est de la Gaule qu'il veut parler & non de la Germanie : c'est donc en-deçà du Rhin qu'il faut chercher le *Dispargum*.

Il ne peut être ni Doësbourg sur le confluent du vieux & du nouvel Issel, ni Duisbourg sur le confluent du Roër & du Rhin ; l'un & l'autre sont dans la Germanie au-delà du Rhin. Il y a plus d'apparence que c'est ou Diest sur le Demer, dont un fauxbourg se nomme Duisbourg, & qui est près de Tessenderloo, ou bien Duisberch sur la Tille, entre Louvain & Bruxelles.

Le reste du passage de *Grégoire de Tours* fournira une nouvelle preuve que le *Dispargum* & la Thoringie étoient en-deçà du Rhin. *Clodion*, continue-t-il, ayant donc envoyé reconnoître le pays jusqu'à Cambrai, marcha contre les Romains, les battit, s'empara de la ville, & après y avoir demeuré quelque temps, il se rendit maître de tout le pays jusqu'à la Somme.

Cambrai est à plus de soixante lieues du Rhin, des villes de Doësbourg sur l'Issel & de Duisbourg sur le Roër. Supposera-t-on que *Grégoire de Tours* ait fait traver-

B v

ser à *Clodion* soixante lieues dans un pays ennemi, sans faire aucune remarque sur cet événement ? D'ailleurs, croira-t-on que ce Prince eût passé par un pays coupé de bois & de rivières sans trouver aucun obstacle, si le pays eût encore été au pouvoir des Romains ? Il est donc plus naturel de penser que *Dispargum* étoit à-peu-près dans l'endroit où est aujourd'hui Duisberch sur la Tille. Remarquons que les Francs n'ayant que de l'infanterie, ne se feroient point engagés jusqu'à soixante lieues dans un pays ennemi, où les Romains auroient pu les envelopper & les couper de tous côtés.

La situation dans laquelle *Aëtius*, Général Romain, trouva les Francs dans les plaines d'Arras, est encore une preuve de leur établissement réel en-deçà du Rhin. Ils avoient construit un fort pour défendre le passage d'un défilé & d'une rivière : de plus, ils étoient occupés à célébrer le mariage d'un Seigneur. *Sidonius*, dans le panégyrique de *Majorien*, s'exprime ainsi au sujet de cette fête : *le côteau voisin de la rivière retentissoit des chants d'un hymenée dont les barbares célébroient la fête, & au milieu d'une danse scytique on unissoit la nouvelle mariée à un époux blond comme elle. Ces danses, ces chants, les apprêts*

d'un grand festin , un mariage , toutes ces choses en un mot paroissent contraires à l'idée d'une expédition militaire & d'une course faite par des aventuriers dans un pays ennemi & à plus de soixante lieues de leur contrée. Il faut donc en conclure que les Francs occupoient alors un pays dont ils étoient devenus les maîtres.

Ajoutons encore qu'il y avoit plus de trente ans qu'Arras étoit la frontière des Romains entre l'Escaut & l'Océan. On voit dans la notice de l'Empire, que c'étoit la place la plus avancée de ce côté-là où les Romains eussent une garnison. *Lens*, ou *Vicus-Helena*, faisoit sans doute la frontière des Francs , & ils étoient maîtres de tout le pays qui est au nord du Souchet. Il y a tout lieu de penser que ce fut de ce canton que *Clodion* s'avança pour surprendre Cambrai, où il demeura quelque temps , & d'où il étendit ses conquêtes jusqu'à la Somme.

Hincmar nous apprend que les Francs , maîtres de Cambrai & de la partie de la Belgique qui s'étend jusqu'à la Somme , s'y étoient établis sous les Rois *Clodion* & *Mérouée*. Tous les anciens Ecrivains sont d'accord sur cet article avec *Grégoire de Tours* , & il n'est pas facile de concevoir

B vj

ce qu'on peut opposer à leur consentement unanime.

Il résulte donc de ces différentes preuves que l'établissement de la Monarchie Française dans les Gaules est au moins du règne de *Clodion*. *Aëtius*, occupé à défendre les Gaules contre les irruptions de plusieurs nations barbares, laissa aux Francs les pays qu'ils occupoient, fit un traité avec eux, & les engagea à se joindre à lui pour chasser des Gaules d'autres peuples Germains qui y étoient entrés.

A la mort de *Clodion* les Gaules étoient sous cinq dominations, sçavoir, celle des Romains, celle des François, celle des Visigots, celle des Bourguignons & celle des Bretons.

Merouée, successeur de *Clodion*, étendit sa domination, & se vit maître de Châlons-sur-Marne, du Vermandois, de l'Artois, du Cambrésis, de Tournai, de Senlis, du Beauvoisis, de l'Amiennois, de Boulogne, d'une partie de l'Isle-de-France & de la province qu'on a appelée depuis Normandie. *Chilpéric* poussa ses conquêtes au-delà de la Loire, & *Clovis* éteignit enfin le nom & la puissance romaine dans les Gaules. Il devint alors maître de tout le pays, à l'exception de ce que les Bour-

guignons occupoient entre le Rhône & les Alpes , & de ce que les Visigoths possédoient en Provence & dans le Languedoc.

Il faut remarquer que son royaume s'étendoit aussi au-delà du Rhin , où il y avoit plusieurs corps de Francs , qu'il réduisit sous sa domination.

Ce fut de cette maniere que les Francs s'établirent dans les Gaules & y fondèrent un puissant Empire.

V. *Discussion sur Pharamond.*

Plusieurs historiens modernes ont regardé *Pharamond* comme le premier Roi des Francs établis dans les Gaules , & ils se sont fondés sur un passage de *Tiro-Prospér* , qui dans sa chronique s'exprime ainsi : PHARAMUNDUS REGNAT IN FRANCIA. *Pharamond régne en France.*

Remarquons d'abord que le nom de *Francia* fut donné à tout le pays occupé par les Francs en-deçà & au-delà du Rhin.

2°. Que les Francs ne formèrent que des établissemens dans les Gaules , & que plusieurs même restèrent au-delà du Rhin.

3°. Enfin que les Francs étoient divisés en plusieurs corps qui avoient chacun leur Roi , comme on le voit par l'histoire de *Clovis*. Ce Prince fit périr tous les différens

Rois des Francs & s'empara de leurs Etats.

Ces remarques ne suffiroient pas pour détruire l'existence de *Pharamond* dans les Gaules, si nous n'en avions point d'autres. Mais nous observerons d'abord que la chronique de *Tiro-Prosper* est très-peu exacte, & en second lieu que *Grégoire de Tours*, *Frédégaire* & les historiens antérieurs à *Tiro-Prosper* ne font nulle mention de ce Prince. Il faut donc en conclure que si *Pharamond* a existé, il n'a régné que sur les Francs qui étoient restés de l'autre côté du Rhin, & que *Grégoire de Tours* s'est contenté de rapporter les noms & les actions des Rois du corps des Francs qui ont fondé la Monarchie Françoisse dans les Gaules. *Clodion* est le premier qu'il nomme, & je pense qu'il est plus raisonnable de s'en rapporter à cet historien, qui écrivoit sous les fils de *Clodvis*, qu'à ceux qui sont venus depuis, & qui ont imaginé un *Pharamond* connu par la seule chronique de *Tiro-Prosper*.

Telles sont les matieres sur lesquelles il étoit important de faire quelques discussions. Je serai très-flatté si ce foible essai peut mériter votre attention & résoudre vos difficultés. Je suis avec un très-profond respect, Mademoiselle, votre, &c.

DE GRACE.

TRADUCTION de l'Ode XIII, du II liv.
D'HORACE.

DONNEZ-MOI le repos, grands dieux, dit
le nocher,

Qui surpris, au milieu de la plaine liquide,
Voit un nuage épais soudain lui dérober
De l'astre de la nuit le flambeau qui le guide.

Donnez-moi le repos, grands dieux,
S'écrie, en frémissant, & le Thrace barbare,
Et le Mède orgueilleux du carquois qui le pare.

Mais ce repos, ami, ce suprême trésor,
N'est pas le prix des rubis ni de l'or.

Non, ce n'est pas la pourpre qui le donne.
A travers les soldats, dont la garde environne
Les Monarques impérieux,

Les foudris dévorans pénètrent jusqu'au trône :

Leur essain voltige & bourdonne

Autour des lambris fastueux.

Qu'un état médiocre est un état heureux !

Celui dont le repas, dressé sur la fougere,

Offre pour ornement la coupe héréditaire

Où bûrent ses simples ayeux,

Coule des jours sereins, sans desir, sans con-
trainte,

Exempt de la servile crainte

40 MERCURE DE FRANCE.

Qui réveille en sursaut l'avare ambitieux.

Eh ! pourquoi resserré dans ton étroite sphère ;

Mortel , porter si loin tes avides projets ,

Et de l'un à l'autre hémisphère

Promener ses vœux inquiets ?

Tu peux fuir ton pays , peus-tu te fuir toi-même ?

Dans ton palais flottant le remord, au teint blême,

Monte & s'affied à tes côtés.

Plus léger que les feux timides ,

Plus léger que les vents rapides ,

Il fuit de ton courfier les pas précipités.

Sous les aîles dès ris si le destin nous range ,

Gardons-nous de porter nos yeux sur l'avenir ,

Et sachons à la peine allier le plaisir ;

Il n'est point ici bas de bonheur sans mélange.

Achille est couronné de lauriers triomphans ;

Mais l'inéxorable déesse

Le moissonne dans son printemps.

Titon marche à pas lents vers la froide vieillesse ;

Mais de son corps usé la tremblante foiblesse

Succombe sous le poids des ans.

Peut-être la Parque bizarre

Comblera mes desirs , lorsque pour vous , avare ,

Sa main ne filera que peines , que tourmens.

Vous avez cent troupeaux paissans dans vos campagnes ;

Vous avez des coursiers dont les hennissemens

Font retentir l'écho de vos montagnes.

Vous brillez de l'éclat des plus riches métaux.
 Je n'ai qu'un petit champ ; mais un Dieu juste
 Et sage

D'un souffle poétique y joignit l'apanage
 Et le don précieux de mépriser les sots.

*Par M. DE GUILHERMIER, abonné au Mercure
 A Bolene, dans le Comté Venaisin.*

*VERS à Mlle MAZARELLI sur cette réflexion qu'on lit dans CAMÉDRIS, « une
 » femme a toujours le cœur froid quand
 » elle a beaucoup d'esprit ».*

LA maxime n'est point certaine ;
 Docte & belle Mazarelli,
 Et la muse de Mytilène (1)
 Sera du moins de mon parti.
 Si l'on en croit la renommée,
 Et de beaux vers de sa façon,
 Des feux d'amour & d'Apollon
 En même temps elle fut animée.

D'un petit maître Lesbien (2)
 (Comme chez-nous on vit dans la Grèce)
 Sapho, trop amoureuse, expire de tendresse :

(1) Sapho.

(2) Phaon.

42 MERCURE DE FRANCE.

En cela son esprit ne la servit pas bien.

Mais ce fait au moins nous prouve

Que dans un sexe vainqueur ,

Souvent le plus tendre cœur

Chez un bel esprit se trouve.

Pour appuyer votre avis ,

Si vous vous citez vous-même ;

Heureux qui lit vos écrits ,

Et malheureux qui vous aime !

R. D. L. C.

LE Lion malade , fable.

S I R le lion
 Un jour , dit-on ,
 Tomba malade.
 Bientôt le bruit
 S'en répandit
 Dans la bourgade.
 Lors ses amis ,
 Loin d'aller vite
 A son logis
 Faire visite ,
 Dirent entr'eux ,
 De ses neveux
 Grande est la foule ,
 Il en a tant !
 Chacun attend

Quelle s'écoule.
De son côté,
La parenté
Craignant la presse,
Vous le délaisse,
Et sans secours
Finit ses jours
Sa triste majesté lionne.
Il ne faut compter sur personne.

Par M. l'Abbé D. FR.

SUR un souper.

SOUPEr charmant
Dont *Euphrosine*
Fait l'ornement,
Où déceimment
L'esprit badine!
Où tour à tour
La gaîté libre
Tient l'équilibre
Avec l'amour.
O douce orgye !
Où la saillie,
Les vrais bons mots,
Fléaux des vices,
Effroi des sots,

44 MERCURE DE FRANCE.

Font nos délices :
 Des doux instans
 De ta durée ;
 J'ai pour long-temps
 L'âme enivrée.
 Que d'agrémens !
 Quelle soirée !
 Ici je crois
 Ouir la voix
 De *Cythérée* :
 Ce sont ses traits ;
 Voilà sa grâce
 Et ses attraits.
 Des airs d'*Horace*,
 Bientôt épris,
 Là nos esprits
 Semblent conduits
 Sur le Parnasse.
 C'est toi, *Bernard*,
 Qui par ton art
 Ravis notre âme !
 Nous éprouvons
 Ta vive flâme,
 Et l'on s'enflamme
 A tes chansons.
 Ta voix divine
 Peint le plaisir,
 Comme *Euphrosine*
 Le fait sentir.

Par M. BRET.

EPIGRAMME.

LORSQU'AU bas du Pinde on apprit
Que *Desfontaine* avoit cessé de vivre :
Dieu merci , dit un bel esprit !
Je vais faire imprimer mon livre.

Autre.

UN vieux Druide , entiché de sa race ;
Pour s'attirer les respects d'un *quidam* ,
Dit qu'à sa terre il n'étoit habitant ,
Qui jamais s'arrokeât l'audace
De se couvrir ou s'asseoir lui présent.
Le *quidam* , qui n'étoit brin bête :
« Monsieur , dit-il , se couvrant , s'asséyant ,
» Ces gens n'ont donc ni cul , ni tête » ?

Par le même.



 LA VESTALE,

HISTOIRE tirée d'un manuscrit latin trouvé dans la bibliothèque d'un Couvent en Italie (1).

LE vraisemblable n'est pas un accessoire si nécessaire à la vérité qu'elle ne puisse quelquefois s'en écarter. C'est M. l'Abbé *Prévôt* qui fait cette réflexion dans la Préface de *Cléveland*, & il ne sera pas inutile de la faire avec lui avant que de commencer à lire cette anecdote. Je pourrois citer plusieurs exemples à l'appui de cette vérité; mais elle se prouvera d'elle-même à la fin de cette histoire. On conviendra sans difficulté que si elle n'est pas véritable, au moins elle ne renferme que des événemens qui peuvent arriver fréquemment, quelque peu vraisemblables qu'ils paroissent d'abord.

Tout le monde fait que les Vestales étoient des vierges consacrées au culte de la Déesse *Vesta*, & chargées particuliere-

(1) Ces Religieux croient l'original de *Troge-Pompée*. Je laisse aux Lecteurs à juger si ces conjectures sont fondées.

ment du soin d'entretenir le feu sacré qui brûloit devant ses autels : elles y veilloient nuit & jour. Le salut de Rome dépendoit de la durée ou de l'extinction de ce feu. Les Vestales étoient punies sévèrement pour les moindres fautes, & l'histoire fournit nombre d'exemples de ces vierges enterrées vivantes : mais le plus grand crime auroit été de laisser éteindre le feu sacré.

Il n'y en avoit jamais qu'une dans le temple pendant la nuit.

C'est ici que commence le manuscrit : Enfin le tour de *Pompeia* arriva ; c'étoit le même jour où l'on avoit appris à Rome la perte de la bataille de *Cannes* & la mort de l'un des Consuls. Le peuple croyoit déjà voir *Annibal* & ses Carthaginois sur les remparts, & cet effroi avoit pénétré jusques dans le temple.

Le Pontife y conduisit la Vestale sur le soir, & après avoir fermé toutes les portes extérieures, il prit les clefs & se retira. *Pompeia* fit une courte prière aux pieds de la statue de *Vesta*, puis elle s'assit dans le sanctuaire sur un carreau de pourpre qui lui étoit destiné à quelques pas du feu sacré. Toute son attention se porta d'abord sur l'objet dont le soin lui étoit confié ; mais la solitude où elle se trouvoit, le silence morne qui régnoit dans le temple, & le

peu de lumière que procuroit une lampe suspendue à la voûte, commencèrent à l'assoupir. Elle s'endormit enfin profondément. Son sommeil dura long-temps. Cependant le feu sacré commença à diminuer insensiblement, & au bout d'un certain temps il ne subsistoit déjà presque plus. Heureusement elle s'en aperçut : elle se leva précipitamment, & courut toute effrayée vers une porte qui fermoit l'endroit où étoient renfermées les matieres qui servoient d'aliment à ce feu. Mais à peine y fut-elle arrivée, que la porte disparut tout-à-coup : elle ne vit plus qu'un mur totalement semblable à ceux qui entouroient le temple. Elle fut fort surprise de cet événement ; mais bientôt croyant s'être trompée, elle tourna la tête & aperçut en effet la porte de l'autre côté. Elle courut aussi-tôt pour l'ouvrir, mais en vain ; le même prodige frappa encore ses yeux. Elle devint alors pâle, comme si elle eût été prête à expirer ; une sueur froide s'empara de ses membres : elle se jeta aux pieds de la Déesse, & lui dit dans le fond de son cœur : « ô puissante Déesse ! ô mère des » Dieux, sauvez ma patrie ! sauvez-moi ! » » sans vous, c'est fait de Rome ! sauvez-la » & punissez-moi ! que ces voutes m'écrasent à l'instant ». Elle crut ses vœux exaucés ;

cés ; les voûtes s'ébranlèrent, & un bruit confus s'éleva derrière elle : mais ce n'étoit qu'une nouvelle surprise qui lui étoit préparée.

On avoit placé dans le temple, de distance en distance, les statues de quelques Vestales qui étoient d'une naissance plus distinguée, ou qui avoient témoigné plus d'attachement au culte de la Déesse. Ces statues étoient de marbre blanc & rangées dans un ordre égal entre les colonnes qui soutenoient l'édifice. Elles s'animerent toutes ensemble, se couvrirent de longs voiles noirs : quelques-unes même étoient teintes de sang ; ensuite elles s'avancèrent lentement, & l'une après l'autre, jusqu'aux pieds du sanctuaire, se prosternerent, & percerent le mur sans laisser aucune trace de leur sortie.

Malgré l'horreur de ce spectacle la Vestale eut encore assez de force pour s'approcher du vase sacré : elle remua la cendre pour découvrir quelques vestiges de feu qui n'étoient pas encore éteints. Elle essaya de le rallumer en déchirant ses vêtements, dont elle mit plusieurs morceaux dans le vase : mais les soins qu'elle y employa, & plus encore l'humidité de la laine, ne servirent qu'à l'éteindre plus promptement.

Ce fut alors qu'elle fut privée de toute res-

C

source , & livrée à elle-même , *Pompeia* s'abandonna toute entière au désespoir. Elle erroit dans le temple les mains élevées vers les cieux ; enfin accablée de douleur , elle se retira vers l'endroit le plus écarté de l'édifice , où elle versa un torrent de larmes. Ce fut dans cette situation qu'elle attendit le jour.

A peine il commençoit à paroître , que le Pontife se fit entendre dans le vestibule. Il entra dans le temple , & fut d'abord surpris de ne pas voir la Vestale : mais lorsque s'étant approché du vase sacré il trouva que le feu étoit éteint , la pâleur se répandit sur son visage. Il leva les mains jointes au ciel sans rien dire , sortit précipitamment & ferma la porte par-dessus lui avec grand soin. Je n'entreprendrai pas de décrire ce qui se passoit en ce moment dans le cœur de la Vestale. Elle ne fut pas long-temps dans l'attente ; les portes s'étant ouvertes toutes ensemble , le temple se remplit en un moment d'une foule de peuple des deux sexes qui se précipitoient les uns sur les autres. *Pompeia* se présenta d'elle-même avec une fermeté surprenante. On la prit par les bras & on la traîna hors du temple pour la conduire au lieu de son supplice. Elle traversa plusieurs rues avant que d'y arriver , & par-tout elle vit le spec-

taclé le plus affreux. Les femmes, les enfans, les vieillards, couroient par la ville sans savoir où ils alloient : ils ne s'arrêtoient que pour la contempler ; enfin elle parvint au pied du Capitole.

Il y avoit en cet endroit un souterrain vaste & profond , dont une large pierre couvroit l'entrée, & cette pierre étoit elle-même couverte de vingt piéds de terre ; c'étoit le lieu du supplice des Vestales que l'on enterroit vivantes. Il étoit déjà découvert quand *Pompeia* y arriva. Le Pontife étoit assis à quelque distance dans une chaise d'ivoire & revêtu de ses habits pontificaux. Le peuple étoit rangé autour de lui. Jusques-là *Pompeia* n'avoit proféré aucun mot : mais quand elle apperçut le lieu de son supplice , les cordages , la cruche & le pain qui devoient être renfermés avec elle , elle poussa des cris affreux , & se jettant aux piéds du Pontife , elle les embrassa avec transport & les trempa de ses larmes. Cette action subite sembla émouvoir le Ministre des autels : mais reprenant tout-à-coup ses premiers sentimens, il maudit la Vestale au nom de *Jupiter Capitolin* & des autres Dieux de Rome. On la dépouilla d'une partie de ses vêtemens ; & malgré les vains efforts de sa foiblesse , on la descendit dans le sou-

Cij

terrein, qui fut recouvert de terre, & le peuple se retira dans le temple.

Pompeia resta quelque temps dans le caveau sans s'appercevoir de sa situation ; car aussi-tôt qu'elle en avoit vu boucher l'ouverture elle étoit tombée dans un profond évanouissement. Enfin elle en sortit, & son premier soin fut de chercher un genre de mort capable de terminer promptement tous ses maux. Elle prit la lampe qu'on avoit aussi descendue avec elle par un sentiment de cruauté plutôt que de compassion, & s'approcha du mur. Mais le défaut d'air avoit déjà affoibli la lumière de cette lampe, & les mouvemens que la Vestale lui fit faire acheverent de l'éteindre, de façon qu'elle se trouva dans la plus profonde obscurité.

Un bruit sourd & éloigné se fit alors entendre ; une pierre vint à tomber & en fit ébranler plusieurs autres. La Vestale se leva, & elle apperçut à la lueur d'un flambeau qui perçoit à travers de deux ais pourris & mal joints, une grande femme vêtue de blanc, & la tête couverte d'un double voile. Son corps étoit courbé : elle tenoit dans la main gauche un flambeau, & sa démarche lente & peu sûre annonçoit une personne très-âgée. Cette femme la prit par la main sans lui dire un seul

mor & la conduisit en la faisant monter sur les décombres par l'endroit d'où elle étoit descendue. Elles marcherent l'espace de cent pas dans une allée étroite & si basse que , quoique *Pompeia* ne fût pas absolument grande , il falloit qu'elle se baissât jusqu'à la moitié du corps pour pouvoir avancer. Ne craignez rien , dit alors la vieille à *Pompeia* : vous êtes sauvée. Après avoir marché long-temps, l'une & l'autre se trouverent dans une forêt , où *Vesta* parut à leurs yeux telle à-peu-près que sa statue la représentoit dans son temple. Elle étoit accompagnée de deux femmes horribles , qui avoient les cheveux entortillés de serpens & les mains armées de fouets telles que l'on nous dépeint les Furies. Insensée ! dit la Déesse , as-tu cru pouvoir m'échapper ? Aussi-tôt une des femmes s'étant approchée de la vieille , la saisit par le bras , arracha le voile qui lui couvroit la tête , & laissa voir à *Pompeia* sa mère *Plautia*. La Vestale voulut se jeter dans ses bras ; mais dans l'instant une muraille épaisse environna *Plautia* & les deux Furies ; la terre les engloutit : tout disparut.

Pompeia resta seule. Après avoir marché long-temps , elle crut reconnoître à travers les ténèbres le temple de *Vesta* , ce même temple , la cause de son malheur.

C iij

54 MERCURE DE FRANCE.

Ah Dieux ! s'écria-t-elle , quoi , faut-il encore me préparer à un nouveau supplice ? ... Dans ce moment la lampe qui servoit à éclairer le temple tombe & réveille la Vestale , qui voit les statues à l'endroit où elles devoient être , le feu sacré dans une activité qui ne laissoit rien à craindre , & se trouve convaincue que tout ce qu'elle avoit souffert n'étoit en effet qu'un songe. Elle se prosterna aux pieds de la Déesse , la remercia de l'avis mystérieux qu'elle venoit de lui donner , & lui promit bien sincèrement de ne plus s'endormir dans son temple.

SUITE d'HÉRACLITE & DÉMOCRITE *Voyageurs , Conte.*

JE visitai , ajouta *Démocrite* , plusieurs autres villes de la Grèce italique. Nulle ne ressembloit à Sibaris ; mais toutes se ressembloient. Toutes louoient l'ordre & manquoient d'ordre : les sottises s'y commettoient plus gravement ; mais c'étoient toujours des sottises , & qui pis est , des sottises uniformes , telles que je les avois remarquées dans la ville qui fut mon berceau. Je m'arrêtai à Syracuse. Les chants

de victoire s'y faisoient ouïr de toutes parts. On y célébroit la défaite des Carthaginois, ennemis dangereux de cette république. Le hazard me fit aboucher avec un des principaux personnages de cette ville ; c'étoit un Sénateur, un Noble. Que *Mars & Neptune* en soient loués, s'écria-t-il, je ne serai point confondu parmi la vile populace ; je serai toujours un des maîtres de ce peuple qui croira toujours être libre. Entre-nous est-il fait pour l'être ? ajoutoit le Sénateur. Est-ce au pied servile à marcher sans que l'œil le dirige ? Mais, lui disois-je, le Général qui vient de battre vos ennemis n'est-il pas né parmi le peuple ? Oui, répondit le Noble ; mais dès l'instant qu'il ne nous sera plus nécessaire, nous saurons bien le remettre à sa place.

Comme il parloit ainsi, on publia que ce Général vouloir être Roi, & qu'il feroit tomber toutes les têtes qui refuseroient de se courber devant lui. Comment donc, interrompit le Sénateur, ma tête elle-même n'en feroit pas exempte ? Oh ! je vais y mettre bon ordre. Sans doute, lui dis-je, que vous allez remettre le fils du Potier à sa place. Il m'avoua naturellement qu'il y appercevoit quelques difficultés. Avouez de plus, ajoutai-je, que vous

en trouveriez moins à devenir Potier vous-même s'il l'exigeoit ? . . . Mon ami, interrompit le Noble, il faut que je vous quitte ; je ne veux pas être des derniers à le féliciter ; je vais préparer ma harangue.

Durant ce discours *Héraclite* versoit beaucoup de larmes. Sans doute, lui dit *Démocrite*, que tu gémis de la foiblesse du Sénateur & de l'orgueil de l'artisan : pour moi je ris de l'un & de l'autre. Et moi, reprit *Héraclite*, je pleure sur vous trois : mais écoute un récit non moins lamentable.

Fatigué de n'avoir vu dans les villes que luxe, oisiveté, jalousie, oppression, cabale, fureurs, je résolu de m'arrêter dans un simple village. Là, me disois-je, habite au moins le repos. L'homme y traîne avec moins de fracas le poids de son inutilité. Rien n'y peut tenter l'ambition, & dès-lors nulle jalousie, nulle intrigue, nulle haine, encore moins d'orgueil ; en un mot, l'homme est ici moins à plaindre qu'ailleurs, & pourra donner trêve à ma compassion. Hélas ! poursuivit *Héraclite*, à peine j'arrivois dans ce village, que je fus bien détrompé ! Tout y étoit en ruine. Les habitans formoient deux partis opposés l'un à l'autre. On crioit, on se menaçoit : on eût dit qu'il s'agissoit de

choisir le principal Magistrat d'une puissante République. Le croirez-vous ? il s'agissoit de nommer l'Edile de ce chérif séjour ! La plus nombreuse cabale eut l'avantage , son protégé fut élu. Je voulus questionner celui qui n'avoit pu l'être. Il s'éloignoit d'un air triste & pensif. Quel peut être , lui dis - je , le motif de vos regrets ? que venez-vous de perdre ? qu'espériez-vous acquérir ? J'espérois, me dit-il, sortir de la dépendance & avoir des dépendans. Depuis bien des années je cultive la terre , & je me conforme aux usages du lieu que j'habite : j'ai acquis de l'aisance par mes travaux , & de l'estime par cette aisance. On me consulte , & mes conseils sont presque toujours suivis. Enfin , j'ai une famille nombreuse & qui m'est soumise ; une femme que j'aime & qui me fut toujours fidelle. . . . Et avec tout cela vous n'êtes pas heureux, interrompis-je ? Non , reprit le Villageois ; j'avois besoin pour l'être de ce que je n'ai pu obtenir ; mais je ne puis oublier cet affront : je vais habiter le village le plus voisin. Là , j'espère , avec de l'intrigue & quelques libéralités , réussir à m'emparer de la première place.

Vous sentez bien , ajouta *Héraclite* , qu'un tel discours dut me coûter des lar-

58 MERCURE DE FRANCE.

mes? Le Villageois m'en sçut gré : il alloit m'en remercier. Vos remerciemens sont superflus, lui dis-je, je pleurerois sur vous bien davantage si vos projets eussent réussi. J'avoue, disoit *Démocrite*, que le trait est risible ; mais, après tout, chacun n'a-t-il pas sa petite ambition ? Celle du Citadin qui veut asservir trente mille Citadins, n'est autre chose que celle du villageois qui veut dominer sur une centaine de ses pareils. Tout deux sont bien à plaindre, disoit *Héraclite* en soupirant. Dis plutôt que tous deux sont bien ridicules, reprenoit l'Abdérain : mais ce ridicule se retrouve à chaque pas que nous faisons sur l'assemblage d'atomes qui nous supporte. Plus on parcourt notre foible planète, & moins on trouve de différence entre les hommes. Crois-moi, cette ville immense est une espèce de monde en raccourci : bornons toutes nos recherches à la bien étudier. Si, après cet examen, tu pleures & je ris encore, il faudra nous résoudre à finir comme nous avons commencé.

Non loin de là ils apperçurent le principal temple de *Persépolis*. A n'en juger que par son extérieur, il étoit peu digne de ce titre : c'étoit un monument de l'ignorance & de la piété des anciens Per-

fans. Quel ridicule assemblage d'ornemens grossiers ! disoit *Héraclite*. . . . Eh , mon ami , interrompit son compagnon , qu'importe à la gloire des dieux la mal-adresse des hommes ? Les premiers seront toujours grands , les seconds toujours petits. Ce temple , il est vrai , honore peu cette capitale ; mais fût-il supérieur à celui d'Ephèse , crois-tu qu'*Oromase* s'en trouvât plus honoré ? (.)
(*Il se trouve ici une grande lacune dans le manuscrit*).

Après quelques autres observations de cette nature , nos voyageurs se souvinrent qu'ils cherchoient plutôt des hommes que des édifices. Ils jugèrent que les lieux les plus fréquentés étoient les plus propres à seconder leurs vues. Cette réflexion les conduisit à une promenade qui étoit le rendez-vous de la plus brillante partie des citoyens. Presque tous ne s'y montroient que dans des chars , & les plus bisarres pour la forme étoient les plus admirés. Nos voyageurs en virent un qu'on admiroit pour sa magnificence. L'or , les pierreries , les peintures les plus voluptueuses contribuoient à le décorer. Une jeune Persane le décoroit encore davantage par l'élégance de sa personne , de sa parure & de son maintien. Elle attiroit les regards de tous

les hommes, elle attiroit même ceux de toutes les femmes : il est vrai que l'intention différoit dans les deux sexes. Les hommes approuvoient, les femmes censuroient. *Héraclite*, qui étoit de l'avis des dernières, s'informa des qualités de celle qui attiroit ce concours. Son rang n'est rien, lui répondit-on, mais vous voyez que sa personne est quelque chose. Elle a déjà eu l'honneur de ruiner quelques grands, & même quelques petits plus riches que ces grands. C'est-là, je crois, vous instruire à fond du titre qu'on peut lui donner. Mais, dit alors *Démocrite*, sans doute qu'elle est seule ici de sa profession ; je vois presque toutes les femmes la regarder de mauvais œil. Je crois bien, reprit le Persan, que plusieurs désapprouvent la source de tant de luxe, mais beaucoup d'autres le lui envient : elles oublieroient facilement l'irrégularité de sa conduite, si sa parure étoit moins régulière.

Et cet autre char si brillant, ajouta *Démocrite*, qu'un tel discours ne rendoit pas sérieux, quel est le personnage qui le remplit ? c'est, sans doute, un de vos Satrapes ? J'admire l'élégance de son cocher. Avec quelle adresse il dirige les rênes ! avec quelle grâce il fait jouer son fouet ! Apprenez, reprit le Persan, que c'est un

Satrape qui conduit son cocher, & qu'il est en effet le plus habile cocher d'entre tous nos Satrapes. On dit que chez vous autres Grecs il est un jour dans l'année où les esclaves sent servis par leurs maîtres : ici tous les jours de l'année un maître a l'humanité de promener ses esclaves.

Après tout, disoit *Héraclite*, peu importe lequel des deux conduise l'autre : je n'y vois d'autre abus que celui d'un homme servi par un homme. Pour *Démocrite*, il trouvoit fort plaisant qu'un maître n'eût un cocher que pour avoir l'avantage de le devenir lui-même. Il vit que ces métamorphoses étoient des plus à la mode : il vit que la mode en produisoit beaucoup d'autres. On lui fit voir un jeune élève de *Thémis*, qui eût pu égaler *Castor* à la course du char, & un disciple d'*Esculape* qui se connoissoit mieux en chevaux que le centaure *Nessus*.

Hé bien ! dit en pleurant *Héraclite* à son associé, qui rioit à peu-près comme *Homère* fait rire les dieux, qu'attendons-nous de plus ici ? De nouveaux ridicules, répondit ce dernier, mais cherchons un autre point de vue. Ce lieu n'est pas le seul où les Persépolitains s'assemblent : viens pleurer sur d'autres genres de travers.

Ils arriverent dans une rue étroite où

62 MERCURE DE FRANCE.

beaucoup de chars & un plus grand nombre de gens de pied se disputoient le passage. Ils pénétrèrent , non sans quelque péril , jusqu'au lieu où toute cette multitude vouloit se rendre. C'étoit une salle de spectacle. Nos deux philosophes parurent étonnés de l'affluence qu'elle rassembloit. Nous allons , disoit le Cinique , entendre des choses bien sublimes ou bien absurdes ; il n'y a que ces deux extrêmes qui puissent faire ainsi courir les hommes. A l'égard du sublime , j'y crois fort peu . . . J'y crois encore moins , reprenoit *Héraclite* , mais n'importe , attendons. Ils attendirent en effet plus qu'ils n'avoient prévu ; ce qui attrista l'un & divertit l'autre. Enfin la pièce commença & fut très-applaudie. Comment l'avez-vous trouvée , demanda un Persan à *Démocrite* ? Je n'en ai pas compris un seul mot , répondit le philosophe. Ni moi non plus , ajouta le Persan : vous l'avez cependant bien applaudie , répliqua l'Abdéritain. . . . Eh ! qu'est-ce que cela prouve ? est-il besoin d'entendre une pièce pour l'applaudir ? Voyez toute cette assemblée ; elle n'y a pas plus compris que vous & moi : a-t-elle pour cela négligé de battre des mains ? Ce discours fit plus que sourire *Démocrite*. Au moins , poursuivit-il , apprenez-moi quelle langue on vient de nous

parler? C'est de l'Egyptien, reprit l'habitant de Persépolis : depuis un siècle & plus il est d'usage parmi nous d'avoir une comédie Egyptienne & de l'applaudir sans l'entendre. A ces mots *Héraclite* soupira douloureusement. Consolez-vous, lui dit le Persépolitain, on va vous donner une pièce dont vous entendrez les paroles & une musique dont vous saisissez les images. Tout y est peint, & ce que vous entendrez vous croirez le voir.

Après une bruyante ouverture où les deux philosophes n'aperçurent aucune image, ils prêterent l'oreille & crurent qu'on leur parloit encore Egyptien. Le Persan les détrompa. C'est donc quelque autre langue étrangère, lui dit l'Abdérain, car je l'entends aussi peu que celle d'Egypte. Je ne l'entends guères davantage, reprit celui qu'il interrogeoit, mais je vous certifie que nos villageois & nos pâtres la trouveroient fort intelligible. . . . C'est dommage, reprit *Démocrite*, que vos pâtres & vos villageois ne composent pas la moitié de cet auditoire, ils expliqueroient les paroles à l'autre moitié ; par ce moyen la pièce seroit entendue de tout le monde. Econtez, lui dit le Persan, cette ariette à grande symphonie. En effet, toute la symphonie se fit entendre pour accom-

pagner un payſan qui étoit ſuppoſé chanter ſeul à l'écart. L'Abdérivain demanda ſi les payſans de la Perſe ne chantoient jamais qu'avec l'attirail de tous ces inſtrumens. Son officieux voiſin lui répondit que c'étoit à deſſein de produire de l'effet, des tableaux. Je n'y vois rien de tout cela, reprit *Démocrite*, mais j'y vois que vous êtes conſéquens: vous transportez au village une muſique de cour, & à la cour le jargon du village: il faut avouer que la compensation eſt exacte. J'approuve beaucoup auſſi qu'il ait parlé quand il ſe portoit bien, & qu'il chante maintenant qu'il ſe croit malade. Il eſt ſuperflu d'avertir que *Démocrite* rioit en parlant ainſi. Le Perſan voulut en faire honneur aux bonnes plaifanteries de la pièce. Le Cynique, pour toute réponſe, lui montra ſon compagnon qui pleuroit à chaudes larmes.

On leur parla d'un autre ſpectacle nommé, par excellence, le ſpectacle de la nation. *Démocrite* ſ'informa ſi on y parloit la langue nationale. Du mieux que l'on peut, lui répondit quelqu'un: elle y eſt bien quelquefois miſe à la torture; mais ce Théâtre offre une foule de chefs-d'œuvres auſſi purement qu'éloquemment écrits. Nos deux voyageurs ſ'y rendirent le jour ſuivant. L'affluence y étoit prodigieuse.

gieuse. On alloit représenter une tragédie nouvelle, & chacun vouloit contribuer à son succès ou à sa chute. Presque tous, même sans connoître l'ouvrage, prenoient d'avance parti pour ou contre. Que je vais siffler ! disoit un jeune homme en se frottant les mains, je veux que cette misérable pièce ne soit pas achevée. La connoissez-vous ? lui demanda un autre jeune Persan. Point du tout, reprit le premier, mais qu'est-ce que cela fait ? Je suis venu précisément ici pour la trouver mauvaise. Je ne la connois pas plus que vous, répliqua l'autre, mais je prétends, moi, qu'elle réussisse : on m'a prié de la protéger, & je me suis arrangé en conséquence ; nous sommes ici une petite armée distribuée par pelotons. . . . Fort bien ! mais vous verrez votre petite armée battue par une plus grande, je vous en avertis. . . . C'est ce qu'il faudra voir. En tout cas, les frais de la guerre ne retomberont que sur l'Auteur.

Démocrite écoutoit en riant ce dialogue. Il voulut savoir d'un troisième spectateur s'il étoit de l'un ou de l'autre parti. Je ne suis d'aucun, répondit ce dernier ; je suis du nombre des spectateurs indifférens, j'espère néanmoins que la pièce tombera, ce qui est toujours très-amusant pour quiconque ne l'a point faite. Le philosophe

66 MERCURE DE FRANCE.

eut lieu de juger que tous ceux qu'on nommoit spectateurs indifférens pensoient à-peu-près comme celui-là. Il n'étoit pas d'humeur à les blâmer, mais il en conclut qu'un Auteur qui entreprenoit de faire pleurer tant de gens malgré eux méritoit bien qu'on rît à ses dépens.

La pièce commença. Elle péchoit par le tissu, par l'intérêt, & en général, par le style. Chacun des deux partis, c'est-à-dire les protecteurs & les opposans, s'examinèrent de leur mieux. Les premiers baroient des mains à chaque vers un peu *brillant*, les seconds crioient : *paix la cabale !* Quant au troisième parti, il restoit encore dans le silence & l'inaction, mais avant la fin du troisième acte il s'étoit joint aux opposans, & avant la fin du quatrième les protecteurs n'osoient plus se montrer. *Démocrite* rioit de tout ce qu'il voyoit, & entendoit *Héraclite* pleurer amèrement. *Quoi, vous avez le front de trouver cela beau ?* lui dit un des opposans. Point du tout, répondit le philosophe ; je pleure sur vous, sur l'Auteur, sur la pièce, & même sur la mesquinerie de votre salle. Tout cela n'est-il pas en effet digne de pitié ?

A cette malheureuse pièce on fit succéder une petite comédie agréable & pi-

quante. On lui rendit justice ; on l'applaudissoit généralement parce que son Auteur ne vivoit plus. Ce fut du moins la réponse qu'on fit à *Démocrite* lorsqu'il demanda la cause de cette unanimité de suffrages. Quoi ! s'écria le Cynique, un Auteur n'a pour objet que la vaine gloire, & ce n'est que dans la tombe qu'il peut recueillir cette fumée ! Avouez que la manie d'écrire est bien risible ? En même temps *Démocrite* apperçut un jeune homme des plus élégans qui applaudissoit beaucoup à une tirade contre la fatuité. Il s'informa qui il étoit. C'est, lui répondit-on, le plus grand fat que *Persépolis* renferme, & certainement elle en récelle un grand nombre. . . . Mais pourquoi donc applaudit-il à la censure de ce travers ? . . . Dites plutôt, reprit le Persan, qu'il brave cette censure, qu'il veut qu'on la lui applique, & qu'il seroit fâché qu'on ne l'en crût pas l'objet. D'ailleurs, il a des vues sur l'actrice qui vient de parler ; il espère, en l'applaudissant, être admis au bonheur de se ruiner pour elle.

Ils visiterent aussi quelques artistes, & s'apperçurent que rarement la culture des beaux arts inspiroit la modestie. N'est-il pas bien risible, disoit *Héraclite*, qu'un homme, pour avoir imité sur la toile ou

sur le marbre la ressemblance d'un personnage qui n'aura souvent été qu'un sot, se croie lui-même un être supérieur aux autres hommes ? *Héraclite* alloit répondre quand ils furent abordés par un homme qui s'annonça pour un Sculpteur célèbre. Messieurs, leur dit-il, ma fortune est en assez bon train, mais il dépend de vous de la rendre encore plus prompte. Volontiers, répondit *Démocrite*, que le mot seul de fortune faisoit rire : parlez, de quoi s'agit-il ? Vous saurez, reprit l'Artiste, que je me suis fait un genre à part, & qui plaît beaucoup à mes compatriotes. Ils se ruinoient pour des magots qu'on faisoit venir à grands frais de l'extrémité des Indes. J'ai trouvé l'art d'imiter ces magots ; j'ai même sçu copier des objets encore plus grotesques, & j'ai la consolation de voir mes ouvrages faire les délices de cette capitale ; mais je pourrois d'après vous enfanter deux chefs-d'œuvres bien supérieurs à tous ceux-là. Daignez donc, ajouta humblement l'Artiste, souffrir que je vous *modèle* ou que je vous *croque*, & je promets d'avance à vos deux copies le haut bout sur toutes les cheminées de *Périspolis*.

Une proposition si ridicule fit pleurer abondamment *Héraclite*, & jeter de grands

éclats de rire à son compagnon de voyage. Ils n'en parurent que plus pittoresques aux yeux du Sculpteur. Bon ! s'écria-t-il , à merveille ! Vous voilà précisément comme je le desiré : vous formerez deux pendans admirables ! Il redoubla ses sollicitations , & promit d'être reconnoissant. Mes confrères , disoit-il , ont pour modèles de jeunes beautés qu'ils paient assez mal : moi , au contraire , je ne copie que ce que l'espèce humaine offre de plus bisarre , & je récompense largement mes originaux. Il est bien juste , après tout , qu'ils aient part au gain que me fait faire le débit de leur figure. Tous ces détails ne servoient qu'à redoubler les ris & les pleurs de nos deux philosophes. L'Artiste reconnut qu'il n'obtiendrait rien , & s'éloigna non moins affligé qu'*Héraclite* lui avoit paru l'être.

Nos deux voyageurs firent d'autres recherches aussi infructueuses que les premières. Ils ne virent que des maris presque ignorés de leurs femmes , des femmes qui n'avoient conservé que le nom de leurs maris ; de jeunes beautés qu'on trahissoit & qui prenoient bien leur revanche ; des rivaux qui s'embrassoient ; des amis qui se déchiroient ; de l'indulgence & nulle bonté ; des égards & point d'estime ; plus d'amusemens que de plaisirs ; plus d'in-

constance que de variété. Celle de la mode, je veux dire son inconstance, les surprit beaucoup. Ils se crurent un jour dans une autre ville sans avoir quitté les murs de *Persépolis*. Tous ses habitans avoient changé de costume, & sembloient former une autre nation. Quelques-uns trouverent même fort mauvais que les deux philosophes ne suivissent pas l'ériquette. On sçut bien comment l'un & l'autre répondirent à ce reproche. L'un rioit & l'autre pleuroit encore quand un Persépolitain, qui suivoit la nouvelle mode, s'approcha d'eux & voulut savoir ce qui les affectoit si différemment. Ce sont vos ridicules, répondirent nos voyageurs : ils en vinrent même jusqu'à lui détailler les motifs de leur voyage. Le Persân, très-surpris de ce qu'il venoit d'entendre, ne sçut d'abord s'il devoit rire ou pleurer de la folie de ces deux hommes. Il aima mieux essayer de la guérir. Daignez, leur dit-il, me suivre, & peut-être vous avouerez que tout n'est pas folie dans ce monde. Ils le suivirent sans beaucoup espérer qu'il les détrompât. Ils arrivèrent dans une maison d'apparence modeste, mais intérieurement propre, décente & comode. Vous voyez, leur dit-il, ma demeure : je ne la veux, ni plus vaste, ni plus

ornée , mais je regretterois qu'elle le fût moins. J'ai une table assez bien servie , mais où l'intempérance ne s'assied jamais : j'ai quelques notions de certains arts , & je les cultive par délassement. Voilà , poursuit-il , douze tableaux regardés comme excellens , car je n'en veux point de médiocres : voilà une bibliothèque peu nombreuse , mais choisie , & de laquelle je fais usage : voilà quelques instrumens d'astronomie , science à laquelle je ne me livre qu'avec précaution. Regardez ce jardin ; il réunit l'agrément à la fertilité : un de mes plaisirs est de le cultiver en partie moi-même , d'arroser ces fleurs & de les voir éclore , délaguer le superflu de ces arbres & d'en recueillir les fruits. Voici un arbrisseau que je plantai moi-même pour consacrer un souvenir qui m'est bien cher. Cet arbuste croît , il acquiert chaque jour plus de consistance , plus de solidité : il est en tout point l'image de mon bonheur !

Voyez , ajouta le jeune Persan qui s'étoit ému en prononçant ces dernières paroles , voyez le fallon qui termine ce jardin ; j'y rassemble aussi souvent qu'il m'est possible quelques amis sincères & mes égaux.....

Des amis ! s'écria le Cynique avec un

rire amer. Des amis ! répétoit *Héraclite*, en soupirant. Oui, des amis, reprit le Persépolitain, avec une sorte d'indignation : avez-vous aussi le malheur de ne pas croire à l'amitié ? Ni l'un, ni l'autre philosophe ne répondit à cette question ; mais l'un rioit & l'autre pleuroit. C'en est trop ! s'écrie à son tour le sage Persan, il faut vous convaincre qu'il existe un sentiment supérieur encore à l'amitié ; mais que des misantropes tels que vous croyent sans doute encore plus rare. A ces mots, il leur fait signe de le suivre, & les conduit dans un appartement un peu séparé du reste. A peine il y parut, que deux tendres enfans accoururent à sa rencontre, en l'appellant du doux nom de père : une femme d'une rare beauté le regardoit sans rien dire ; mais ce regard disoit tout : c'étoit l'expression de l'amour même, & jamais deux yeux ne parurent plus dignes de l'inspirer. Le croiras-tu, ma chère *Fatmé*, lui disoit son époux ? Ces deux étrangers doutent que l'amour ait jamais habité dans nos murs ; ils doutent que lui & le bonheur existent même dans l'Univers. C'est qu'ils n'ont pas nos cœurs, lui répondit *Fatmé*, autrement ils croiroient au bonheur & à l'amour.

Approchez, dit l'heureux Persan, aux deux philosophes incrédules ; jugez vous-même

même si mon bonheur est une chimère. *Fatmé* eut le premier hommage de mon cœur, & cet hommage la rendit sensible pour la première fois. Son amour égala bientôt le mien ; nous n'éprouvâmes que les obstacles propres à augmenter les desirs & non à détruire l'espérance : rien n'a depuis traversé notre union, & tout contribue à la resserrer. L'estime entre nous produit la confiance : j'aime sans être jaloux, & *Fatmé*, d'ailleurs, fuit toutes les occasions de plaire à d'autres. Je voudrois que tout l'univers connût ce qu'elle vaut ; elle voudroit être ignorée de tout l'univers. Enfin, ces enfans, ces tendres fruits d'un hymen fortuné en multiplient les nœuds ; ils nous font éprouver le sentiment de la nature, aussi doux que celui de l'amour même, & qu'il augmenteroit encore si rien pouvoit l'augmenter en nous.

Durant ce discours *Fatmé* versoit des larmes de tendresse, & *Héraclite* des pleurs de compassion. Hélas ! disoit-il ; voilà bien le plus malheureux couple qui existe ici bas. Si tout cet amour est vrai, comment l'un soutiendra-t-il la perte de l'autre ? & cependant cette perte peut arriver dès demain ! Dès demain un de ces enfans peut tomber du haut de ce perron, peut être écrasé par la chute de ce mur ! Je sors,

D

74 MERCURE DE FRANCE.

pour suivit-il , car les sanglots sont prêts à me suffoquer. Il sortit en effet. Pour *Démocrite* , il avoit d'abord cessé de rire à l'aspect de *Fatmé* : il ne trouvoit pas qu'il fût ridicule à son époux de la croire belle : mais la confiance du Persépolitain lui rendit toute sa gaîté. Quoi , disoit-il à voix basse , parce qu'un arbre a évité durant cinq ans d'être frappé de la grêle , il s'en croit exempt pour toujours ? Il ne faut qu'un moment pour lui apprendre que sa tête n'est pas plus sacrée que celle d'un autre. En achevant ces mots il sortit avec précipitation , & alla rire à son aise auprès d'*Héraclite* , qui achevoit de pleurer.

Le Persan resta convaincu pour jamais qu'on ne persuadoit rien à des philosophes. La belle *Fatmé* n'entendit point le propos du Cynique. L'augure d'*Héraclite* l'avoit effrayée , mais elle se rassura : il n'arriva nul malheur à ses enfans ; il ne grêla point sur l'arbre. Les deux époux vécurent longtemps , & ne changèrent point de conduite. Les deux philosophes mirent fin à leurs épreuves , & ne changèrent point de système.

Par l'Auteur des Contes Philosophiques.



*LETTRE de M. PIRON à M. DE LA
PLACE, auteur du Mercure.*

VOILA, Monsieur, le dernier enfant de ma muse, & plutôt à Dieu que son Premier né eût ressemblé à celui-là ! S'il a le bonheur de mériter votre atache, & l'approbation du Censeur, vous m'obligerez de l'honorer d'une place dans votre *Mercur*, & de l'annoncer sous mon nom dans la Table qu'on parcourt d'abord, pour y choisir les morceaux qui affectent. Ce n'est pas que ce nom de si petit bruit sur notre Parnasse, me semble capable d'intéresser beaucoup par lui seul ; mais on aime les Contrastes ; & prévenu comme on est sur le caractère de mon âme, depuis le malheureux égarement de mon esprit, d'il y a plus de cinquante ans ; je m'imagine que les Vrais dévots, les Faux & Ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, ne seront pas fâchés de voir où cette Ame en est dans ses derniers sentimens, & comment cet esprit vielli s'y sera pris pour les exprimer. L'orgueil poétique au reste, comme vous concevez bien, Monsieur, n'a point ici de prétention. C'est à l'humiliation, plutôt

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

que je cours visiblement. Je m'attends bien à la mauvaise pitié & aux plaisanteries de nos Mondains; or parmi vos Lecteurs, il y a cent de ces Messieurs, contre une Bonne ame qui m'approuvera, sans songer même si les vers sont bien ou mal faits. On dira ce qu'on voudra. J'aurai fait ce qui m'aura plu; j'aurai un peu pacifié ma conscience, en attendant la rémission d'En-haut. J'aurai peut-être édifié : bien tard, à la vérité, pour qui eut le malheur de scandaliser sitôt; mais encore vaut-il mieux pour une Muse chrétienne & pécheresse, prêcher sur l'échèle que jamais. C'est à vous, Monsieur, guidé par vos lumières, de me seconder ou de me laisser là. Tout ce que vous ferez sera bien fait, tout ce que vous pensez est bien pensé, à moins que vous ne pensiez que quelqu'un puisse être avec une plus sincère estime & plus de considération que moi,

MONSIEUR,

Votre, &c.

Le 16 Avril 1765.

P I R O N.

*PARAPHRASE du Pseaume CXXIX. De
profundis clamavi, &c.*

C'EST du fond de mon cœur, grand Dieu,
que je t'implore !

Du fond d'un cœur frappé d'un salubre effroi,
Que le remords poursuit, que le regret dévore,
Mais qui toujours espère en Toi.

Exauce un Moribond qui t'invoque & t'appelle !
Des Humains, n'es-tu pas le Père, en les créant ?
Pour n'être qu'un Objet de l'Ire paternelle,
M'aurois-tu tiré du néant ?

Remets - moi sous ton aîle, & deviens mon
Refuge !

J'ai suivi le torrent du Siècle vicieux :
Eh qui de nous, hélas, si tu n'es que son Juge,
Sera pardonnable à tes yeux ?

Dieu pardonne, dit l'Homme : il connoît ma
foiblesse :

Puis-je tant en avoir, qu'il n'ait plus de bonté ?
Sur ce principe, il s'ouvre & s'élargit sans cesse :
Les routes de l'Iniquité.

Bientôt devoirs, salut, tout sort de sa mémoire :
De la Grâce il oublie & le prix & le don,
La part qu'il put avoir à l'éternelle gloire,
Et la ressource du pardon.

Dii j

78 MERCURE DE FRANCE.

De l'inferral Abîme il voit enfin la flamme ;
Il la voit quand il touche à son dernier moment :
Contrit, moins qu'effrayé, pour lors il te réclame,
Et te réclame vainement.

Comme il l'a pour suivie, achevant sa carrière,
Sans espoir, sans amour, il n'a que des remords.
Ta clémence long-temps attendit sa prière,
Et ta justice est sourde alors.

Tel est le jour affreux dont sa nuit est suivie :
Sur moi-même tel est le retour acablant ;
Ainsi, sur le tableau de ma coupable vie,
Je jette les yeux en tremblant.

Croirai-je que déjà mon âme est réprouvée ?
Perdrai-je, en la rendant, l'espérance & la foi ?
Non, Seigneur, ta parole est trop avant gravée
Et trop vivifiante en moi.

« Tu l'as dit : Qu'*Israël* en repos vive & meure ;
» Mes bras lui sont ouverts en tout temps, en
» tout lieu ;
» Du premier de ses jours, jusqu'à sa dernière
» heure ,
» Qu'il ait confiance en son Dieu !
» S'il a prévariqué, qu'il se repente, m'aime ,
» Me remontre un cœur pur, tel que je lui
» donnai ;
» Qu'à tous ses ennemis il pardonne lui-même ,
» Et tout lui sera pardonné ».

Mourant dans cet esprit , & plein de confiance ,
Quand donc au Tribunal je serai présenté ,
Que ta Miséricorde y tenant la balance ,
Défame ta Sévérité.

P I R O N .

LETTRE de *M. le Prince DE CROY & DE
SOLRE* , Prince du Saint Empire , Che-
valier des Ordres du Roi , Lieutenant-
Général des Armées de SA MAJESTÉ ,
Commandant-Général en Picardie , &c.
datée de Paris le 20 Mars 1765 , à
MM. les Maire & Echevins de CALAIS.

JE reconnois , Messieurs , votre attache-
ment pour le Roi dans tout ce que vous
avez fait. Je n'en suis pas étonné. Je dois
y joindre mes foibles louanges ; partager
votre joie en qualité d'un de ceux qui vous
est le plus attaché , & qui se fera gloire de
publier qu'il vous a toujours trouvé dignes
de vos ayeux.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Signé , **LE PRINCE DE CROY** ;

D iv

*LETTRE de M. le Duc DE CHAROST ,
Pair de France , Lieutenant-Général de
Picardie & Boulonnois , Mestre de Camp
du Régiment du ROI , Gouverneur des
Ville , Citadelle , Forts de Calais &
Pays reconquis , &c. &c. datée de Paris
le 28 Mars 1765 , à M M. les Maire
& Echevins de CALAIS.*

MESSIEURS,

J'AI reçu il y a quelques jours une lettre où vous m'envoyez votre délibération du 6 de ce mois. Vous ne deviez pas douter que je n'approuvasse les témoignages de votre reconnoissance envers M. de Belloy & la juste sensibilité que vous a causée le succès qui , en couronnant sa Pièce , a fait admirer à la France , dans les anciens Citoyens de Calais , ces mêmes sentimens de patriotisme , d'amour , d'attachement & de fidélité au Roi , dont je fus le témoin & le dépositaire lorsque , comblé des bontés du Prince , qui venoit de me nommer Gouverneur de votre Ville ,

J'ens la satisfaction de voir tous les habitans du pays Reconquis regarder sa gloire comme la leur propre, & le chérir comme un père bien aimé. Ce sont ces sentimens qui m'ont inspiré pour eux une estime & un attachement sincère & inviolable : c'est avec ces mêmes sentimens que je suis en particulier,

M E S S I E U R S ,

Votre , &c. Signé *LE DUC DE CHAROST.*

*FRAGMENT d'une lettre écrite de Calais
à M. DE LA PLACE.*

IL ne me reste, Monsieur, qu'un mot à vous dire, au sujet des deux couplets de la Romance que vous vous êtes rappelés avoir entendu chanter au peuple de *Calais* dans votre enfance, en mémoire de la retraite forcée des Espagnols en 1657, journée si glorieuse pour nos ancêtres, qu'ils la célèbrent encore annuellement (le 2 Juillet) par une procession solennelle. Vous auriez pu, je crois, ajouter à la note, concernant M. le Comte de Saint-Martin :

VICTOR DE SAINT-MARTIN DE TOU-

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

REMPRÉ, (1) *suivit les ennemis de si près dans leur retraite , après la levée du siège , qu'il prit d'assaut , l'épée à la main , le Fort SAINT - PHILIPPE , proche Gravelines , fit le Gouverneur prisonnier de sa main , & en fit encore nombre d'autres en continuant de poursuivre leur arrière-garde.*

Vous sentez mieux qu'un autre , Monsieur, qu'un trait historique , aussi honorable pour le pays que pour les descendants de *Victor de Saint - Martin - Tourempré* , mérité d'être rappelé & conservé dans un Journal que nous regardons comme celui de la nation.

J'ai l'honneur , &c.

B. . . .

De Calais le 13 Avril 1765.

LE mot de la première énigme du second Mercure d'Avril est le *pied*. Celui de la seconde est la *rape à tabac*. Celui du premier logogryphe est la *chatte*. Celui du second est la *peau* , & celui du troisième est *joie* , lequel l'*j* ôté , il reste *oie*.

(1) Il étoit ancien Capitaine au Régiment de *Mazarin* , Infanterie , aujourd'hui *Bretagne* , & commandoit la milice du pays.

É N I G M E.

JE suis de tout temps, quoiqu'enfant ;
Mon père vit dans le carnage ,
Ma mère a fait jaser souvent ;
Ma sœur honnête , douce & sage ;
Vaut mille fois mieux que nous trois ,
Et n'a personne sous ses loix.
De l'Olympe à l'humble chaumière ,
J'embrasse la nature entière.
Je visite peu les palais ;
Je suis la grandeur , l'opulence ,
C'est dans les champs que je me plais.
Je suis colère , un rien m'offense ;
Je suis bon , facile , indulgent.
Je suis léger comme le vent ,
Et je me pique de constance.
Je suis timide , circonspect ,
Hardi , violent , plein d'audace.
Je peste , je gronde & menace
En parlant toujours de respect.
Je suis gai jusqu'à la folie ,
Et souvent des plus grands plaisirs
Je passe à la mélancolie.
Impétueux dans mes desirs ,
Quelquefois , suivant l'occurrence ,
Je fais m'armer de patience.

D vj

34 MERCURE DE FRANCE.

Je suis aveugle clair-voyant ;
 Je ne vois rien , rien ne m'échappe.
 Je suis crédule , défiant ;
 Tout m'est suspect & tout m'attrape.
 J'éclate & parle sans raison :
 Je cherche l'ombre , le mystère.
 Je suis un baume salulaire ;
 Je suis un dangereux poison :
 Je fais le père de la vie ,
 J'enfante de mortels combats.
 J'aime la paix & l'harmonie ,
 Et je trouble tout ici bas.
 Je suis trompeur plein d'artifice ,
 Et cependant simple , ingénu.
 J'enflamme l'honneur , la vertu ;
 Je souffle le crime & le vice.
 De tous les biens , de tous les maux
 Je suis , ce bizarre assemblage.
 Je suis , pour finir en deux mots ,
 Sans vous amuser davantage ,
 Le sujet de tous les discours ,
 Et le vrai phénix de nos jours.

D.



ENVOI à M^{de} DE LA V. B.

QUAND vous lirez, *Eglé*, ce badinage,
N'essayez pas d'en trouver le secret;
L'objet des vers dont je vous fais hommage,
A votre esprit jamais ne s'offriroit.
Il vit pourtant avec vous & sans cesse;
Mais l'hypocrite a su jouer d'adresse,
Du bon côté seulement s'est montré.
Il a chez vous l'habit, le caractère,
Tour, jusqu'au nom de l'ennemi juré
Avec lequel il est toujours en guerre.

A U T R E.

DANS un cachot obscur je passe, cher Lec-
teur,
A peu de choses près les deux tiers de ma vie;
Mais, loin que ma prison me fâche & m'humilie,
Elle produit ma joie & mon bonheur.
Que l'on m'ôte mes fers, au sein de la mollesse,
Tranquillement je coulerai mes ans,
Quoique j'aie la clef des champs,
Lorsqu'on les met ou qu'on les laisse.

A U T R E.

QUI, sans rire, pourroit oûir mon aventure ?

Une barbare main me tranche insolemment,
 Pour me remettre où la nature
 Avoit fixé mon logement.

L O G O G R Y P H E.

A Madame DE. . .

DE ma sœur & de moi je tais ici l'histoire ;
 Faire pour émouvoir la sensibilité :
 Bannissons-la de la mémoire
 Sans en rien dire à la postérité.
 Chez les paisibles Casaniers ,
 Quel que soit le lieu que j'habite ;
 Je fais ma première visite
 En arrivant dans leurs foyers.
 En me décomposant on verra par avance
 Chez nos derniers rivaux une grande cité ;
 Une ville en Franche-Comté ;

Deux fleuves connus dans la France ;
 Le chef-lieu d'un Royaume où régna *Tamerlan* ;
 Et de Syracuse un Tyran ;
 Le roi des animaux ; deux Papes ; un Prophète ;
 D'un Etat policé le frein qui nous arrête ;
 Celui qui le premier a connu le raisin ;
 Un des points cardinaux ; une couleur funèbre ;
 L'amante d'un Chantre romain ;
 En Angleterre un titre fort célèbre ;
 Un animal dormeur ; un cruel élément ;
 Certain emploi jadis connu dans Rome ;
 Ce qui distingue un des cinq sens de l'homme ;
 N'oublions pas *Chloüs* , le Dieu du vent ;
 J'amuserois encor votre manie :
 Mais je vous cite enfin une Université
 Chez le froid Hollandois ; & je suis arrêté
 Par la naissance du Messie.

*Par M. DE BESSANCOURT ;
 en garnison à Amiens.*

A U T R E.

QUOI ! vous voulez , *Hortense* , un logogryphe !

Quai-je donc fait pour ainsi me punir ?
 J'aimerois mieux grimper au pic de Ténériffe ;
 Mais làs ! vous êtes femme , il faut vous obéir.

35 MERCURE DE FRANCE.

Allons, montons sur l'Hippogrife,
Pour dépêcher ma tâche, & plutôt la finir.
Quoi ! vous voulez encor tel mot, & de trois
lettres,
En trois fois vingt-cinq vers, avec deux par-
dessus ?
Quel caprice étonnant ! trois lettres ! rien de
plus !
Et tant de vers ! ... Le dieu même des jeux cham-
pêtres
Feroit, pour réussir, des efforts superflus,
Car en peu de momens six termes sont connus (1).
Il est vrai que ce mot offre mille modèles :
Mais pour en retracer des images fidèles,
Il faudroit le pinceau de l'ami (2) de *Morus*.
N'importe ... cependant jurez, que de la vie
Vous ne m'ordonnerez une telle folie.
Un logogryphe ! ... *Hortense* ! ah ! je ne reviens
point.

Commençons donc : c'est là le point.
Orsus : je suis d'une grande famille,
C'est-à-dire, que j'ai des parens à foison,
De tout rang, tout éclat, dont le centre est à
Lille (3).

(1) Trois lettres ne s'arrangent que de six façons 1
& quatre de vingt-quatre.

(2) *Erasme*.

(3) (en Flandres) Ceci est relatif à un vieux quolibet
du pays.

Trois signes, comme on fait, composent tout
mon nom.

On a déjà prévu que leur combinaison
Ne sauroit être difficile.

Soit : mais je crois qu'au premier coup
Un sot n'en viendra pas à bout.

On me trouve aux champs, à la ville,
Aux cloîtres, aux palais, même aux conseils des
Cours ;

Quelquefois au lycée, & toujours au collège ;
Bref, pour remplir ce futile discours,
Tel est enfin mon privilège,
Qu'en tous lieux, en tout temps je paroiss tous
les jours.

La fortune à mon char assez souvent s'attache ;
A mon espekt le mérite se cache :
C'est bien en vain qu'il me lance des traits ;
C'est plus vainement qu'il se fâche :

Tels sont du fort les différens décrets ;
Je triomphe, il gémit & je régne à jamais.
Tu crois déjà m'avoir, Lecteur, mais je t'échappe.
Transpose seulement les membres de mon corps ;
Sépare-les, joins-les, pense à ce qui te frappe,

Et sans t'arrêter aux dehors,
Calcule, & crains qu'ici je ne t'attrape.
Premièrement j'offre un vieux mot,
Mais françois, & peignant l'image
D'un goût purement *hottentot*,
Dont plus d'un peuple, qu'on dit sage,

96 MERUCRA DE FRANCE.

Et que je crois être encore *Ostrogot* ,
Ose se vanter d'âge en âge :
Mot enfin qui désigne un nombreux assemblage
De sots , de foux , de furieux ,
Qui trouvent admirable , & sur-tout glorieux ,
De porter avec art , par-tout sur leur passage ,
Le fer , le feu , la mort & le pillage.
Tu trouveras ensuite une exclamation
Qui nous conviendrait fort en y joignant *Bares*
bares !
Un verbe italien , & d'affirmation ;
Un latin , décrivant une position ;
Un terme grec ; deux noms Celtiques & Bulgares ;
Dont incertaine est l'explication.
Un son du doux appeau de nos filles de joie ,
Auquel un provincial se prend ainsi qu'une oie ;
Le synonyme d'un pédant ;
Celui d'un pauvre Auteur de tristes logogryphes ;
Et dont je fais ici sans doute le pendant.
Le contraire des escogriffes ;
Le vrai portrait du Pigmée impudent ,
Dont la grotesque voix , semblable au cri du zèbre ,
Vient disputer la palme à l'Ecrivain célèbre
Qui fait couler nos pleurs au Siège de *Calais* ,
Et dont la nation couronne les succès.
Je respire à la fin ; car ma tâche cruelle ,
Pour s'achever , n'a besoin que d'un mot ,

Gai





= til - le: Mais dans ses bras Malgré son art et ses ap



= pas, Amour ton flâbeau brille et ne brule pas. A -



= mour ton flambeau brille et ne brule pas.

Ce qu'on cherche est souvent sous l'or & la dentelle :

J'en ai trop dit , & je serois un sot
De perdre plus de temps à cette bagatelle.

Par M. TALOT ; de Lille en Flandres.

CH A N S O N.

La Coquette.

EN V A I N une coquette

Projette

Ma défaite.

Tout à tour , avec art ,

Son regard

Languit & pétille.

Mais dans ses bras ,

Malgré son art & ses appas ,

Amour , ton flambeau brille ,

Et ne brûle pas.

*La musique est de M. DARD , Ordinaire de la
Musique du Roi & de l'Académie. Les paroles
de M. FORESTIER.*



ARTICLE II.
NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*LETTRE à l'Auteur du Mercure sur un
ouvrage intitulé, l'Homme éclairé par
ses besoins.*

MONSIEUR,

Je vous prie de vouloir bien insérer dans votre Journal des observations que j'ai faites sur le plan de *l'Homme éclairé par ses besoins*, ouvrage à qui vous avez donné de justes éloges, & à qui le Public a fait l'accueil le plus favorable.

Il me paroît que l'Auteur s'est proposé de considérer l'homme social, civil & politique par ses rapports avec les sciences & les arts : il ne faut donc point regarder son livre comme un tableau qui présente la chronologie des temps, l'ordre & les dates des faits; mais comme un système ingénieux & profond dont l'entendement seul doit suivre le fil.

Quoique l'objet de l'*Homme éclairé par ses besoins* paroisse au premier abord le même que celui de l'hypothèse du Chancelier *Bacon* & des recherches de *Goguet*, il en diffère néanmoins infiniment.

L'Auteur Anglois n'a pas prétendu donner la génération des connoissances humaines, il la suppose, & il se borne à examiner leurs degrés d'analogie. En les enchaînant aux diverses facultés de l'âme, il a créé un système sublime, très-propre à établir la nomenclature des arts & des sciences, mais idéal ; il n'en a pas fait porter les fondemens sur la base des faits, & il a bâti plus en hauteur qu'en profondeur.

Goguet n'a écrit qu'une histoire. Aussi n'y trouve-t-on pas cette progression graduée, si intéressante aux yeux du philosophe ; on n'y apperçoit que quelques momens dispersés, comme au hasard, sur la vaste étendue des siècles & de l'univers. Et puis il n'a observé la marche de l'esprit humain que sur un point de la terre, je veux dire, chez les Babyloniens, les Egyptiens & les Grecs. On ne doit point toutefois lui en faire un crime ; on sait que les premiers pas des sciences & des arts se sont perdus dans les ténèbres des siècles d'ignorance, long-temps avant la découverte de l'écriture & de l'imprimerie, & que les

92 MERCURE DE FRANCE.

guerres & les révolutions dont le monde fut toujours le théâtre, dûrent renverser presque tous les monumens & effacer jusqu'aux traces de la tradition.

Le grand principe de l'ouvrage dont il s'agit, nos besoins, a d'une part ses racines dans la constitution physique & morale de l'homme, & de l'autre dans l'histoire. Le peu de monumens des arts qui se sont conservés dans une sorte de suite, sont rangés exactement dans l'ordre ; & d'après la progression de nos besoins & l'analogie des objets. L'Auteur a été fondé à conclure du présent au passé, & du réel au possible. Les besoins peuvent être immédiats ou éloignés : les premiers sont des besoins de nécessité ou de nature ; les seconds sont des besoins fastices ou de luxe. Les uns & les autres ont varié, selon la différence des climats, des gouvernemens, des religions, de l'éducation, selon les diverses situations des états & leurs rapports avec les peuples voisins & l'univers : tous les détails se plient naturellement, & comme d'eux-mêmes, à cette idée systématique.

On en fait l'application aux arts utiles, aux passions ou à la morale politique, aux loix, aux sciences & aux arts agréables.

Comme après la dégradation de la nature l'homme a eu dans lui le germe de tous les besoins qui ne tarderent pas à l'en-

vironner, les connoissances humaines ont à-peu-près vraisemblablement marché de front sur la terre. Il semble d'abord que c'eût été l'ordre naturel qu'eût dû suivre l'Auteur. On revient de ce préjugé pour peu qu'on réfléchisse. 1°. On peut bien peindre l'homme physique de face ou de trois quarts; mais bien loin de pouvoir embrasser à la fois l'homme métaphysique par toutes ses dimensions, il n'est guères possible de l'envisager & de le présenter que par des profils. 2°. Les besoins des hommes n'ont pu se développer qu'à raison des circonstances où ils se sont trouvés: or, l'histoire ne nous apprend rien à ce sujet; les développemens simultanés des sciences & des arts ne sçauroient donc être qu'hypothétiques. 3°. Comme l'Auteur l'a fort bien dit, en suivant cette méthode, il n'eût point donné à ses idées l'étendue nécessaire; il auroit été réduit à des transitions fréquentes qui n'auroient pu que jeter de la lenteur dans le style & dans les choses. 5°. Son ouvrage est celui d'un philosophe & non d'un historien, & l'on a bien plus prétendu donner la métaphysique des connoissances humaines que leur histoire.

Ce dernier trait explique tout le plan de *l'Homme éclairé par ses besoins*. Quo

56 MERCURE DE FRANCE.

en effet de plus capable de fixer toute l'attention de la philosophie, que la génération progressive de chaque art & de chaque science ? Il falloit donc ranger nos connoissances sous différentes classes, eu égard à leur genre, leur espèce, & au degré de perfection où elles sont parvenues, afin de pouvoir désigner leurs progrès successifs. Un philosophe, dans le cahos des temps & des faits, ne saisit que la chaîne infinie des rapports.

Quoique les passions soient entrées avec l'homme dans le monde, elles n'ont pu s'élever à leur comble qu'après que les arts utiles ont eu fait de grands pas vers leur perfection : aussi n'en a-t-on traité qu'après ces derniers. Les progrès de la législation ont dû suivre ceux des passions. Les sciences ayant pour base les expériences & l'observation, l'antiquité du monde est le thermomètre de leurs développemens. Les principes des arts agréables allant se réunir dans les mains de la métaphysique, du calcul, de la géométrie & de la morale, ils ont eu besoin d'être éclairés par le flambeau des sciences.

L'ordre des besoins a dû sur-tout guider l'Auteur dans le plan de chaque section. Dans la troisième qui a pour objet les arts utiles, ayant d'entrer en matière, on donne

la

la génération de la société des divers gouvernements & des langues. L'homme par sa nature est fait pour la société : celle-ci ne sauroit subsister sans une sorte de gouvernement : les avantages de la société & des gouvernemens seroient nuls sans l'existence des langues : par-là même elles tiennent aux premiers besoins de l'homme. Vu la sensibilité de nos organes, l'intempérie de l'air & des saisons, on a dû, dès le commencement, s'aviser de l'art de se vêtir. Le creux des arbres & des rochers offrant des asyles aux divers individus, ils n'ont pu que long-temps après s'occuper de l'architecture rustique. Ils n'ont probablement tourné leur attention vers l'agriculture qu'après avoir épuisé le gibier des forêts. Les infirmités & les maladies ont dû guider les observations de la médecine & de la physique. Quand les progrès de la population ont forcé le genre humain à habiter des régions qui ne fournissent point aux nécessités & aux délices de la vie, on a eu recours au commerce d'échange. Les différences de la température des climats & de la fertilité du sol, ont donné lieu à l'invasion : d'où la guerre. L'écriture & l'imprimerie étant une sorte de langue pour les yeux & pour les absens, elle tient à nos premiers besoins. Sans le long inter-

E

valle de temps qui sépare l'invention des langues ordinaires de la découverte de ces derniers arts, l'Auteur auroit vraisemblablement rapproché des objets aussi analogues.

Dans la quatrième section il traite des passions, ou de la morale politique. *La Rochefoucauld* & bien d'autres philosophes moralistes avoient regardé l'amour propre comme une passion mère, d'où naissent toutes les autres ; mais ils n'en avoient pas établi les filiations, & ils ne les avoient pas considérées comme ressort de politique.

L'amour propre est un besoin universel, dont tous les autres ne sont que des émanations. L'économie pouvant contribuer infiniment à la conservation de notre existence, on peut dire qu'elle est un de nos premiers besoins. L'orgueil tient à la conscience que nous avons de la supériorité de notre être sur toutes les créatures d'un autre genre : de-là le desir d'être estimé de nos semblables, ou l'amour de la gloire. La vanité est l'orgueil des petites ames. L'amour est un besoin des sens, du cœur & de l'imagination. Il ne germe que longtemps après la passion dont je viens de parler. L'amitié est un besoin de l'ame. L'avarice, la haine, la vengeance, la colère ne sont qu'un amour propre indiscret,

Dans la section cinquieme l'Auteur entre en matiere par une idée systématique ; il dérive toutes les loix de la loi de Nature. La cité une fois fondée , les législateurs ont dû pourvoir par leurs institutions aux besoins des citoyens : d'où les loix civiles. Les besoins intérieurs des états & ceux du gouvernement ont aussi éclairé la législation.

Qu'on lise *les observations sur l'histoire de France* par M. l'abbé de Mably , on verra comment les besoins de la Monarchie Francoise l'ont guidée successivement à travers les ténèbres de l'ignorance & de la barbarie , dans la sanction des loix , & l'ont élevée par degrés à ce point de gloire & de grandeur qui assure le bonheur du Prince & des sujets. Les annales du monde pour des gens de génie ne sont que l'histoire des causes & de leur influence sur les événements. Je reviens à mon sujet.

Comme un citoyen est lié aux autres citoyens par ses besoins , un état l'est aussi aux états de la même contrée & à tous les peuples : d'où la politique extérieure , le droit public de certaines régions & le droit des gens. La patrie est la premiere famille dont les citoyens sont membres ; ils sont encore unis , quoique par des liens moins immédiats , aux nations ou aux familles

E ij

voisines , & par des nœuds plus éloignés , à la famille universelle ou au Monde.

La section sixieme renferme la génération des sciences exactes. La logique étant très-propre de sa nature à corriger les erreurs , & à étendre la sphère de l'entendement , elle tient aux premiers besoins de cette faculté de l'ame ; d'ailleurs c'est une science mère , innée , qui a comme conduit par la main toutes les autres. L'homme étant tout enveloppé de la main de la divinité , & celle-ci étant le centre d'où partent & où vont se réunir tous les rapports possibles , il suit que la science de la religion est enchaînée à nos plus intimes besoins. Le calcul & la géométrie ont leur source dans l'esprit de propriété , besoin qui dut s'accroître quand l'agriculture fut connue. L'Auteur , toujours d'après nos besoins & l'analogie , fait sortir de ces sciences fécondes les principales branches des mathématiques. C'est la métaphysique , ou la science des causes , qui a éclairé la physique , lorsqu'elle a imaginé des systèmes sur le monde : la métaphysique tient à une passion inquiète , la curiosité , qui est un besoin de l'entendement.

Le sujet de la septieme section , c'est la Poésie , ou les arts agréables , qu'il faut rap-

porter aux besoins des sens , de l'imagination & du cœur. On avoit dit que la poésie n'est qu'une imitation de la nature ; mais personne n'avoit étendu l'application de ce principe aussi loin que l'Auteur.

On doit considérer la poésie proprement dite comme un besoin de l'imagination : elle existoit dès le commencement dans le cerveau de l'homme. La sculpture a ses racines dans le même besoin : l'œil aime à contempler l'image des objets qui l'ont vivement frappé. Il en est de même pour la peinture qui n'a pu que suivre la première : le savant emploi des jours & des ombres demandoit bien des connoissances en fait d'optique. La musique ou la poésie des oreilles, est propre par les proportions & l'analogie des sons à entretenir l'activité de l'organe de l'ouïe, & à le flatter : elle rend avec une vérité singulière les mouvemens physiques, les sentimens & les passions : elle ressemble, à bien des égards, à la danse qui est la poésie ou la musique des yeux. Comme cette dernière est assujettie à la mesure, ses progrès ont dû être subordonnés à la musique.

Vous voyez, Monsieur, que cet ouvrage est presque tout de création, & qu'il est, à proprement parler, la métaphysique universelle des sciences & des arts. Le laconif-

E iij

me de l'Auteur annonce qu'il s'est proposé de dire peu pour laisser beaucoup à deviner. Il se contente de marquer de loin en loin la chaîne de ses principes : on pourroit lui reprocher d'avoir plutôt écrit pour des philosophes que pour le commun des lecteurs. Il auroit dû néanmoins se souvenir que quoique le siècle soit philosophe, la philosophie est rare. Au reste, l'art se cache avec tant d'adresse dans son livre, que les analyses les plus abstraites n'y sont présentées que comme une suite intéressante de faits, en sorte qu'on croit lire l'histoire rapide de l'esprit humain & les méditations d'un philosophe.

Un ouvrage qui contient une infinité de principes & de vues, un ouvrage où l'unité de système, comme je l'ai prouvé, est si bien gardée, où l'on manie si habilement la synthèse & l'analyse, où l'on parcourt la sphère des connoissances humaines dans leurs progressions & leurs principaux rapports, ne peut qu'être aussi utile que profond.

Je suis, &c.

L'Homme éclairé par ses besoins, se trouve chez Durand, le neveu, Libraire, rue Saint Jacques, à la sagesse.

LETTRE de M. BLIN DE SAINTMORE à
l'Auteur du Mercure.

JE commence, Monsieur, par vous remercier de l'annonce avantageuse que vous avez bien voulu faire de mon Héroïde de *Calas*; mais permettez que je me justifie sur le sens que quelques personnes ont donné à l'épigramme que j'ai mise en tête. J'ai pour la Religion tout le respect qu'on doit avoir, & je ne crois pas m'en être jamais écarté dans aucun de mes ouvrages. Par le mot de *relligio* je n'ai prétendu désigner autre chose que le *fanatisme* & la *superstition*. *Lucrece* lui-même l'a entendu ainsi dans le commencement de son poëme, où après avoir déploré les malheurs de la famille d'*Agamemnon*, qui se vit forcé d'immoler *Iphigénie* sa fille, il dit ce vers dont je me suis servi :

Tantum Relligio potuit suadere malorum.

Vous voyez, Monsieur, qu'on s'est trompé en traduisant cette épigramme : je serois très-fâché qu'on m'attribuât des sentimens que je ne dois point avoir.

Comme j'espère que vous voudrez bien

E iv

rendre ma lettre publique , je saisis cette occasion pour détromper le public qui ne cesse de mettre sur mon compte des ouvrages auxquels je n'ai aucune part. Les seuls écrits qui soient de moi , sont, *Sapho à Phaon*, *Biblis à Caunus son frère*, *Gabrielle d'Etrées à Henri IV*, & *Jean Calas à sa femme & à ses enfans*. Ces quatre Héroïdes que j'ai corrigées avec beaucoup de soins, vont paroître incessamment décorées d'estampes & de vignettes dessinées & gravées par les plus habiles artistes, & se débiteront chez *Sebastien Jorry*, rue & vis-à-vis la *Comédie Française*, au grand Monarque.

J'ai l'honneur d'être avec l'attachement le plus sincere & l'estime la plus distinguée, Monsieur, &c.

BLIN DE SAINMORRE.

Ce 11 Avril 1765.



*MÉMOIRES secrets , tirés des archives des
Souverains de l'Europe , depuis le règne
de Henri IV. Ouvrage traduit de l'ita-
lien. A Amsterdam , & se trouve à Paris,
chez Saillant : deux parties in-12.*

Nous avons déjà annoncé l'objet de cet ouvrage qui renferme ce qui s'est passé de plus mémorable dans les différentes Cours de l'Europe. Les cabinets des Rois & des Républiques sont le trésor ordinaire où l'Auteur a puisé ; & les dépêches de ceux qui tiennent les rênes des états , ainsi que celles de leurs Ministres , lui fournissent les matériaux dont il forme son édifice.

Tel est en substance l'avertissement concis du traducteur , qui donne une idée bien juste de ces mémoires si célèbres dans la république des Lettres. Ce traducteur qui garde l'incognito , mais qu'on reconnoît sans peine , s'étonne , avec raison , de la beauté soutenue de l'ouvrage , & de ce que personne , jusqu'à ce jour , n'a entrepris de faire passer dans notre langue les richesses qu'il renferme : elles sont , à la vérité , du plus grand prix.

E v

On trouve d'abord, dans une introduction magnifique, un tableau de l'Europe fait en grand, où les intérêts des Puissances sont développés avec une noble liberté. Le corps de l'ouvrage commence par le portrait des deux principaux personnages qui paroissent sur la scène, savoir, *Henri IV* & *Charles-Emmanuel*, Duc de Savoie, qui sont comme les deux champions. Le contraste étonnant de leur conduite, la grandeur d'ame & la franchise du premier, les souplesses & les artifices continuels du second; la part essentielle qu'ils ont à l'intérêt principal, font qu'on les apperçoit toujours, même lorsque l'Auteur passe à d'autres. La source & la suite de leurs querelles, leur accommodement, leurs ombres & leurs nouvelles plaintes, conduisent le lecteur de surprise en surprise.

La conjuration du fameux Maréchal *de Biron* occupe une bonne partie de ce premier volume. Nos Historiens, nullement instruits du secret de cette affaire, disent vaguement que *Biron*, de concert avec le Roi d'Espagne & le Duc de Savoie, avoir formé le projet de détrôner *Henri IV*, & qu'il devoit avoir pour récompense une fille du second, & la Bourgogne érigée en souveraineté. On trouve dans le Livre que nous annonçons tout le

visu de ce terrible complot : les rendez-vous , les pourpalers , les lettres , les réponses , les répliques , les inquiétudes , les méfiances , les trahisons , la façon dont le Maréchal est attiré aux pièges , celle dont la Cour & le Parlement procèdent , deux interrogatoires , le coupable représenté vis-à-vis de ses Juges & sur l'échaffaud.

On s'intéresse à sa personne malgré son crime : on voit avec peine périr par la main d'un bourreau , un Seigneur qui avoit tant contribué à affermir la couronne sur la tête d'*Henri IV*. Il y a d'ailleurs dans lui un caractère de franchise , qui joint à l'amour des peuples & des soldats , le fait regretter. Les remords qu'il éprouve en différentes occasions , montrent une ame moins corrompue , que séduite par une aveugle ambition : vice qui pervertit les meilleurs naturels. Son crime est moins le sien que celui de *Laffin* qui l'y avoit apprivoisé par degrés : *Laffin* , homme à jamais exécration aux yeux de la postérité , & l'un des traîtres les plus habiles dont il soit parlé dans aucune histoire.

L'Angleterre & la Hollande jouent un grand rôle dans ces Mémoires. Elles fournissent mille beaux traits & quantité d'anecdotes curieuses. Parmi celles-ci on trouve

E-vj.

les regrets & les larmes d'*Elizabeth* sur la mort du Comte d'*Essex*.

La Hollande, encore dans son berceau, est représentée faisant tête toute seule à la Maison d'Autriche, qui avoit effrayé l'Europe & marché à grands pas vers la monarchie universelle. Les efforts qu'*Elizabeth* fait ouvertement pour la soutenir, les secours secrets de *Henri IV*, la négociation simulée entr'elle & lui, pour une ligue offensive & défensive contre l'Espagne en faveur de cette même Hollande, sont autant de modèles de gouvernemens pleins de vigueur à la fois & de finesse.

L'habileté des Ministres de France & d'Angleterre, celle d'*Elizabeth* & de *Henri*, de beaucoup supérieure à la leur, font faire au lecteur habile des parallèles délicieux. Elles l'invitent à suivre la liaison des affaires, & à chercher le véritable nœud du secret d'Etat.

Enfin, ces Mémoires, qu'il faut lire entier, sont si distingués par l'importance des matieres; l'élégance du style & l'intérêt soutenu qui y règne, qu'il n'est guère possible de proposer au lecteur, dans le genre historique, un plus magnifique ouvrage. L'Auteur François qui l'a rendu dans notre langue, est connu par plusieurs

productions de ce genre qui lui ont acquis, à juste titre, la réputation d'un excellent traducteur. Ce dernier écrit confirmera cet éloge.

MARIA, ou les véritables Mémoires d'une Dame illustre par son mérite, son rang & sa fortune; traduits de l'anglois. A Londres, & se trouve à Paris, chez Bauche, quai & auprès des Augustins, & chez L. Cellot, grand'salle du Palais, & rue Dauphine; 1765: deux volumes in-12. Prix 3 liv. 12 sols broché.

EN annonçant ce Roman, nous avons déjà dit, d'après l'Auteur lui-même, qu'on n'y trouve que des événemens simples & vraisemblables, exposés dans le style le plus clair & le plus naturel. On ne doit donc pas s'attendre à des faits extraordinaires & à des incidens merveilleux; rien ne choque ici la vraisemblance. L'histoire de l'héroïne n'est point hors du cours de la vie commune. Sa conduite ne respire que la vertu & l'humanité. Les autres caractères sont soutenus, ils servent tous à faire briller celui de *Maria*, & sa douceur & sa fermeté

110 MERCURE DE FRANCE.

dans les disgrâces inévitables qui lui surviennent, & auxquelles elle échappe par sa prudence, la sagesse de ses discours, la pureté de ses intentions.

Nous allons actuellement entrer dans quelques détails, & donner une idée de ce Roman. Un soir que l'honnête, le bienfaisant M. *Worthy* revenoit chez lui à pied, précédé d'un seul domestique qui portoit une lanterne, une pluie orageuse, survenue tout-à-coup, le força de se mettre à couvert sous une espèce de hangard. Il entend autour de cet asyle la voix d'une femme qui se plaint dans des termes capables d'affecter vivement un cœur aussi bon que le sien. Il lui offre des secours qu'elle auroit sûrement refusés, si elle n'eût découvert dans les traits de son nouveau protecteur autant d'ingénuité que de bienfaisance.

M. *Worthy* conduit lui-même chez *Mistriss Cousens*, femme de son domestique, l'infortunée *Maria* : la jalousie de Madame *Worthy* fut la seule raison qui empêcha son mari d'emmener chez lui cette belle affligée. Madame *Worthy*, raisonnable sur tous les autres articles, avoit pris un travers qui troubloit souvent la tranquillité de son mari, & celle de toute sa maison. Si M. *Worthy* regardoit une femme,

elle ne vouloit plus le voir : s'il jettoit un simple regard sur la moindre de ses domestiques, elle la chassoit à l'instant de sa maison. Son amour pour *M. Worthy* lui faisoit regarder leur faute comme un effet inévitable des charmes de son mari, auxquels, dans son opinion, personne ne pouvoit résister ; & elle se disoit à elle-même, qu'à leur place elle eût été également coupable. *M. Worthy* se garda bien de faire confidence à sa femme de la rencontre qu'il avoit faite ; il ne s'en ouvrit qu'à *Miss Henriette* sa fille, qui possédoit toutes les bonnes qualités de sa mere, sans en avoir le défaut. *Miss Henriette* va trouver *Maria* de la part de son pere ; elle entre à peine en conversation, que *Madame Worthy* ouvre brusquement la porte. Dans son transport elle accable sa fille de reproches, & l'accuse d'être la confidente des dérèglemens de son pere, & de l'aider à la trahir. *Henriette* & *Maria* parviennent à la calmer ; & *Madame Worthy* persuadée de leur innocence, fait conduire *Maria* chez elle, & la loge dans son appartement. *Miss Henriette* & *Maria* deviennent amies intimes. *Sally Price*, une des femmes de *Madame Worthy*, étoit celle qui l'avoit instruite de la rencontre que son mari avoit faite de *Maria* ; elle étoit venue chez la

112. MERCURE DE FRANCE.

Cousens pour y voir un jeune homme nommé *Casvval*, avec lequel elle avoit formé une liaison criminelle : craignant que *Maria* ne mît un obstacle à son commerce secret, elle s'informa de la *Cousens* ce que c'étoit que cette jeune fille, & pour la faire sortir de cette maison, elle donna sur le champ avis à sa maîtresse du peu qu'elle savoit de cette aventure. La méchanceté de *Sally Price* ayant échoué par la sagesse avec laquelle *Maria* répondit à Madame *Worthy*, elle chercha de nouveaux moyens d'éloigner *Maria* de la maison de ses maîtres ; elle fait entrer son amant dans ce complot, & tandis qu'elle dégoûte *Maria* d'y demeurer plus long-temps, *Casvval* forme l'indigne projet de la livrer au Lord *Belydere*, fils du Lord *Beaumont*, qui en étoit passionnément amoureux. La *Price* réveille la jalousie de Madame *Worthy*, & en même temps offre son secours à *Maria* pour se sauver de la maison. *Maria* croyant que sa présence troubleroit toute la famille, prend la résolution d'aller demeurer à la campagne chez un prétendu parent de *Sally Price*, & d'y vivre du travail de ses mains jusqu'à ce qu'elle puisse trouver une place auprès d'une femme de qualité. *Casvval* se faisant passer pour le fermier parent de *Sally Price*, l'emmène

de Londres, & la remet entre les mains d'un des fermiers du Lord *Beaumont*, qui l'envoie le lendemain chez M. *Holmes*, fermier de sir *Thomas Jones*, infigne libertin & ami du Lord *Belvidere*. Celui-ci fait croire au fermier de son ami que *Maria* est sa femme, & que par une fausse dévotion, elle refuse de le laisser approcher de lui, & il le conjure de lui laisser passer la nuit dans sa chambre, espérant la ramener par toutes sortes de moyens. Le fermier à qui son maître avoit attesté la même chose, & donné des ordres positifs à ce sujet, consent à tout ce qu'on exige de lui. *Lucie*, la fille du fermier qui avoit tenu compagnie le soir à *Maria*, s'apperçoit qu'elle n'est rien moins qu'une femme à qui la dévotion avoit tourné la tête. Elle s'explique assez pour que *Maria* se tienne sur ses gardes, & passe la nuit sans se déshabiller. Le Lord *Belvidere* entre au milieu de la nuit dans la chambre de *Maria*; elle se défend & pousse de grands cris. *Roger*, fils de M. *Holmes*, accourt armé d'un bâton, dont il fait une large blessure à la tête de *Belvidere*, ce qui délivre *Maria* de ce danger. Elle passe le reste de la nuit en sûreté. On enleve le blessé. *Lucie* le lendemain de grand matin va conter cette aventure à un Ministre du voisi-

nage, nommé *M. Burnet*, qui consent de recevoir *Maria* chez lui, jusqu'à ce qu'elle puisse être placée. *Roger*, frere de *Lucie*, la conduit le même jour chez le Ministre. Quelques heures après arrive chez *M. Burnet*, le Chanoine *Hovvard*, qui avoit été Aumônier du Lord *Beaumont*, & qui reconnoît *Maria*. Les deux ecclésiastiques conviennent de la présenter à Lady *Latimer* qui demouroit dans leur voisinage : c'étoit une veuve sans enfans, d'une piété profonde, & qui n'usoit de ses grands biens, qu'à faire une infinité de bonnes œuvres, & à tirer les malheureux de la misere & de l'oppression. Lady *Latimer* est charmée de trouver cette occasion d'exercer son humeur bienfaisante, & reçoit chez elle *Maria*. L'excellente éducation, le mérite & les vertus qu'elle découvre dans cette fille, l'attachent à elle. *Maria* lui raconte son histoire; elle ignore le nom de ses parens, elle fait seulement qu'elle a été laissée par eux à Edimbourg en bas âge chez une femme catholique, nommée Madame *Blair*, qui, dans le dessein de l'élever dans sa religion, l'a transférée à Besançon, & de-là à Douai, où elle la remit à sa mort entre les mains d'une de ses amies avec une somme d'argent assez considérable pour la mettre à l'abri de la nécessité. Cette Dame ayant

des affaires en Angleterre, l'avoit emmenée à Londres, où étant morte, elle l'avoit laissée avec une assez grande augmentation de fortune, entre les mains d'une autre amie, qui, par excès de zèle, se retire dans un couvent de Flandres, où elle meurt peu de temps après. Cette Dame l'a laissée sous la conduite de Lady *Fitz Gerald*, catholique comme elle, à l'extérieur, mais qui n'avoit que les dehors de la religion. Lady *Fitz Gerald* s'étant remariée, & voulant se retirer en Irlande, l'a, pour ainsi dire, vendue à Mylord *Beaumont* qui s'étoit donné d'abord auprès de *Maria* pour son pere, & l'avoit fait passer pour sa fille dans sa maison, & auprès de quelques uns de ses amis. Le vieux *Beaumont* ne pouvant plus se contraindre, & craignant que son fils, qui étoit aussi devenu amoureux de *Maria*, ne le prévînt & ne lui enlevât l'objet de son amour, la presse ou de consentir à ses desirs, ou de sortir à l'instant même de sa maison. *Maria* ne balance pas d'abandonner cette famille à l'entrée de la nuit, & c'est alors qu'elle fait la rencontre de M. *Worthy*. Elle raconte ce qui s'est passé depuis ce moment jusqu'au temps où elle a le bonheur de faire la connoissance de Lady *Latimer*. Cette Dame frappée de quelques traits de conformité qu'elle trou-

ve entre l'enlèvement de *Maria*, & l'histoire d'une de ses amies qui avoit perdu sa fille à-peu-près dans le temps, & avec des circonstances assez semblables à celles où sa jeune protégée avoit été ravie à ses parens, écrit sur le champ à son amie de venir la trouver incessamment. Cependant M. *Worthy*, Miss *Henriette* & sa mere avoient fait des recherches infructueuses pour en apprendre des nouvelles. Miss *Henriette* revenant vers le midi, sans équipage, de faire une visite, rencontre dans la rue un jeune homme de bonne mine & bien vêtu, qui l'arrête & lui dit qu'une jeune fille appelée *Maria* est mourante dans une maison voisine; qu'elle la demande, & qu'il n'y a pas un moment à perdre, si elle veut la voir & lui parler pour la dernière fois. *Henriette* se laisse conduire dans une maison d'assez belle apparence. Au lieu de la mener dans la chambre d'une malade, on l'enferme seule avec le jeune homme qui se jette à ses pieds, & lui déclare que c'est une supercherie dont l'amour seul est la cause; que sa naissance est proportionnée à la sienne, & ses espérances égales à la fortune de M. *Worthy*; qu'il a un Ministre prêt à les marier, & qu'il ne lui donne qu'un moment pour consentir à sa proposition;

qu'elle ne peut lui échapper, & que dans un instant il obtiendra ce qu'il demande de force ou de gré.

Miss *Henriette*, qu'il quitte & qu'il enferme, n'a que le temps de crier au secours par une fenêtre : on l'entend d'une maison voisine ; un jeune homme lui promet de la secourir ou de perdre la vie. Le ravisseur rentre en même temps, & veut exécuter son lâche projet ; mais tandis qu'elle se défend, on enfonce la porte de la chambre ; le jeune homme paroît l'épée à la main. *Henriette* épuisée, tombe évanouie ; le ravisseur tire un coup de pistolet à son adversaire, & le manque. Celui-ci lui plonge son épée dans le sein ; on porte *Henriette* dans une chambre voisine. Son défenseur rentre dans celle du blessé, qui lui pardonne sa mort, & déclare qu'il s'appelle *Casvval* ; que c'est lui qui a enlevé *Maria* à l'instigation d'une femme de chambre de la mere de Miss *Henriette*, que voulant rétablir ses affaires par un bon mariage, il s'est servi du nom de *Maria* pour attirer son amie dans cette maison de débauche, dont la maîtresse lui étoit dévouée ; que le ciel n'a pas permis qu'il mît le comble à ce crime. Quant à *Maria*, ajoute-t-il, en faisant un dernier effort pour parler, elle est au pouvoir de lord....

il ne peut achever ; la mort lui ferme la bouche pour toujours. Le défenseur de *Miss Worthy* revient la trouver & la reconduit chez son pere ; ils trouvent toute la maison au désespoir de l'absence de *Miss Henriette*. On reconnoît dans son défenseur le Colonel *Beaumont*, frere du Lord *Belvidere*, mais bien différent de son pere & de son frere. On le retient à souper ; il devient amoureux de *Miss Henriette*, qui n'est point insensible à sa tendresse ; & M. *Worthy*, auquel il la demande en mariage, la lui promet, & l'emmène dans ses terres avec sa femme & sa fille.

Le Colonel presse *Miss Henriette* & son pere d'achever son bonheur. M. *Worthy* veut avoir le consentement de Mylord *Beaumont*, & part avec le jeune homme pour cet effet. Ils apprennent en arrivant que Mylord *Beaumont* se meurt de la goutte. Le Colonel court chez son pere, & le trouve dans l'état le plus fâcheux. Le vieux Mylord, rentré en lui-même, se réconcilie avec son fils, auquel il n'avoit fait jusqu'alors que de très-mauvais traitemens. Il accepte avec joie la proposition de son mariage, demande à voir M. *Worthy*, lui avoue tous ses torts, & lui remet une cassette remplie d'effets que la mere de *Maria* avoit laissés en Ecosse avec sa fille, &

qui peuvent servir , dit-il , à la faire reconnoître. Il laisse à *Maria* cinq mille livres sterling pour l'indemniser de la moitié de son bien qu'il avoit dissipé , tandis que sa connivence avec *Lady Filz-Gerald* lui a fait perdre l'autre. Il expire après cette conversation.

Cependant le Lord *Belvidere* étoit resté dans le voisinage du château de *Latimer* , où il savoit que *Maria* étoit à l'abri de ses poursuites. Il ne laissa pas de faire une dernière tentative qui pensa réussir , & le mettre de nouveau en possession de cette fille. Un jour *Lady Latimer* sortit pour se promener avec elle & *Lucie* qu'elle lui avoit donnée pour la servir ; en passant à côté d'un bois , elles entendent des plaintes. *Lady Latimer* fait arrêter son carrosse , & suivant la direction de la voix , elle s'enfonce avec ses deux compagnes dans le bois. Elles trouvent un homme vêtu très-pauvrement , qui leur dit qu'ayant voulu monter au haut d'un arbre , il étoit tombé si rudement , qu'il avoit la cuisse cassée. *Lady Latimer* envoie chercher ses gens par *Lucie* ; mais à l'instant l'estropié se relève légèrement , siffle dans ses doigts , & aussi-tôt trois hommes masqués se présentent. *Lady Latimer* trouve le moyen d'arracher le masque d'un d'eux , & *Maria* s'écrie : ah ! Madame , c'est

Belvidere! Les domestiques arrivent en même temps armés de bâtons ; mais ce secours auroit été inutile : déjà *Maria* étoit entraînée par deux de ces scélérats , lorsqu'un jeune homme bien monté arrive , & indigné de cette violence , blesse *Belvidere* , & pousse son cheval sur les autres. Les gens de *Lady Latimer* fondent sur ces scélérats ; deux échappent par la fuite , on ramène les blessés à *Latimer*. On croit d'abord que le Lord *Belvidere* va expirer ; mais la blessure n'étoit pas mortelle ; l'étranger reconduit les Dames au château. Une nièce de *Lady Latimer* reste auprès du blessé , & l'on retient l'étranger à souper. On le prie de se nommer , & l'on apprend que son nom est *Worthy* , qu'il arrive d'un long voyage , & qu'il a envoyé ses gens au château de son pere. Le jeune homme reste quelques jours avec *Maria* , en devient amoureux , & lui déclare sa passion. *Maria* lui avoue qu'il est le premier qui ait fait impression sur son cœur ; mais qu'elle n'a ni naissance , ni fortune. Cette découverte ne fait qu'irriter les feux du jeune *Worthy*. Cependant *Lady Latimer* reçoit une lettre d'une de ses amies , nommée Madame *Welldone* , qui lui marque qu'elle se rendra à *Latimer* , & amenera avec elle toute la famille des *Worthy* & le Colonel *Beaumont*.

mont qui va épouser *Miss Henriette*. *Lady Latimer* fait lire cette lettre par *Maria*, en présence de son nouvel amant. Ce jeune homme prend cette occasion de déclarer à la Dame, qu'il aime sa fille adoptive ; & *Lady Latimer* approuve cette passion. *Lord Belvidere* demande à voir les deux Dames : elles montent à son appartement. Il demande grace à *Maria* avec tant de marques de douleur & de sincérité, que cette généreuse fille lui pardonne ; & *Lady Latimer* veut bien oublier, à son exemple, le dernier attentat du jeune Lord, qu'elle étoit en droit de faire punir suivant toute la rigueur des loix.

Le jeune *Worthy* part en même temps, & apprend à sa famille le sort actuel de *Maria*, & du nouveau Lord de *Beaumont*. Il leur déclare en même temps ses sentimens pour cette aimable fille. *M. Worthy* ne rejette point la prière de son fils. On presse le départ pour *Latimer* ; un jour suffit à *M. Worthy* pour aller chercher à Londres la cassette que *My lord Beaumont* lui a remise en mourant. Enfin, *Madame Welldone*, *M. Worthy* & toute la famille, & le Colonel arrivent à *Latimer*. Joie excessive des deux amies de se retrouver. *M. Worthy* & *Lady Latimer* ne perdent rien de ces tendres mouvemens. On va trouver

F

le Lord *Beaumont* qui réitère ses excuses à Lady *Latimer*, à son frere, au jeune *Worthy*, & sur-tout à *Maria*. Quelques jours après toute la compagnie se trouvant rassemblée, M. *Worthy* prie *Maria* de reprendre son histoire d'aussi loin qu'elle pourroit se rappeler les événemens. Elle obéit ; mais quand elle est venue à la circonstance de son départ de Besançon pour Douai, & à la description des effets qu'elle tenoit de sa mere, Madame *Welldone*, toute éperdue, s'avance vers elle, les bras ouverts, s'écrie : « ô Être infiniment bon ! Ma fille.... elle n'en put dire » davantage, & tomba sans connoissance à » ses pieds. Aussi-tôt la confusion se répand » dans l'assemblée ; chacun s'empresse au- » tour de Madame *Welldone*. *Maria*, avec » un trouble inexprimable, se jette à ge- » noux devant elle, lui mouille le visage » de ses larmes, & la serre étroitement » dans ses bras. O ciel ! qu'ai-je entendu, » s'écria-t-elle ! Ma mere ! seroit-il possi- » ble ! une si violente agitation devint » au-dessus de ses forces ; ses esprits pui- » sés l'abandonnerent ; & elle resta quel- » ques minutes sans connoissance. Chacun » étonné & en suspens, se regardoit l'un » l'autre, souhaitoit & doutoit en même » temps que ce qu'ils venoient de voir &

„ d'entendre fût une réalité ». Peu de gens lironr cette scène vive & attendrissante , fans être touchés ; & il est sûr que les cœurs sensibles ne pourront l'achever sans verser des larmes. Madame *Welldone* , revenue à elle , reconnoît *Maria* à la figure d'une fraise qu'elle avoit au-dessus de la gorge. Ma chere , mon infortunée *Fanni* ! ô Dieu ! c'est elle ; c'est elle-même ! s'écria Madame *Welldone* , avec une vivacité inexprimable. M. *Worthy* achève la reconnoissance , en présentant à Madame *Welldone* les effets renfermés dans la cassette que Lord *Beaumont* lui avoit remise peu de temps avant sa mort. Oui , je les reconnois , s'écria Madame *Welldone* ; ce sont les mêmes que j'ai donnés à M. *Blair* ; c'est l'ouvrage de mes mains.... Ce jour se passa dans les plus vifs accès de la tendresse maternelle & filiale , & de l'amitié. Peu de jours après le jeune *Worthy* épouse *Maria* , & le Colonel , sa chere *Henriette*. Le nouveau Lord *Beaumont* épouse aussi la nièce de Lady *Latimer* , qui goûtoit la joie la plus pure , & jouissoit du bonheur de tous les autres. Les mariages furent célébrés dans son château.

Il vient de paroître en Hollande une traduction de ce même livre , sous le titre de *Marianne , ou la nouvelle Pamela* ,

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

histoire véritable, en 2 vol. in-12. Le style en est très-différent de celui de la traduction dont nous venons de rendre compte. On n'y fait grace au lecteur d'aucune des longueurs & des raisonnemens rhéologiques, des réflexions & des tournures angloises de l'original. On y en a même quelquefois ajouté. Le seul fait que le traducteur de Paris a supprimé, c'est la conversion de *Maria* au Protestantisme par les raisonnemens du Docteur *Hovvard*, & beaucoup d'invectives contre la Religion Catholique. Cette omission, qui ne fait rien au fond de l'histoire de *Maria*, ne sera pas reprochée à notre traducteur ; ç'eût peut-être été une faute à Rotterdam, & ce n'en est pas une à Paris (1).

Les détails & les événemens de ce roman sont d'ailleurs intéressans & honnêtes, les caractères en sont bien soutenus : il est plein d'une saine morale & de sages préceptes amenés par les faits, & nous sommes persuadés qu'il sera bien accueilli, puisqu'il peut être lu par tout le monde, & attacher par des situations touchantes & instructives.

(1) Ceux qui désireront en faire la comparaison, en trouveront des exemplaires chez *Cellot*, Imprimeur, rue Dauphine.

LE VOYAGEUR FRANÇOIS , ou la Con-
noissance de l'ancien & du nouveau monde,
à Paris , chez Vincent, Libraire , rue
Saint Severin ; 1765 ; avec approbation
& privilège du Roi : deux vol. in - 12.

Nous avons annoncé cet ouvrage dans le Mercure précédent , & nous en avons promis un extrait dans celui-ci. Ce que nous en avons dit suffit pour en faire connoître le plan , l'objet & l'utilité ; ce que nous allons en rapporter donnera une idée de la manière dont l'Auteur a exécuté son projet. Voici comme il débute.

« Nos adieux sont faits , Madame , &
» vous ignorez où je vais , quelle distance
» doit nous séparer , quel temps doit nous
» réunir. Je n'ai pas cru devoir vous l'ap-
» prendre plutôt ; vous eussiez condamné
» mon projet & j'y tiens. Né , comme
» vous , à Marseille , instruit de bonne
» heure dans la connoissance des langues
» orientales , j'ai eu souvent occasion de
» m'entretenir de ces étrangers que le com-
» merce attire de toutes parts dans notre
» ville. Delà , Madame , ce desir extrême

F iij

» de connoître les différens climats qu'ils
 » habitent , d'étudier leur esprit , leurs
 » usages , leurs loix , leurs arts , leurs
 » mœurs , leur religion , leur commerce ,
 » spectacle beaucoup plus intéressant que
 » celui du port le plus fréquenté. Voilà ,
 » Madame , le plan que je me suis tracé ,
 » & que je prétends suivre. Nul obstacle
 » ne croise mon projet , & tout le favorise .
 » C'est à vous que je destine le fruit de
 » mes remarques. Au lieu de quelques let-
 » tres dictées par l'ennui de la solitude ,
 » vous aurez des observations dignes d'être
 » lues , de quelque manière qu'elles
 » soient écrites » .

La première station où arrive notre
 voyageur est l'isle de Chypre ; nom qui
 retrace des idées voluptueuses ; mais cette
 isle est beaucoup moins séduisante qu'autre-
 fois. Ici l'Auteur fait en raccourci le tableau
 des révolutions arrivées dans ce pays , de-
 puis la naissance de *Vénus* , jusqu'au temps
 où Chypre passa sous la domination des
 Turcs qui la possèdent actuellement. Parmi
 les singularités de l'isle , « peut-être , dit-il ,
 » avez-vous oui parler de la fameuse fon-
 » taine d'amour. Je n'y arrivai qu'après
 » avoir côtoyé des montagnes environnées
 » de précipices. Cette fontaine est un ruis-
 » seau qui coule près d'*Acamas*. Il rend ,

» dit-on , à ceux qui boivent de ses eaux ,
 » la vigueur qu'ils ont perdue , ou il aug-
 » mente celle qu'ils ont. Ceci ressemble
 » beaucoup à la fontaine de Jouvence ;
 » mais j'eus assez de vertu , ou peut-être
 » d'amour - propre , pour ne pas y aller
 » boire ».

Nicosie est la capitale de cette contrée.
 C'est la demeure du Gouverneur Turc ;
 c'étoit autrefois celle de toute la Noblesse
 Vénitienne qui vivoit dans l'isle. A en
 juger par ses ruines , elle a dû être magni-
 fique ; & sa défense contre les Turcs prouve
 qu'elle étoit assez bien fortifiée. « Ces
 » barbares s'en étant rendus maîtres , y
 » passèrent au fil de l'épée plus de vingt
 » mille habitans. Les femmes laides & les
 » enfans furent brûlés sur le même bûcher.
 » On réserva les belles femmes pour le fer-
 » rail du Grand Seigneur , & les principaux
 » citoyens pour orner le triomphe du
 » Général. Il y eut plus de vingt-cinq mille
 » hommes du pays réduits en captivité &
 » vendus comme esclaves ; mais aucune
 » des femmes réservées pour le ferrail n'y
 » arriva. Une d'entre elles qui s'étoit fait
 » donner secrètement une mèche allumée ,
 » fit sauter le vaisseau qui la portoit ; & le
 » même accident fit périr le vaisseau qui
 » portoit le Général Turc. Voilà un déses-

» poir qui tient de l'héroïsme ; reste à savoir
 » si, pour s'exempter de l'esclavage, il est
 » permis de noyer tant de gens avec soi.
 » Peut-être quelques-unes de ces belles
 » captives eussent-elles préféré le ferrail à
 » la mort ».

L'ancienne ville de Chypre n'est plus
 aujourd'hui qu'un chétif village environné
 d'un grand nombre d'édifices ruinés. Ce
 lieu, autrefois si renommé par ses belles
 femmes, a dégénéré sur ce point comme
 sur le reste. « En général cependant les
 » femmes de cette île sont belles ; & toutes,
 » jusqu'aux plus laides, sont portées à la
 » galanterie, on peut ajouter à la débat-
 » che. On voit néanmoins ici quelques
 » maris jaloux de leurs femmes ; ils ne
 » leur permettent de sortir que pour aller
 » à l'église ; mais on choisit souvent l'é-
 » glise même pour décider du sort des
 » maris ».

La ville d'Alep & ses environs font la
 matière de la seconde lettre ; la suivante
 traite de Damas & du Mont Liban.
 « Rien de plus délicieux que les environs
 » de Damas. *Mahomet* les ayant apperçus
 » du haut d'une montagne, ne voulut point
 » y descendre. Il s'en éloigna en disant :
 » il n'y a qu'un seul paradis destiné pour
 » l'homme ; le mien ne fera pas de ce

» monde. On visite sur-tout avec une forte
» de vénération le champ de Damas. C'est
» une belle & vaste plaine, où l'on pré-
» tend que le premier homme fut créé.
» Vous ne doutez pas, Madame, que je
» n'aie voulu la parcourir à mon tour. Je
» comparois le nouvel Eden avec l'idée
» qu'on nous a laissée de l'ancien. Je don-
» nois libre carrière à mon imagination :
» peut-être, disois-je, est-ce là que le ser-
» pent fit sa harangue ; peut-être est-ce ici
» qu'*Adam* fut séduit par *Eve*. J'aurois
» voulu appercevoir quelques rejettons de
» l'arbre dont le fruit a causé tant de
» maux. Je cherchois de l'œil les berceaux
» où le premier homme & la première
» femme parloient d'amour si tendrement,
» si on en croit *Milton* ; enfin je voyois
» mal ce qui se trouvoit réellement sous
» mes yeux, pour m'occuper de ce qui n'y
» étoit pas ».

Les cédres du Mont Liban, ces arbres
si fameux dans l'Ecriture, & qui ont fourni
de fréquentes allusions aux prophètes, ne
pouvoient manquer d'exciter la curiosité
de notre voyageur. « Ils fleurissent dans la
» neige, & occupent une partie très-élevée
» de la montagne du Liban. La grosseur
» des plus anciens est prodigieuse ; mais
» leur tronc principal a peu de hauteur.

F v

„ à cinq ou six pieds de terre il se divise
 „ en cinq ou six autres troncs qui , pris à
 „ part , formeroient chacun un gros &
 „ grand arbre. Leur feuillage ressemble à
 „ celui du genièvre , qui est , dit-on , le
 „ cèdre de France. Il a donc bien dégénéré
 „ dans nos climats. Les plus gros cédres
 „ du Mont Liban sont au nombre de
 „ vingt. Nous en vîmes une plus grande
 „ quantité de moindres , & encore plus de
 „ fort petits. La cime de ces derniers s'é-
 „ lève en pyramide comme le cyprès. Au
 „ contraire , celle des grands cédres s'élar-
 „ git & forme un rond parfait. . . . Je ne
 „ dois pas oublier un fait qui m'a été cer-
 „ tifié : c'est que les rameaux des plus
 „ grands de ces arbres qui , dans la belle
 „ saison , forment une espèce de roue ou
 „ de parasol , se resserrent à la chute des
 „ neiges , dressent leur pointe vers le ciel ,
 „ & prennent ensemble la figure d'une
 „ pyramide. On ajoute que la nature leur
 „ inspire ce mouvement pour les mettre
 „ à portée de résister au poids de la neige
 „ qui autrement les accableroit. Je ne vous
 „ garantis point cette espèce de prodige ;
 „ mais on ne paroît pas en douter sur les
 „ lieux ».

Ceux qui aiment les descriptions des
 monumens antiques liront avec plaisir ce

que l'Auteur rapporte des superbes ruines de Balbec. Il entre dans des détails curieux & qu'il faut bien lire dans l'ouvrage même.

» On disoit autrefois que *Vénus* avoit établi sa cour dans cette ville ; qu'elle y distribuoit les grâces & la beauté. Les femmes de Balbec passaient en effet pour les plus belles de toute l'Asie ; elles étoient en même temps les plus galantes. Ce n'est pas la même chose aujourd'hui. Leur vertu semble s'être accrue aux dépens de leurs charmes ; elles sont devenues nues & plus sages & moins belles. On n'y trouve pas non plus ce grand nombre d'excellens musiciens qui, dit-on, s'y voyoient autrefois. Tous les talens ont disparu avec la beauté des femmes ».

Nous en sommes à la quatrième lettre, uniquement destinée à faire connoître la ville de Palmyre. « Je continue, Madame, dit notre voyageur, à vous promener parmi des ruines. Daignez cependant ne point vous rebuter. Ces débris sont à-peu-près les seules richesses de ces contrées, mais les possesseurs de ces trésors n'en sont ni moins misérables, ni moins étonnés du prix que nous y attachons. A peine ont-ils jamais bien envisagé ces précieux restes qui nous attirent de si

» loin , qui nous exposent , pour les voir ,
 » à tant de fatigues & de périls ».

Ces anciens monumens suffisent seuls pour nous donner une très-haute idée de l'antique opulence de la ville de Palmyre. Quel magnifique amas de bases , de colonnes , de chapiteaux , les uns renversés & accumulés , les autres debout ! Tous ces riches débris font de marbre blanc , & les colonnes d'ordre corinthien. Elles forment le coup d'œil le plus imposant , le plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. « Les misérables cabanes qui servent
 » d'asyle aux modernes habitans de Palmyre achevent de relever la magnificence
 » de ces ruines anciennes. Jamais il n'y
 » eut de contraste plus frappant & plus
 » bisarre : pour vous en former une idée ,
 » rappelez - vous , Madame , les chétives
 » maisons qui masquent honteusement à
 » Paris le superbe péristyle du Louvre ».

L'Editeur a placé ici la note suivante : *dans le temps où écrivoit notre voyageur on n'avoit pas encore dégagé cette magnifique colonnade , des voiles honteux qui la déroboient à la vue. C'est à M. le Marquis DE MARGNY que le Public doit le plaisir de contempler sans obstacle les beautés de cet admirable édifice.* On prétend que la disposition

des colonnes du temple du Soleil, qui se voient encore à Palmyre, a été la source où *Pérault* a puisé l'idée de ce péristyle. Je n'en fais rien, dit notre Auteur, non » plus que ceux qui ont hasardé ce fait ; » il ne paroît même y avoir nul rapport » direct entre aucun monument de Pal- » myre & cette façade admirable. Les an- » ciens n'ont jamais employé la double » colonne qui produit un si bel effet au » Louvre. Peut-être même n'ont-ils jamais » connu les voûtes plates, dont la forme » est si agréable, & la construction si ingénieuse ».

L'Auteur, selon sa méthode, commence par une narration succincte & rapide des diverses révolutions arrivées à Palmyre depuis *Salomon*, à qui on attribue la fondation de cette ville, jusqu'au tems présent. L'histoire de *Zénobie* embellit cette narration. Delà on passe à la description de ce qui reste des anciens monumens. Ce qui étonne, c'est de n'y trouver aucun vestige, soit d'un théâtre, soit d'un cirque, ou de quelque autre endroit destiné aux jeux publics. « On fait, dit l'Auteur, quel étoit » le goût des Grecs & des Romains pour » ces sortes de spectacles. On ne peut » guère douter qu'il n'ait eu lieu à Pal- » myre ; pourquoi donc ne reste-t-il aucune

„ trace des monumens qui leur furent con-
 „ sacrés ? Sans doute , Madame , qu'il en
 „ étoit dans cette ville comme dans notre
 „ capitale. Supposez - la quelques instans
 „ réduite au même état que Palmyre ; on
 „ y verroit des ruines qui immortalise-
 „ roient & notre architecture , & la ma-
 „ gnificence de nos Souverains ; mais quels
 „ vestiges pourroient faire souvenir qu'on
 „ eût jamais représenté à Paris *Cinna* ,
 „ *Armide* , le *Misanthrope* ? Ne croiroit-on
 „ pas plutôt que cette ville , qui entretient
 „ régulièrement trois grands spectacles ,
 „ n'auroit jamais eu que des jeux de
 „ paulme „ ?

C'est ainsi que le *Voyageur François*
 faisoit toutes les occasions de faire quelque
 comparaison de son pays avec ceux qu'il
 parcourt ; & il nous paroît que la lecture
 de ce livre en devient par-là plus inté-
 ressante.

Les inscriptions sont très-communes à
 Palmyre ; & elles sont pour l'ordinaire ac-
 compagnées d'une traduction grecque , ce
 qui en facilite l'explication ; „ car il ne
 „ reste ici , dit l'Auteur , aucune tradition
 „ du langage Palmyrénien. Les habitans
 „ actuels ne connoissent que l'arabe. Il
 „ seroit donc à souhaiter que quelque sça-
 „ vant parvînt à découvrir au moins les

» premiers principes de cette langue, au-
» jourd'hui entièrement oubliée ». Il y a
encore ici une note de l'éditeur, conçue en
ces termes : *M. l'Abbé BARTHELEMY*
n'avoit pas encore publié cette découverte
fameuse, qui lui a procuré, à si juste titre,
l'estime de tous les sçavans de l'Europe. Il
la méritoit déjà par ses connoissances pro-
fondes de l'antiquité.

L'Egypte a fourni à notre voyageur la
matière de trois lettres, dont la première
commence ainsi : « enfin, Madame, nous
» voici en Egypte, dans ce pays autrefois
» si fertile en petites idoles & en grands
» édifices, en prétendus sages & en soi-
» disans magiciens. J'avois lu toutes les
» merveilles que *M. Bossuet, M. Rollin,*
» *M. de Maillet* & tant d'autres ont pu-
» bliées sur cette contrée & ses anciens
» habitans ; j'espérois vérifier une partie
» de ces éloges. Mais, quel changement !
» quelle étrange métamorphose ! En par-
» courant le bord du Nil, on est sans cesse
» prêt à demander : où sont les Egyptiens ?
» où est l'Egypte » ? Après la description
de la capitale & de l'ancienne Memphis,
l'Auteur entre dans des détails fort cu-
rieux sur les pyramides, où il y a diffé-
rentes chambres qui servoient autrefois de
tombeau. « L'usage est d'y descendre &

136 MERCURE DE FRANCE.

» d'y monter comme font les Savoyards
» dans nos cheminées... J'admirais la
» singularité du goût qui me faisoit venir
» de si loin m'ensevelir pour quelques
» momens dans cette vaste sépulture ; &
» parodiant la réflexion d'un certain Doge
» de Gennes à Versailles , ce qui m'éton-
» noit le plus dans les pyramides , c'étoit
» de m'y voir ».

La fameuse statue du Sphinx , le lac *Mæris*, l'obélisque de *Cléopâtre*, la colonne de *Pompée*, les momies, les cataractes du Nil, &c. &c. sont des monumens qui n'excitent pas moins d'admiration que les pyramides, & qu'il faut voir, comme l'Auteur, avec les yeux de la philosophie. Il a réservé pour la troisième lettre ce qui regarde les mœurs & les usages des Egyptiens ; ces objets méritent bien sans doute, autant d'attention que des palais en ruine, & des colosses mutilés.

Il y a en Egypte un grand nombre de femmes publiques ; & ce qui les fait connoître principalement, c'est l'usage où elles sont d'aller sans voile dans les rues, chantant & jouant quelquefois de certains instrumens de musique. « Le plus souvent,
» dit l'Auteur, elles vont se placer & s'as-
» seoir sur le bord d'un grand chemin. Il
» faut, continue-t-il, que cet usage soit

» bien ancien dans plus d'un pays. Vous
» avez lu, Madame, dans l'Ecriture, que
» *Thamar* voulant habiter avec son beau-
» frère *Juda*, parvint à son but, en l'atten-
» dant au bord du grand chemin sous
» l'extérieur d'une courtisane. Mais il
» paroît qu'alors ces sortes de femmes se
» voiloient le visage ; autrement la mé-
» prise de *Juda* eût été bien volontaire ».

Le voisinage de l'Egypte & des états
barbaresques, détermine l'Auteur à faire
le voyage de Tripoly, de Maroc, d'Al-
ger, &c ; & dans deux lettres, il rapporte
tout ce que ces différens pays offrent de plus
curieux. De-là il passe dans la Grece, &
visite toutes les isles de l'Archipel. Après
plusieurs courses, il débarque dans l'isle
de Corfou. « C'est ici, dit-il en y abor-
» dant, qu'*Ulysse* fut jetté par la tempête
» que *Neptune* excita pour plaire à *Ca-*
» *lipso*, dont ce Roi d'Itaque avoit mé-
» prisé les faveurs, & qu'il fut si bien reçu
» par *Arsinoüs*... Près de là est une petite
» plaine riante & fertile, entrecoupée de
» plusieurs ruisseaux. Un Caloyer, ou
» Moine grec, qui, contre la coutume de
» ces sortes de Religieux, étoit passable-
» ment instruit, me dit qu'il croyoit que
» les fameux jardins d'*Arsinoüs*, si vantés
» dans *Homère*, étoient dans ce lieu. Cette

138 MERCURE DE FRANCE.

» conjecture , peut-être bien fondée , me
 » rappella l'aventure de *Nausicaë* , fille de
 » ce Prince , qui en allant au bain avec
 » ses suivantes , rencontra l'infortuné Roi
 » d'Itaque , nouvellement échappé du
 » naufrage ».

Qui croiroit que l'isle , ou plutôt le ro-
 cher appelé *val du compère* , entre Sainte
 Maure & Céphalonie , étoit cette célèbre
 Itaque où regna le sage *Ulysse* ? « Il ne fal-
 » loit rien moins , dit l'Auteur , que les
 » ressources d'un Prince aussi adroit , pour
 » faire subsister des hommes dans un lieu
 » à peine aujourd'hui capable de nourrir
 » les chèvres qui l'habitent ».

En passant le long des isles *Serhophades* ,
 l'Auteur interrogea quelques Turcs de
 l'équipage qui avoient été dans ces isles ,
 pour savoir ce qu'on disoit des Harpies :
 « mais , continue-t-il , je n'en pus tirer
 » aucun éclaircissement. L'un d'eux me
 » dit que je voulois peut-être parler des
 » Moines Grecs qui en sont les seuls ha-
 » bitans. Je souris de sa bonne foi , & ne
 » pris point la peine de visiter ces isles ».

Le lendemain notre voyageur laissa à
 gauche le promontoire du Ténare , où
 sont plusieurs gouffres que les Poètes pre-
 noient pour les portes de l'enfer. C'est par-
 là qu'ils firent descendre *Hercule* pour en

tirer le chien Cerbère. « La vue de Cérigo,
 » ou l'isle de Cythère, cet agréable pays
 » de *Venus*, dissipa les idées sombres que
 » nous avoit données le Ténare. *Helène*,
 » cette beauté qui mit en feu une partie de
 » l'Asie, nâquit aussi dans cette isle. Vous
 » vous attendez sans doute, Madame,
 » de voir ici quelque riante description
 » d'un pays que vous vous figurez le plus
 » beau de la terre ; j'ai cru, comme vous,
 » que la nature l'avoit enrichi de ses dons
 » les plus rares. Cependant Cythère n'est
 » qu'un amas de montagnes stériles & dé-
 » fertes. La terre n'y produit aucun fruit ;
 » & , à l'exception de quelques tourte-
 » relles, les animaux même y sont en pe-
 » tit nombre ».

Misitra occupe aujourd'hui la place de
 l'ancienne Lacédémone. On trouve ici la
 description des ruines de Sparte. « Le
 » Dromos étoit un cirque où la jeunesse
 » s'exerçoit à la course & à manier les
 » chevaux. C'étoit peut-être là aussi, que
 » les jeunes filles dansoient nûes, & s'exer-
 » coient à la lutte en présence des jeunes
 » garçons ».

L'Auteur ne laisse échapper aucune oc-
 casion de citer des traits de l'histoire ou de
 la fable, dans ses trois lettres sur la Grèce.
 Elles pourront encore fournir, ainsi que

les suivantes, des morceaux agréables dans nos Mercurés.

ANNONCES DE LIVRES.

HISTOIRE de la maison de *Plantagenet* sur le trône d'Angleterre, depuis l'invasion de *Jules-César*, jusqu'à l'avènement de *Henry VII*, par *David Hume*, traduite de l'anglois par Madame B. à *Amsterdam*, & se trouve à *Paris* chez *Dessaint & Saillant*, rue Saint Jean de Beauvais, & *Delormel*, rue du Foin, 1765, 2 vol. in-4°.

M. *Hume* a composé une histoire générale d'Angleterre, depuis *César* jusqu'en l'année 1688. Cette histoire est divisée en trois parties. L'une est intitulée *histoire de la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre*, & contient trois volumes in 4°. traduits en notre langue par feu M. l'Abbé *Prévot*. Une autre partie, savoir : l'*histoire de la maison de Tudor*, ne renferme que deux volumes du même format, & de la traduction de Madame *Belot*. Nous l'avons annoncée dans le temps, ainsi que la précédente. Quant à l'histoire de la maison de *Plantagenet*, qui fait le commencement de l'histoire générale de M. *Hume*, nous

croyons devoir en réserver l'extrait pour un autre Mercure , en assurant d'avance qu'elle mérite l'accueil le plus favorable.

MONUMENS érigés en France à la gloire de *Louis XV* , volume *in-folio* , chez *Desfaint & Saillant* , rue Saint Jean de Beauvais.

Nous ne rapportons qu'une partie du titre de cet ouvrage de *M. Patte* , déjà annoncé dans le *Mercury* de Mars , page 115. Nous ne l'avions point vu alors ; & nous n'en parlâmes que sur la foi d'un imprimé qui servoit de Prospectus. Nous avons actuellement ce grand ouvrage sous les yeux ; & nous sommes en état d'entrer dans quelques détails. Non-seulement *M. Patte* a compris sous le terme de *Monument* , toutes les statues qui ont été élevées à *Louis XV* , tant à Paris que dans les Provinces , mais encore tout ce qui est capable de faire passer à la postérité le souvenir de son règne. Considéré sous ce double aspect , aucun ouvrage ne sauroit autant intéresser la nation. Ce sont les merveilles d'un siècle heureux , que *M. Patte* a entrepris de décrire ; c'est la véritable gloire de la France qu'il a voulu exposer dans tout son jour. Enfin , c'est le plus beau recueil qu'il ait été possible de faire en l'honneur d'aucun Souverain. Ce

livre est divisé en deux parties. A la tête de la première , est un tableau des accroissemens que les Arts , les Sciences , & la Littérature ont reçus de nos jours. Leurs progrès sont autant de traits de lumière , qui réfléchissent de toutes parts sur notre auguste Monarque. Ensuite vient une introduction sur la manière d'honorer les grands hommes , tant chez les anciens que chez les modernes , avec une description des trophées qu'on leur a érigés dans tous les temps. On trouve après cette introduction , l'histoire détaillée & particulière de chacun des Monumens érigés en France à la gloire du Roi , à Paris , à Bordeaux , à Valenciennes , à Rennes , à Nancy , à Rheims & à Rouen. Cette histoire est terminée par une énumération des médailles frappées à l'occasion des événemens mémorables qui illustrent ce règne. La seconde partie de l'ouvrage de *M. Patte* , contient les projets & les efforts de génie de plusieurs de nos principaux Artistes pour l'embellissement de Paris , & pour placer dignement la statue de Sa Majesté dans les différens quartiers de cette capitale. L'Auteur n'a rien négligé pour donner à ce livre la magnificence & la perfection dont il pouvoit être susceptible , & en faire un monument digne à la fois & du Monarque & de la Nation.

PRÔNES sur le sacrifice de la Messe, ou introductions dogmatiques, historiques & morales sur cet auguste mystère ; par M. *Pierre Badoire*, Prêtre, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Curé de l'Eglise & Paroisse de Saint Roch à Paris, mort le 21 Mars 1749 ; à *Paris*, chez *Dessaint & Saillant*, Libraire rue Saint Jean de Beauvais, 1765 ; avec approbation & privilège du Roi, 3 vol. in 12.

Les Prônes que nous annonçons, ont fait pendant plusieurs années, l'édification non-seulement d'une grande Paroisse, mais encore d'un peuple nombreux qui s'empressoit de venir en partager les instructions. On n'a pas encore oublié les talens de M. *Badoire* pour ce genre de travail ; & parmi les différentes matières que ce Pasteur a traitées successivement, il n'en est point qui lui ait paru plus digne de son zèle, que le sacrifice de la Messe. Nous n'avions jusqu'ici sur ce sujet que des discours trop bornés pour renfermer tous les détails, pour descendre à toutes les conséquences. Sans s'écarter du style simple & familier qu'exigent les Prônes, M. *Badoire* a su conserver la dignité convenable à ces vérités sublimes. Ses premières instructions développent avec autant d'ordre que de lumière, le dogme de l'Eglise sur cer au-

guste mystère ; la nature du sacrifice , son excellence , ses différens caractères , toutes les vérités générales y sont rapprochées. Un Prône est toujours la suite d'un autre , & sert d'éclaircissement & de preuve à celui qui l'a précédé. A la suite de ces principes généraux, il entre dans des détails de morale, & en fait des applications aussi justes que lumineuses. Ces instructions préliminaires servent comme d'introduction à l'explication suivie & détaillée de toutes les parties de la Messe. Il suit le Prêtre sans jamais le perdre de vue , depuis le moment où il arrive à l'autel , jusqu'à celui où il en sort ; & il fait sortir un fonds d'instructions de ses moindres mouvemens, de ses moindres démarches. L'arrangement que l'on a suivi dans ce recueil , est celui que l'Auteur y a mis lui-même ; l'ordre des Prônes suit celui des Dimanches ; & le commencement de celui qui vient après , est toujours une récapitulation abrégée de celui qui l'a précédé.

NOUVELLE édition du drame du Comte de *Comminge* , par M. d'*Arnaud* , Conseiller d'Ambassade de la Cour de Saxe , de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Prusse ; à *Amsterdam* , & se trouve à *Paris* , chez l'*Esclapart* , Libraire au quai

quai de Gêvres, & *Bauche*, quai des Augustins; 1765; vol. in-8^o de 220 p. Prix 3 l. bro.

Nous nous contentons d'annoncer cette nouvelle édition, en attendant que nous en parlions plus au long dans le prochain *Mercur*. Elle est considérablement corrigée & augmentée, & plus digne que jamais du succès qui lui est assuré. On y trouve un second discours préliminaire qui renferme des vues étendues sur l'art de la Tragédie, une imitation en vers de la fameuse scène de *Richard III*, Tragédie de *Shakespear*; un précis de l'histoire de la Trappe; la dernière scène avec des changemens qui l'ont rendue encore plus belle & plus pathétique. Pour que le public ne soit point trompé par les contrefaçtions de Rouen & de Lyon, qui sont répandues ici depuis quelques jours, on fera observer qu'on trouve au bas de l'estampe de la vraie édition, les noms du Dessinateur & du Graveur, *Marillier & Massard*. On distribue aussi un supplément de la première édition, pour la commodité des personnes qui en ont fait l'acquisition. D'ailleurs, les Libraires de Province peuvent s'adresser en toute sûreté à *Bauche & l'Esclapart*, Libraires, chez qui se débite la véritable édition.

G

146 MERCURE DE FRANCE.

LETTRE sur la monnoie fictive, & sur son usage dans le commerce, suivie de la dissertation sur le commerce; par le Marquis *Jérôme Belloni*, Banquier de Rome; traduit de l'italien; à la Haye, aux dépens de la Compagnie, & se trouve à Paris, chez *Briaſſon*, rue Saint Jacques, à la Science, 1765; brochure in-12. de 130 pages.

M. *Belloni* ayant publié d'abord sa dissertation sur le commerce en latin & en italien, a continué ses recherches sur le même sujet, & a trouvé matière à un nouvel ouvrage, qui est une suite du premier. Ce sont des instructions importantes sur la monnaie fictive, lesquelles seront très-propres à éclaircir plusieurs points essentiels concernant la monnaie réelle & le change.

LETTRES de *Mentor* à un jeune Seigneur; traduites de l'anglois par M. l'Abbé *Prévot*; à Londres, chez *Paul Vaillant*, 1765; & l'on en trouve des exemplaires à Paris, chez *Desaint & Saillant*, rue Saint Jean de Beauvais; & *Delormel*, rue du Foin, volume in-12.

Ces lettres ont eu le plus grand succès en Angleterre, & c'est ce qui a porté feu

M. l'Abbé *Prévot* à en entreprendre la traduction. Ce travail étoit fini plus de deux mois avant sa mort ; & nous en avons vu le manuscrit écrit de sa main. Ce n'est donc point ici une supercherie semblable à celle qui fait souvent attribuer à un Ecrivain mort des ouvrages dont il n'a jamais eu connoissance. Le but de l'Auteur Anglois est d'instruire un jeune homme de tout ce qui peut perfectionner son éducation. Les principes renfermés dans ses lettres, sont en général, solides, profonds, lumineux, supérieurement développés & dignes de toute l'attention des lecteurs. L'auteur semble avoir écrit particulièrement pour les Anglois, & même pour les Anglois qualifiés. Mais son ouvrage renferme des traits, des maximes, des détails, dont tout homme studieux fera son profit, de quelque rang & de quelque nation qu'il puisse être. Ce livre peut faire le pendant d'un autre ouvrage que nous avons annoncé il y a quelques temps sous le titre de *Pensées de M. l'Abbé Prévôt*, & qui se trouve chez les mêmes Libraires.

LETTRES d'un Particulier à un Seigneur de la Cour, brochure in-12. d'environ 100 pages ; à *Avignon*, & se trouve à *Paris*, chez *Pankouke*, rue & à côté de
G ij

la Comédie Française, 1765 ; prix, 24 sols.

Les trois lettres qui composent ce recueil, présentent des vues judicieuses au sujet des inscriptions & des médailles. Elles portent pour second titre : *Observations Irénaiques sur la Science métallique & le style lapidaire, & en particulier sur les deux inscriptions proposées & actuellement tracées sur le plâtre, à la Place de LOUIS LE BIEN-AIMÉ.* Ces deux inscriptions sont très-rigoureusement examinées & critiquées.

VOYAGES de Mylord Céton, dans les sept Planètes, ou le nouveau Mentor ; traduit par Madame R. R. à la Haye, & se trouve à Paris, chez Despillly, rue St. Jacques ; Duchesne, rue Saint Jacques ; Cellot, Imprimeur, rue Dauphine ; Pankoucke, rue de la Comédie Française, 1765 ; tome 3 & tome 4, in-12. petit format.

Nous avons annoncé les deux premiers tomes de cet ouvrage agréable, ingénieux & instructif ; & nous en avons promis un extrait lorsque le livre seroit achevé. Nous ne tarderons pas à nous acquitter de notre promesse ; car on nous assure que les trois derniers volumes s'impriment actuelle-

ment. Il y aura donc sept parties comme il y a sept planetes ; & chaque partie offrira des détails variés & pleins d'agréables fictions.

OBSERVATIONS sommaires, lues le 21 Novembre 1763 , dans l'assemblée des Commissaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris , au sujet de l'inoculation de la petite vérole ; à *Paris*, chez *F. A. Quillau*, Imprimeur de la Faculté de Médecine , rue du Fouarre , près la Place Maubert , 1765 ; in-4°. de vingt pages.

M. Cochu, Auteur de ces observations, a été un des Commissaires nommés par la Faculté , pour examiner si l'inoculation devoit être permise ou rejetée. Il a donné tous ses soins pour répondre à la confiance de son Corps ; & après bien des recherches , il a fait part à ses confrères de ses observations dont le résultat est , qu'on peut tolérer cette méthode , mais qu'elle doit être resserrée dans de justes limites.

DE l'Imprimerie , poëme , par *M. S. B. G. Gillet*. A Paris , de l'Imprimerie de *P. G. Lemercier* , rue Saint Jacques , au livre d'or ; 1765 ; avec approbation & per-

G iij

mission : in-4°, petit format, de quarante pages.

L'Imprimerie a déjà été le sujet de deux petits poèmes latins, l'un par feu M. *Thiboust*, Imprimeur, l'autre par M. *Hérissant*. La lecture de ces deux poèmes, qui ont chacun des objets différens, a fait naître l'idée à M. *Gillet* de les rassembler en un seul, mais de traiter son sujet en vers françois. Il est glorieux pour lui d'avoir sçu rendre, dans une poésie harmonieuse, les principaux traits de l'art qu'il chante, & de présenter en même temps à ceux qui l'exercent les modèles sur lesquels ils doivent diriger leurs travaux.

RÉFUTATION d'un ouvrage de M. *Rizz-Zannoni*, intitulé : *dissertation sur différens points de géographie*, & d'un autre qui a pour titre : *éclaircissement historique sur un fait littéraire* ; par M. *Bonne*, Maître de Mathématiques, Ingénieur-Géographe ; à Padoue, chez M. *Rixa*, à l'enveloppe cylindrique ; 1765 ; brochure in-12 de 80 pages.

Nous avons déjà parlé autrefois de cette querelle littéraire : M. *Bonne* a rassemblé contre son adversaire ses raisons principales ; & c'est ce qu'il présente de nouveau au Public dans la brochure que nous annonçons.

LETTRES & observations à une Dame de province sur le Siège de Calais, ornée d'une carte géographique de cette ville ; par M. DE * * * : à Paris, chez l'*Esclapard*, Libraire, quai de Gêvres ; 1765 ; avec permission. Brochure in-8°, de 96 pages.

Tout ce qui a paru imprimé sur le Siège de la ville de Calais, fait par *Edouard*, Roi d'Angleterre, & même ce qui n'est pas encore imprimé, tel qu'un poëme que compose M. d'*Arnaud* sur cette matière, fait l'objet de l'ouvrage que nous annonçons. On conçoit aisément que la Tragédie de M. de *Belloy* est ce qui occupe principalement l'Auteur de cette brochure. Il fait sur cette pièce des observations critiques sans blesser les égards dus au mérite du Poëte tragique. Il traite avec peu de ménagement M. de *Rosoy*, qui a fait aussi une tragédie sur le Siège de Calais. On parle dans cette même brochure, du roman qui a paru autrefois sous ce titre, & de l'histoire du même Siège, par Madame de *Gomez*. Nous croyons que, dans les circonstances présentes, ces lettres & observations feront bien reçues du Public.

LUCETTE, ou les progrès du libertinage ; par M. N * * * : à Londres, & se trouve à Paris, chez *Vente*, Libraire, au bas de la

152 MERCURE DE FRANCE.

montagne Sainte Genevieve , près les RR. PP. Carmes ; 1765 ; deux parties in 12 , petit format , faisant ensemble environ 300 pages.

Cette *Lucette* est une jeune & jolie pay-fanne qui vient mener à Paris la vie d'une fille de débauche. Ses aventures scandaleuses font la matière de cette double brochure.

Le Temple de la piété , & recueil d'œuvres diverses , par M. *Compan* , auteur de l'*Esprit de la Religion Chrétienne* ; à Avignon , & se trouve à Paris , chez *Claude Hérissant* , rue Neuve-Notre-Dame , à la croix d'or ; 1765 : brochure in-12 , petit format ; 200 pages.

C'est ici une espèce de roman pieux , où l'Auteur tâche d'établir le triomphe de la vertu sur le vice , afin d'encourager les âmes foibles ; & soutenir les chancelantes. Les personnes pieuses peuvent , sans hésiter , en faire la lecture ; elles ne condamneront pas une fiction innocente , qui ne présente pas un mot dont la plus exacte bienséance puisse s'offenser. A la suite de ce voyage au temple de piété , font une paraphrase en vers du psaume vi , une ode morale , la traduction d'une ode d'*Horace* , & deux petites fictions en prose , dont l'une est

LETTRE d'un Mendiant au Public, contenant quelques-unes de ses aventures & ses réflexions morales. Nouvelle édition ; à Paris, aux dépens du Public, & se vend chez la veuve *Valeyre*, Libraire, quai de Gêvres, à l'entrée par le pont-au-change, à la Nouveauté ; 1765 ; brochure in-12, de 40 pages.

Sous le nom d'un mendiant, l'Auteur de cet écrit donne à sa plume une libre carrière. Il parle de littérature, de musique, de philosophie, &c. mais le fond de l'ouvrage a pour objet de décrire la vie des mendiants.

DISCOURS, ou histoire abrégée de l'antimoine, & particulièrement de sa préparation ; par M. *Jacquet*, ci-devant Chirurgien de S. A. S. le Prince *Louis de Wirtemberg* : à Paris, de l'Imprimerie de *Sébastien Jorry*, rue & vis-à-vis de la Comédie Française ; 1765 ; avec approbation & permission : in-12, de 48 pages.

L'objet que se propose M. *Jacquet* est de prouver à la Faculté de Médecine de Paris, que de l'antimoine seul on retire un remède supérieur à tout ce qui a été connu jusqu'ici pour guérir les maladies de la

G v.

limphe, celles de la peau, & la v... même. Il ne fait point de mystère sur sa préparation ; si la Faculté juge à propos de lui nommer six ou huit Commissaires, il le préparera en leur présence ; bien persuadé néanmoins qu'ils lui garderont un secret inviolable, afin que lui seul reste pendant sa vie l'unique possesseur & compositeur de son remède.

LETTRES de Mlle de *Jussy*, à Mlle DE ***, contenant son histoire. Nouvelle édition, où l'on a joint un essai sur la jalousie. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez *Bauche*, quai & attenant les Augustins : in-12. Prix 1 liv. 10 sols broché.

Cet ouvrage est réellement d'une femme, & a été assez bien accueilli à la première édition, pour espérer que celle-ci ne le fera pas moins favorablement. Le roman de *Maria*, dont nous avons donné l'extrait dans ce Mercure, a été traduit par le même Auteur ; & nous désirerions que sa modestie voulût nous permettre de le nommer.

HISTOIRE universelle, sacrée & profane, composée par ordre de *Mesdames de France*: tomes dix-sept & dix-huitième. Par M. *Hardion*, de l'Académie Française ;

à Paris , de l'Imprimerie de *L. Cellot* , rue Dauphine ; 1765 ; avec approbation & privilège du Roi.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de cet ouvrage estimable , qui est actuellement très-connu.

LE Sage , ode , par *M. Chauvet* ; à Amsterdam , & se trouve à Paris , chez la veuve *Valeyre* , Libraire , quai de Gêvres ; 1765 ; in-8° , de 24 pages.

Cette ode contient vingt-deux strophes , parmi lesquelles il y en a plusieurs qui font honneur à la muse de *M. Chauvet*.

LE Printems , poëme allégorique ; à Paris , chez *Berthier* , Libraire , quai des Augustins ; 1765 ; approbation. Feuille in-8° , petit format.

Il y a dans ce poëme sur le printems des idées agréables & des images variées.

L'OMBRE de *Calas* ce suicide , à sa famille & à son ami dans les enfers ; précédée d'une lettre à *M. de Voltaire* ; à Amsterdam , & se vend à Paris , chez *Cailleau* , Libraire , rue du Foin Saint Jacques , à Saint André ; 1765 ; feuille in-8°.

Ces écrits sur les *Calas* deviennent si nombreux , & présentent des objets si peu

156 MERCURE DE FRANCE.
variés, que nous croyons qu'il suffira dé-
formais de les indiquer.

POÉSIES diverses du sieur *François*,
pensionnaire au Collège de Neufchâteau ;
avec cette épigraphe : & *si desint vires*,
audacia certè laus erit ; à Neufchâteau,
chez *Monnoyer*, Imprimeur de la Ville
& du Collège ; avec permission, 1765 ;
brochure in-12. de 42 pages.

Le jeune *M. François*, pensionnaire
au Collège de Neufchâteau en Lorraine,
n'est âgé que de treize ans & demi, & a
cependant fait des pièces de poésies qui
ont été jugées dignes d'être imprimées.
Quoiqu'à son âge on n'ambitionne que de
l'indulgence, ce n'est cependant point à
ce titre que nous les annonçons dans le
Mercure.

NUMOPHYLACIUM *Mansbergianum*,
quod collegit *Antho. Adam* à *Mansberg*,
Regis magnæ Britannia, & *Electoris Brunsv.*
Luneb. Capitaneus, præfecturæ *Grondensis* :
vir rei litterariæ & numariæ amantissimus &
peritissimus : in ordinem & classes redactum
ab *Joh. Erid. Borchmann*, Commissario re-
gio : auctionis more vendendum. Cellis,
1763 ; Typis *Joh. Dieter Schulzianis*,
Aula Regis Typographi ; vol. in-12. de plus
de mille pages.

Ce catalogue de médailles ne se vend point à Paris ; mais nous l'annonçons pour apprendre aux curieux , que le premier de ce mois en doit avoir commencé la vente de ce riche & superbe médailler à Zell , dans le Duché de Lunebourg. Ceux qui ne seront point à portée d'assister à cette vente , pourront charger de leur procuration M. *Roques*, Ministre du Saint Evangile dans l'Eglise Françoisse reformée de Zell , & M. le Commissaire *Borchmann*, qui est l'auteur de ce catalogue , où l'on fait mention de plus de six mille médailles.

LETTRES sur l'état présent de nos spectacles , avec des vues nouvelles sur chacun d'eux ; particulièrement sur la Comédie Françoisse & l'Opéra ; à *Amsterdam*, & se vend à *Paris*, chez *Duchefne*, rue Saint Jacques, au temple du goût, 1765 ; brochure in-12. de 84 pages.

On trouve dans ces lettres d'heureux détails , des observations ingénieuses , des vues toutes neuves , & dont l'exécution seroit fort utile à nos différens spectacles , sur-tout aux deux principaux. Elles sont d'ailleurs écrites avec autant de légèreté que d'agrément. On y reconnoît une plume brillante , & qui a déjà fait ses preuves.

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES

ACADÉMIES.

DISCOURS prononcé à l'ouverture de la séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie, le Jeudi 18 Avril 1765, par M. LOUIS, Secrétaire Perpétuel.

L'ACADÉMIE Royale de Chirurgie avoit proposé pour le prix de cette année le sujet suivant : *Déterminer le caractère essentiel des tumeurs connues sous le nom de loupes, exposer leurs différences, & quels sont les moyens que la Chirurgie doit employer de préférence dans chaque espèce, & relativement à la partie qu'elles occupent.*

De dix-huit Mémoires que l'Académie a reçus le N^o. 10 qui a pour épigraphe ces mots : *Si labor terret, merces invitet ; & pour devise : meliores meliora dicant*, est le seul qui ait été admis à une seconde lecture.

L'Auteur de cette Dissertation est de tous les concurrens celui qui a le mieux senti la nécessité d'un traitement varié suivant la différence des circonstances ; mais ses vues de pratique, quoique judicieuses, ont paru trop vagues. Il a profité des bons principes qui font la base d'un Mémoire que l'Académie a préféré en 1733, sur la question : *Pourquoi certaines tumeurs doivent être extirpées, d'autres simplement ouvertes ; & dans quels cas, soit pour ouvrir, soit pour extirper les tumeurs, on doit préférer le cautère ou l'instrument tranchant.*

Cette matiere présentoit un champ bien vaste, & si elle n'avoit pas alors été traitée d'une maniere trop générale, l'on ne feroit pas dans le cas de s'occuper aujourd'hui spécialement des tumeurs connues sous le nom de loupes. Ce point à approfondir exigeoit qu'on descendît dans beaucoup de détails qui auroient fait connoître l'insuffisance des préceptes généraux & indéterminés.

Le traitement des loupes ne peut être vraiment méthodique que d'après des indications raisonnées, déduites d'une parfaite connoissance de la nature du mal & de ses différences. Les Mémoires qui ont été présentés sont fort en défaut sur ce point capital. L'Auteur du N°. 10 met,

par sa définition, les loupes dans la classe des tumeurs squirrheuses : or, il est certain que par-là il en a méconnu le caractère essentiel ; son Mémoire même auroit dû lui faire appercevoir l'inconséquence de son principe, puisqu'aucune des maladies qu'il a regardées comme des espèces de loupes, n'a de rapport avec le squirrhe. Si une loupe est squirrheuse, ce n'est que par une complication accidentelle, & c'étoit peut-être une des différences qu'il étoit le plus important de bien distinguer. En effet, les caustiques, auxquels la timidité des malades fait si souvent donner la préférence sur l'instrument tranchant, appliqués sur une loupe squirrheuse, produiroient des accidens funestes, en faisant dégénérer la tumeur en cancer. On ne l'a que trop souvent observé sous la direction de certaines gens à qui on se livre avec une sorte de confiance, parce qu'on les croit d'autant plus habiles, qu'ils se sont fait une occupation particulière du traitement des loupes. Ils les soignent toutes de la même manière ; ils n'ont qu'un remède & qu'un procédé : à l'ombre de quelques succès, dans des cas où le choix de tous les moyens connus d'emporter une tumeur pouvoit être arbitraire sans la moindre conséquence, l'on commet des fautes irréparables en pre-

nant une voie qu'avec plus de lumières on se garderoit bien de suivre indistinctement. Le Public qui se laisse séduire par des promesses spécieuses & par des exemples certains de guérison, ne voit pas qu'on lui fait préférer une pratique aveugle, incertaine & quelquefois meurtrière, sous le nom d'expérience, nom toujours important : mais la raison ne confond point l'expérience avec la routine, elle rejette l'une avec dédain, & ne doit jamais cesser de diriger l'autre.

L'Auteur du Mémoire N°. 14, dont la devise est : *una eademque manus vulnus opemque feret*, a donné une meilleure description des loupes, qu'il met au nombre des tumeurs enkystées, c'est-à-dire, qui sont produites par une matière contenue dans un ou plusieurs sacs, ou follicules membraneux. Il a fait voir par ses recherches qu'avec de l'esprit, des connoissances & de bonnes vues sur le sujet qu'on a entrepris de traiter, on peut manquer son but. Il s'est laissé égarer par des guides infidèles, à qui les loupes ont paru un genre de tumeurs, dont toutes celles qui sont enkystées seroient des espèces. D'après cette fausse spéculation, les ganglions, la grenouillette, le goëtre, l'hydrocèle, l'hydropisie même des ovaires, & jusqu'à la tu-

meur qu'on voit ordinairement au dos des enfans qui naissent avec le *spina bifida*, sont mis au rang des loupes. Les idées les mieux établies en pathologie sont renversées par cette division : ces nouvelles classes de maladies, loin de soulager l'esprit qui retient plus facilement ce qui lui est présenté avec méthode, troublent nécessairement toute espèce d'ordre, lorsqu'elles admettent comme identiques des affections contre nature, dont le caractère, les causes, le siège, les indications, le pronostic & les moyens de guérison sont si différens. L'art ne peut faire des progrès, si l'on ne prend la peine d'isoler, pour ainsi dire, les objets de ses connoissances : il faut les considérer séparément sous toutes les faces possibles, afin d'en prendre les idées les plus nettes & les plus précises. Croit-on y parvenir en bouleversant tout, par un prétendu arrangement dicté sur des principes erronés, dont les conséquences mettroient la plus grande confusion dans la théorie & dans la pratique ?

Le mot de loupe est assez nouveau dans le langage de l'art, & les Anciens ont certainement connu les maladies auxquelles on a donné ce nom. Lorsque M. Littré introduisit en 1709 dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, le terme

lipome, pour signifier une loupe graisseuse, il croyoit enrichir l'histoire des misères humaines par la description de cette espèce de tumeur; mais M. Morgagni a fait voir depuis peu, dans son grand ouvrage de *sedibus & causis morborum per anatonem indagatis*, que cette maladie a été connue de *Salzman*, de *Valsalva*, & que c'est le Stéatome des Anciens, si distinctement décrit en 1666 par *Elsholz*. Il me paroît que celui qui en a parlé avec le plus de clarté & de précision, est *Peccetti*, célèbre Chirurgien de Cortone, au commencement du siècle précédent. On ne peut douter, par la lecture de ses œuvres, que le Stéatome ne soit une vraie loupegraisseuse, & il a très-exactement distingué cette tumeur, d'avec l'Atherome & le Meliceris, par un caractère essentiel, autre que la différence qui se tireroit du degré de consistance de la matière. Les Auteurs modernes qui nous sont le plus familiers, n'ont pas connu ce caractère, & l'erreur s'est perpétuée successivement, parce qu'ils se sont copiés les uns les autres. L'on veut écrire pour se faire un nom, & il est certainement plus commode de prendre les idées d'autrui telles qu'elles sont, & de les transférer des livres faits dans ceux qu'on croit composer, que d'approfondir les questions,

& de s'éclairer du flambeau d'une saine critique.

Pour déterminer le vrai caractère des loupes, suivant la demande précise que l'Académie en avoit faite, il falloit moins s'occuper de la fausse érudition qui consisteroit à exposer simplement la contrariété des Auteurs sur les diverses acceptions de ce terme, qu'à fixer son vrai sens, pour éviter à l'avenir toute équivoque à cet égard. L'anatomie ou dissection de ces tumeurs séparées du corps, démontreroit intuitivement de quelle nature elles sont; on en connoîtroit par-là les causes matérielles, on sauroit comment les solides & les fluides sont vicieusement disposés pour leur formation, & l'on en détermineroit le siège : ces connoissances positives seroient la source des meilleurs préceptes; par elles on apprécieroit ce que les Auteurs ont dit avec ou sans fondement sur la possibilité de la résolution des loupes, sur leur suppuration, & sur les différens moyens de suppléer à ces deux terminaisons. L'amputation & l'extirpation sont des ressources préférables en certains cas, dont la variété prescrira différentes méthodes de procéder aux opérations indiquées. Quelquefois la ligature peut être faite, & ce moyen simple, qui ne paroît applicable que dans

une seule circonstance , si facile en apparence à déterminer , donnera le sujet d'une savante controverse , dont la pratique peut seule fournir les argumens & la solution. Enfin , le choix & l'usage des caustiques , dans les cas où il paroîtroit le plus convenable de les employer , ne pourront être établis que d'après des expériences particulières que nous croyons n'avoir pas encore été faites sur leurs diverses manières d'agir. Et comme leur action sera toujours relative , aucun , peut-être , ne sera dans le cas d'une exclusion absolue ; il faudra donc beaucoup de lumières & d'expérience pour les admettre par préférence dans les diverses occasions ; & leur administration , pour être méthodique , sera soumise à d'autres règles de prudence appropriées aux différentes occurrences.

Toutes ces connoissances sont , comme on le voit , beaucoup plus étendues que celles qu'on trouveroit éparées dans les livres , & dont la réunion en un corps de doctrine supposeroit déjà bien de l'intelligence & du discernement pour distinguer la vérité d'avec l'erreur , dans tout ce qui a été dit à ce sujet. Il restera encore à faire une judicieuse application des règles générales aux cas particuliers , relativement au volume , à la figure , à la position des loupes ,

aux parties voisines dont elles gênent l'action, & qui pourroient être intéressées avec plus ou moins d'inconvénient ou de danger, par la méthode qu'on suivroit pour enlever ces tumeurs.

Au défaut d'une expérience personnelle, toujours trop bornée, les Auteurs fourniront des faits dont la discussion sera la pierre de touche du savoir de celui qui en fera usage. Leurs succès ne seront pas des garants sûrs de la solidité des motifs qui les auront déterminés dans le choix des moyens : leurs écrits offrent le tableau d'une pratique fort variée ; mais ils ne peuvent être utiles, qu'en examinant la conformité de leur conduite aux grandes règles de l'art ; & dans les cas où les praticiens paroïtroient ne les avoir pas suivies, il faut chercher s'il n'y a pas eu des raisons suffisantes pour s'en écarter. Par ce travail on doit parvenir, autant qu'il est possible, à connoître les principaux écueils, & à découvrir les routes les plus sûres.

On conçoit que faute de détails bien circonstanciés, fondés sur des principes lumineux, & autorisés d'une pratique raisonnée, on ne pouvoit pas mériter le prix ; en conséquence il sera double sur le même sujet pour l'année 1767.

Celui d'émulation a été adjugé à M.

Trecourt, Chirurgien Major de l'Hôpital Royal & Militaire de Rocroi, Correspondant de l'Académie, & Docteur en Médecine. Depuis plusieurs années M. *Trecourt* remplit avec zèle l'obligation honorable que l'on contracte par le titre de Correspondant. Il a concouru plusieurs fois au prix d'émulation ; & l'Académie, en le lui accordant cette année, lui donne avec plaisir des marques publiques de son estime.

Les cinq petites médailles auxquelles les Membres de l'Académie, qui ne sont pas du comité perpétuel, peuvent prétendre concurremment avec tous les Chirurgiens régnicoles, pour avoir donné un mémoire, ou au moins trois observations intéressantes, ont été adjugées à MM. *Valentin & Ferrand*, Académiciens libres ; à M. *Robin*, Maître en Chirurgie à Reims ; à M. *Piestch*, ancien Chirurgien d'armée dans les troupes Autrichiennes, & Démonstrateur d'Anatomie à Altkirch en haute Alsace ; & à M. *Dolhagaraye*, étudiant en Chirurgie, & Élève de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Ce jeune homme paroît réunir à une grande vivacité qui le porte à saisir avidement les objets dignes de remarque, l'attention réfléchie qui empêche l'imagination de s'égarer dans l'exposition des faits,

ou plutôt dans les raisonnemens qu'on y joint pour les faire valoir. Il a recueilli quelques observations singulieres qui peut-être auroient été perdues sans son application & son activité. Les talens naissans doivent être encouragés; *M. Dolhagaraye*, couronné au commencement de la carrière, est encouragé dès le premier pas qu'il y fait, à mériter par la suite de plus grandes distinctions. Cet exemple excitera, sans doute, l'émulation des jeunes gens qui sont comme lui au milieu des grandes occasions d'observer, & qui ne peuvent que tirer beaucoup de fruit, & mériter des louanges, même par les premiers efforts qui n'auroient pas un pareil succès.

L'Académie a annoncé pour l'année prochaine un prix double, c'est-à-dire, deux médailles de 500 liv. chacune, fondé par *M. de la Peyronie*, ou une médaille & la valeur de l'autre pour celui qui établira le mieux *la Théorie des contre-coups dans les lésions de la tête, & les conséquences pratiques qu'on peut en tirer.*



TRAITÉ

A S T R O N O M I E.

THÉORIE de la Lune, déduite du seul principe de l'attraction, réciproquement proportionnelle aux quarrés des distances, par M. CLAIRAUT, des Académies des Sciences de France, d'Angleterre, de Prusse, de Russie, de Bologne & d'Upsal, pièce qui a remporté le prix proposé en 1750 par l'Académie de Pétersbourg, seconde édition; à Paris, chez DESAINT & SAILLANT.

LA théorie de la Lune a fait long-temps le désespoir des Astronomes. Ils avoient découvert, d'une manière satisfaisante, les loix du mouvement des autres astres, celui-ci seul échappoit à leurs recherches. Soumis aux mêmes inégalités que toutes les autres planetes de notre systême, il en restoit encore un grand nombre dont l'observation assidue avoit eu beaucoup de peine à fixer à-peu-près la quantité & la période.

Newton, qui enseigna la loi simple du

H

mouvement des corps célestes , en déduisit les inégalités du mouvement de la Lune , mais il cacha l'analyse qui l'y avoit conduit : les Géomètres de ce siècle , en cherchant à remplir les vuides qui séparent les vérités qu'il a découvertes , entreprirent la solution du problème des trois corps , fondement de toutes les découvertes de ce genre. Celle de M. *Clairaut* fut lue à l'Académie des Sciences en 1747. Tous les esprits étant tournés vers cet objet , l'Académie Impériale de Pétersbourg proposa , pour sujet du prix en 1750 , la question suivante : savoir , *si l'on pouvoit expliquer par la théorie Nevvtonienne les inégalités du mouvement de la Lune , & si cela étoit , quelle seroit la vraie théorie par laquelle on pourroit calculer le lieu de cette planete pour un temps donné.* Le Mémoire de M. *Clairaut* remporta le prix. Il démontre que la théorie de *Nevvton* donne seule la clef de ce labyrinthe , où tant de grands hommes avoient erré , & qu'on en déduit des tables beaucoup plus exactes que celles dont on s'étoit servi jusqu'alors. Ce Mémoire fut imprimé à Pétersbourg ; mais l'édition , qui ne put être faite sous les yeux de l'Auteur , est très-fautive. Celle-ci a sur elle l'avantage d'être plus correcte. Le première partie est le Mémoire même

qui a été couronné à Pétersbourg , revu avec soin pour en éclaircir la diction & pour rendre plus faciles & plus élégantes les solutions , sans cependant en altérer rien d'essentiel quand au fonds. L'addition qui suivoit le Mémoire a été supprimée , parce qu'elle ne contenoit que la révision des calculs faits dès 1751 ; révision à laquelle M. *Clairaut* substitue celle qu'il vient d'achever , le détail des changemens faits aux équations , & de tous les moyens qu'il a cru propres à simplifier l'usage des tables. Ces moyens consistent 1°. A avoir supprimé deux des vingt-deux équations qui donnoient le vrai lieu de la Lune. 2°. A avoir rendu toutes les équations positives. 3°. A rendre le calcul des argumens des petites équations plus expéditif & plus facile. 4°. A avoir introduit un artifice de calcul qui rend le calcul de la latitude plus court sans le rendre moins exact. Nous passons légèrement sur ces choses , qui doivent être lues dans l'ouvrage même , & dont l'objet n'est pas celui de notre Journal.

M. *Clairaut* avoit entrepris la révision de ses calculs , dans la vue de rendre plus exacts les coefficients de toutes les équations. Le succès a si bien répondu à son espérance , que de plus de 200 positions de la lune , calculées sur ces nouvelles tables ,

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

il n'y en a aucune dont l'erreur sur la longitude excède une minute & demie, & l'erreur sur la latitude, une minute & un quart. Cette précision singulière fait l'éloge du génie qui a si bien embrassé & si bien réuni toutes les parties de ce vaste problème, & prouve en même tems l'identité de la loi de la gravitation avec celle de la nature. Il résulte de là qu'en employant à la recherche des longitudes en mer, la méthode sur laquelle le célèbre abbé de la Caille a tant insisté, qui consiste à mesurer la distance du bord éclairé de la lune à une étoile connue, les tables de M. *Clairaut* n'introduiront dans le calcul pour les cas les plus favorables, qu'une incertitude de trois quarts de degré. Il est vrai que nous supposons l'observation exacte, mais il dépend des marins d'en faire un nombre suffisant pour que cette incertitude ne surpasse jamais un degré. Les gens instruits des périls de la navigation sentiront combien il seroit précieux d'être assuré du lieu où on est sur la mer, à vingt-cinq lieues près : de plus les méthodes d'approximation qui ont servi à résoudre ce problème, laissent toujours espérer une plus grande exactitude. M. *Clairaut* se propose de recommencer ces calculs pénibles, effrayans par la longueur & par le

détail : nous souhaitons que les applaudissemens du monde savant lui donnent le courage nécessaire , & se joignent pour l'y engager au desir du bien public dont il est animé ; & nous osons dire qu'il n'y a que cet effort généreux qui puisse ajouter à sa gloire.

M É D E C I N E.

HYDROPISIE de poitrine guérie par les pilulestoniques (1) du Docteur BACHER, Médecin à Thann en Alsace.

UNE femme (2) âgée de cinquante ans, d'un tempérament sanguin, avoit il y a deux ans des obstructions considérables au foie. Après avoir pris différens remèdes, elle parut se porter assez bien pendant dix-huit mois ; mais le mal qui n'avoit été que pallié, se montra bientôt avec tous ses symptomes. Elle fut soulagée une seconde fois par des remèdes convenables ; mais cinq mois après un chagrin survenu la

(1) Voyez le Mercure de Novembre 1764, page 102, & le second Mercure de Janvier 1765, page 154.

(2) Mde Bonne, rue Jean Saint Denis, vis-à-vis un Perruquier, quartier Saint Honoré.

plongea dans une grande tristesse. A une respiration pénible se joignirent des étouffemens très-fréquens. Il s'amassoit une tumeur aux chevilles des pieds. Malgré plusieurs remèdes dont elle fit usage, son mal augmentoit chaque jour.

L'enflure des jambes & du ventre étoit considérable, & elle gagnoit déjà les avant-bras & les mains ; le visage étoit bouffi, l'urine rouge & briquetée couloit en très-petite quantité. La soif étoit grande, le poulx enfoncé & irrégulier, & l'appétit étoit tombé : la gêne de la respiration, qui devenoit plus laborieuse vers la nuit, ne lui permettoit de dormir, que comme assise dans son lit. Tel étoit l'état de la malade le 21 de Mai 1764. Elle fut guérie par la méthode suivante.

Elle prit pendant trois jours de suite, chaque jour quarante-cinq pilules toniques ; c'est-à-dire, quinze à six heures, quinze à huit heures, & quinze à dix heures du matin. Sur chaque prise de pilules elle avala ou du bouillon ou de la tisanne faite avec du chiendent, du raisin de corinthe & de la canelle. Le quatrième jour elle interrompit les pilules, mais elle prit le matin un lavement fait avec deux verres d'eau chaude, auxquelles on ajoutoit un verre de vin : on faisoit fondre un gros

de sel ammoniac dans celavement , qu'elle gardoit le plus long-temps possible.

Le cinquième jour elle reprit les pilules toniques pendant trois jours ; elle les interrompit au quatrième , & ainsi de suite.

Elle prit en même temps tous les jours le matin , une heure après la première prise de pilules , & le soir quatre heures après le dîner , ce bouillon médical (3).

Le cinquième jour de la cure , les urines couloient déjà plus librement ; la respiration étoit moins gênée & la soif moins pressante. Le quinzième jour elle crachoit une matière épaisse , visqueuse & l'enflure étoit considérablement diminuée ; l'appétit étoit assez irrégulier pendant toute la cure. Vers la fin de la quatrième semaine , il ne lui restoit presque plus d'enflure qu'aux jambes ; le sommeil étoit bon , le pouls se développoit & devenoit plus régulier. Enfin , au bout de deux mois l'enflure étoit absolument dissipée ; & la malade , pour se préserver de rechûte & détruire le reste

(3) Prenez une demi-livre de veau , faites-en un bouillon , avec deux chopines d'eau , ajoutez-y sur la fin de la cuisson une poignée d'ozeille & une poignée de laitue ; passez le tout pour deux bouillons ; faites fondre dans chaque bouillon trente-six grains de sel ammoniac.

H iv

des obstructions, continue de prendre tous les mois, pendant trois jours, les pilules toniques de la même manière que nous l'avons dit ci-dessus. Ce régime lui procure une santé parfaite.

Nous soussignés, Ecuyer, Docteur en Médecine, & Médecin ordinaire de son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc D'ORLEANS, certifions avoir été témoin des bons effets des pilules toniques du Docteur Bacher, dont a fait usage la malade dont il a fait mention ci-dessus. En foi de quoi, nous avons donné le présent certificat pour valoir ce que de raison.

A Paris, ce 12 Mars 1765.

PETIT, D. M.



ARTICLE IV.

BEAUX ARTS.

ARTS UTILES.

OBSERVATIONS sur les progrès de l'Agriculture & des Manufactures.

MONSIEUR,

J'AI lu avec un sensible plaisir, dans notre Journal de Février, des observations sur une question très-intéressante, proposée par l'Académie de Caen, sur «les moyens de multiplier les manufactures sans nuire à la culture des terres». Les observations de ces Messieurs sont très-sensées; mais elles ne me paroissent pas avoir épuisé la matière. *Les amis des hommes* ne seront peut-être pas fâchés de trouver, dans votre Journal prochain, les réflexions qu'a faites à ce sujet un étranger, dont la famille est l'humanité; dont la patrie est le monde, que la naissance & le goût ont mis à portée d'approfondir

H. V.

178 MERCURE DE FRANCE.

cette ressource précieuse du gouvernement. Je comparerai les progrès qu'ont faits l'agriculture & les arts dans la Grande-Bretagne à ceux que le sol des autres nations paroît leur refuser : je montrerai que les avantages qu'a l'Angleterre en cette partie , peuvent être communs à tous les pays. S'il m'échappe quelque intérêt de préférence pour ma Patrie , qu'on le pardonne à ma gratitude : quoique citoyen de la terre , je dois quelque chose de plus au ciel qui m'a vu naître. Un homme qui parcoureroit l'Angleterre avec la moindre attention , seroit assurément flatté par le tableau que présente la campagne. Un nombre infini d'enclos , destinés à la nourriture des troupeaux , occupent un terrain immense : les haïes & les arbres qui les séparent paroissent couvrir la terre : on croiroit voir une vaste forêt , ou quelque verger d'une étendue démesurée. Si cet homme entroit dans le détail , il trouveroit que l'agriculture & les arts mécaniques , sur-tout les manufactures de laine & d'acier , sont portées à un degré de perfection plus recherché qu'en aucun autre endroit du monde. Les Auteurs qui ont pu traiter cette matière , n'étant point venus à ma connoissance , j'expliquerai ce phénomène d'une façon toute

nouvelle ; je communiquerai une conjecture qui me paroît probable, & que j'abandonne au jugement des connoisseurs. Il est évident que la supériorité dont l'Angleterre jouit en Europe, en fait de culture des champs & de manufactures, ne doit point être attribuée à son gouvernement, puisqu'il y a d'autres nations qui jouissent comme elle des douceurs de la liberté, sans néanmoins se distinguer dans l'un ni dans l'autre genre. Personne ne s'est jamais imaginé qu'il fallût aller à Genève pour apprendre l'agriculture, ni qu'il fallût faire venir les ouvrages d'acier de Hollande. L'Angleterre jouit-elle de ces prérogatives parce qu'elle est exempte d'impôts ? Non. Les taxes généralement parlant, & sur-tout celles qui tombent sur les terres, sont plus hautes dans ce Royaume qu'en d'autres pays qui doivent se plaindre du peu de progrès qu'ils ont faits dans les arts en question. Les sociétés & les prix pour encourager l'agriculture & les arts mécaniques y sont très-rare. Ce n'est donc point là qu'il faut chercher la source de leurs perfection. Ces institutions sont plus fréquentes dans les pays qui la recherchent encore. Que ne lui ajouteroient-ils point ? Je suis vraiment flatté de la justesse des observations élégantes &

H vj

judicieuses de M. *Rouxelin* ; je crois que
 « la certitude de disposer du fruit de ses
 » sueurs, est le seul moyen de faire aimer
 » le travail à l'homme ». Et je suis per-
 suadé que l'Anglois jouit de cette certi-
 tude , même dans le plus haut degré : mais
 je ne puis me résoudre à donner cette con-
 sidération pour cause principale des pro-
 grès qu'a fait l'Angleterre : premièrement,
 parce que , quelque effet qu'elle ait sur
 l'agriculture , elle ne sauroit disposer les
 hommes à s'appliquer aux manufactures
 préférablement à la culture des terres ; &
 secondement , parce qu'étant un avantage
 dont quelques autres nations jouissent aussi
 bien qu'elle , elle n'a pas encore produit
 chez elles ce fruit qu'on croit devoir lui
 attribuer,

Il reste donc , que j'explique ce qui me
 paroît être la cause la plus considérable de
 ce degré de perfection où les autres na-
 tions n'ont pas encore pu atteindre. Le
 voici : *l'Anglois consomme dans ses vivres*
plus de chair qu'aucune autre nation. L'as-
 sertion paroîtra singulière au premier coup
 d'œil ; mais si l'on convient du fait , & je
 n'apprehende pas qu'il soit contesté , je
 me flatte que de cette seule source , je
 pourrai déduire évidemment le riche spec-
 tacle qu'offrent les campagnes Angloises ,

les succès de l'agriculture, la perfection des arts, & presque tous les avantages qui distinguent la nation. Premièrement, le tableau que présente le paysage Anglois, n'est qu'un résultat de ma proposition. Une nation qui ne se nourrit que de viande doit nécessairement élever un nombre infini de bestiaux, & par conséquent avoir des pâturages immenses; & ceux qui ont quelque connoissance dans les affaires rustiques m'accorderont volontiers que les enclos sont très-commodes & même nécessaires à cet objet : il ne faut que faire la comparaison des troupeaux qui ont été nourris en clôture avec ceux qui l'ont été en pleine campagne, pour en être convaincu. 2. Par-tout où l'on emploie une grande quantité du sol en pâturages, il reste peu de terres à labourer. De-là, que de mains libres & capables de s'occuper à d'utiles travaux ! Les enclos, d'ailleurs, tiennent lieu d'un grand nombre de bergers, de vachers, &c. dont la nécessité est indispensable dans la plaine. Il est donc évident, qu'une personne qui possède une terre de cent arpens, & qui n'en laboure que la cinquième partie, peut employer un plus grand nombre d'hommes & de chevaux; peut donner une attention plus particulière, à labourer, fumer, marnier,

&c. & si l'on veut avoir égard à l'incertitude des saisons & à l'effet prodigieux qu'elles ont sur l'agriculture plus que sur les autres arts ; à l'attention avec laquelle on doit saisir le moment critique du labourage, des semailles, de la moisson & toutes les autres branches de cette possession trop souvent ingrate ; à la quantité des mauvaises herbes qui naissent dans chaque sol, & rendent les travaux & les soins fréquens & successifs absolument nécessaires ; si l'on y joint l'infécondité naturelle de presque tous les terrains qui refusent les particules végétatives propres pour la procréation de plusieurs moissons de suite, s'ils ne sont fumés souvent : on ne sauroit disconvenir que l'usage de borner les travaux du laboureur, par la grande quantité de terres qui sont employées aux pâturages, & le nombre des pâtres par le soin que l'on a d'y renfermer les troupeaux, ne puissent infiniment contribuer à la perfection de l'agriculture. 3. De-là une multitude d'ouvriers, inutiles ailleurs, n'ont point d'autres partis à prendre que de chercher leur subsistance & celle de leur famille, dans les manufactures de toute espèce. Devons-nous donc être étonnés, de trouver les arts mécaniques dans un état de plus haute perfection dans un tel pays que dans tout au-

tre ? Quelque autre nation peut-elle produire un nombre suffisant de travailleurs pour son labour & pour toutes les manufactures qu'elle pourroit établir ? De-là vient qu'on ne peut concevoir que l'on fasse des progrès considérables dans l'un sans nuire aux autres. Les Anglois seuls ont trouvé cet heureux milieu. Je prévien une objection que l'on pourra me faire. Il est vrai, me dira-t-on, qu'il s'ensuit de vos principes qu'un plus grand nombre d'hommes s'appliqueront aux manufactures : c'est un avantage aussi rare qu'il est important. Il en résultera beaucoup plus d'ouvrages ; mais en feront-ils beaucoup plus parfaits ?

Pour montrer combien cette objection est peu fondée, & que la perfection des manufactures croît toujours à proportion du nombre des mains qui y sont employées, le raisonnement suivant suffira.

On a remarqué qu'un homme qui seroit seul sur la terre, & qui, pour se procurer le nécessaire, seroit obligé d'appliquer à tout son industrie & son adresse, ne feroit rien de bon ; mais que si l'on faisoit monter le nombre des habitans jusqu'à dix, & que chacun s'appliquât selon ce que le goût ou l'inclination lui inspireroit ; l'un à travailler en bois, l'autre en

184 MERCURE DE FRANCE.

fer , un troisième en pierre , chacun dans son genre , atteindroit un plus haut degré de perfection que celui qui seroit obligé de tout entreprendre. Quand le nombre d'hommes est plus grand , & la société dans un état plus parfait , le nombre d'artisans qui s'adonnent à ces parties différentes , est proportionnellement augmenté. Elles sont donc divisées & subdivisées en une infinité de branches ; & l'effet de cette distribution , est de perfectionner les ouvrages de plus en plus. . . Ainsi dans un petit village , les artisans sont un Charpentier , l'un Serrurier-Maréchal , & l'autre Maçon : les objets de leur attention sont le bois , le fer , la pierre. . . Dans une grande ville chacun de ces métiers est divisé en une variété de branches , chacune d'une moindre étendue. Celui du Charpentier , par exemple , comprend un Menuisier , un Ebéniste , un Tourneur , un Charron , un Faiseur de roues , un Charpentier de moulin , un Charpentier de navire , un Menuisier en carosses , &c. Chaque maître dans un de ces genres , quand il a beaucoup d'ouvriers sous lui , ne manque pas d'en subdiviser encore entre eux les différentes parties. Un Carrossier , par exemple , forme différentes branches des ouvriers qu'il emploie au travail des roues , du train , de la caisse ,

&c. d'un carrosse. Et ceci a lieu, non-seulement dans ce métier-ci, mais dans presque tous les autres, même les plus bas, & selon l'apparence, les moins capables de subdivision. Dans les villages, l'ouvrage est très-grossier; dans les villes il est plus parfait. En effet, il est universellement vrai, qu'en proportion du nombre des ouvriers employés dans une manufacture, les ouvrages sont divisés & perfectionnés en raison de cette division même. Donc, puisque la perfection des manufactures suit le nombre des mains qui y sont employées; puisque ce nombre même se déduit de l'étendue des pâturages, qui doit ordinairement se rapporter à la plus grande consommation des bœufs & des moutons; il faut conclure que la perfection des manufactures, comme nous l'avons déjà prouvé de la culture des terres, se doit à (*la culture*) ce goût national. Les parties septentrionales de la Grande-Bretagne, paroissent me fournir un exemple pour confirmer mon système. Les Ecoissois, avant que ce Royaume fût réuni à l'Angleterre, ne mangeoient presque pas de viande; ils n'avoient conséquemment, ni riches pâturages, ni riches récoltes; peu de manufactures, peu d'opulence. Depuis cette époque, ils ont changé

leur manière de vivre; ils commencent à imiter les Anglois : on en voit déjà les effets dans les revenus & l'étendue de leurs pâturages, & dans les progrès rapides qu'ont fait chez eux l'agriculture & les arts mécaniques. Et l'on peut augurer, que toute nation qui prendra à tâche son exemple, deviendra, par son opulence, l'objet de l'émulation de tous ses voisins.

Je suis, &c.

ROBERT LISTON.

ACADÉMIE de Peinture & de Sculpture.

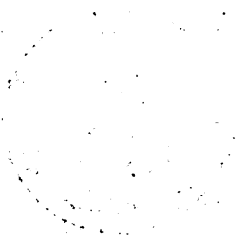
M É D A I L L E.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

C'EST avec regret que j'annonce aussi tard un fait intéressant pour les arts, & faisant même une époque flatteuse pour l'Académie royale de peinture & de sculpture : la modestie de ceux qui y ont eu part a sans doute empêché qu'il ne soit parvenu plutôt à ma connoissance.

A la dernière assemblée de 1764, de





l'Académie royale de peinture & sculpture, on fit la première distribution de jettons fondés peu de temps avant par M. de *Jullienne*, l'un de ses membres, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, & l'un de ses amateurs ordinaires.

Son projet avoit été approuvé dès le premier moment par Sa Majesté ; & M. le Marquis de *Marigny*, dont on connoît l'amour pour les arts, avoit joint à cette approbation les termes les plus flatteurs pour l'Académie, & pour M. de *Jullienne*, dont le goût & la collection sont connus depuis long-temps de toute l'Europe.

J'ai pensé que le Public verroit avec satisfaction la gravure de cette médaille, dont le coin a été donné à l'Académie par M. *Rottiers* fils, qui l'avoit prié de vouloir bien l'accepter, sans qu'il se crut dispensé par-là de son morceau de réception.

La devise & le sujet avoient été proposés par M. de *Montullé*, à qui cette Académie s'est empressée d'offrir une place d'amateur, comme une justice rendue à son goût pour les arts, & comme une marque de sa reconnoissance des soins qu'il s'étoit donné pour l'exécution de ce projet, dont la conduite lui avoit été confiée par M. de *Jullienne*, son parent & son ami.

ARTS AGRÉABLES.

M U S I Q U E.

MÉLANGE d'airs , avec accompagnement de guitare , par M. Morbé ; XI^e. livre de guitare , œuvre XIV. prix 6 liv. à Paris , chez l'Auteur , rue Saint Thomas du Louvre , du côté du Château d'eau , chez un Menuisier , le second escalier après la cour , & aux adresses ordinaires de musique.

SIX SONATES à violon & basse , dédiées à S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont ; par M. Jannson , de la musique de S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti , œuvre I. à Paris , chez Moria , rue de la Comédie Française ; & chez l'Auteur , rue Sainte Marguerite , à l'hôtel des Romains , fauxbourg Saint Germain , & aux adresses ordinaires de musique ; prix , 7 livres.

Ces sonates peuvent se jouer également sur le violon. L'Auteur qui s'est fait une réputation si brillante sur le violoncelle , a exécuté au Concert spirituel une grande partie de ces morceaux. On fait qu'il y a

réuni tous les suffrages , tant par son exécution supérieure , que par les beautés de sa musique.

SONATES en pièces de clavecin , avec accompagnement de violon *ad libitum* ; dédiées à Mademoiselle de *Beauvau* , par M. *Couperin* , organiste de l'Eglise de Paris , de Saint Gervais , &c. œuvre II. prix, 12 livres ; à *Paris* , chez l'Auteur , attendant l'Eglise de Saint Gervais , & aux adresses ordinaires.

L'auteur de ces sonates est neveu de l'ancien & célèbre *Couperin* , dont les productions musicales sont entre les mains de tous les vrais amateurs : mais la célébrité de l'oncle ne peut nuire à celle du neveu. Ce dernier ne doit qu'à lui-même la haute réputation dont il jouit , & que ce dernier ouvrage doit encore accroître.

G R A V U R E.

G É O G R A P H I E.

MAPPE-MONDE , adaptée au précis historique de M. *Maclot* , & dans laquelle sont figurées les nouvelles découvertes de l'Amiral de *Fuentes* , au nord de l'Amérique , mises en parallèle avec d'autres dé-

couvertes publiées postérieurement aux premières, dans une carte de l'Académie de *Petersbourg*, en 1754; par M. *Brion*, Ingénieur Géographe du Roi; à *Paris*, chez le sieur *Dessnos*, Ingénieur Géographe pour les globes & sphères; rue Saint Jacques, au globe, 1765.

Le sieur de *Beaurain* fils, Géographe, a eul'honneur de présenter au Roi le 25 du mois de Mars 1765, un ouvrage qui a pour titre, *Carte d'Allemagne*, pour servir à l'intelligence de l'histoire de la guerre entre les Rois de France & d'Angleterre; entre le Roi de Prusse & l'Impératrice Reine, l'Electeur de Saxe, l'Empire, la Suede, & la Russie; dans laquelle il a marqué les batailles, combats, prises de villes & camps qu'il a pu y faire entrer.

Il a tracé les routes publiques & joint une histoire abrégée des principaux faits militaires arrivés tant sur terre que sur mer, jusqu'aux traités de paix; il l'a enrichie & entourée de 74 plans très détaillés, représentant les événemens les plus mémorables arrivés pendant le cours de la guerre, commencée en 1755 & finie en 1763. Cette carte est dédiée au ROI, par le fils du Chevalier de *Beaurain*, Géographe ordinaire de Sa Majesté, & ci-devant de l'éduca-

tion de Monseigneur le DAUPHIN. Le ROI a reçu cet ouvrage avec satisfaction, ainsi que la famille Royale & les Ministres. L'Auteur avertit le Public, qu'il est au jour présentement : il demeure rue Gilcœur, la première porte-cochère à droite en entrant par le quai des Augustins. Cet ouvrage se vendra aussi chez le sieur *Charpentier*, Libraire à Saint Chrisostôme, sur le même quai, du côté de la rue du Hurpoix, à Paris.



ARTICLE V.

S P E C T A C L E S.

S U I T E des Concerts Spirituels.

LE Mardi, seconde fête de Pâques, on donna pour premier Motet à grand chœur *Domine audi vi*, de la composition de M. DAUVERGNE. M. SEJAN exécuta un Concert d'orgues de sa composition. M. RODOLPHE donna un Concerto de cors de sa composition. Mlle AVENEAU chanta *Conserva me*, nouveau Motet à voix seule de M. BILLON. Mlle FÉL chanta un autre petit Motet. Ce Concert fut terminé par *Judica me*, très-bon Motet à grand chœur de feu M. FANTON, dont on n'entend jamais les ouvrages au Concert sans éprouver de nouveaux regrets de la perte d'un tel Compositeur.

Le Vendredi, 12 Avril, *Miserere*, Motet à grand chœur de M. DAUVERGNE. MM JANNON & KOHAUT exécutèrent des Duos de violoncelle & de luth. Ils charmerent encore les auditeurs, & furent comblés d'applaudissemens, ainsi que le jeune M. BERTHEAUME, dans le Concerto de violon qu'il exécuta. M. RICHER chanta *Cantate Domino*, &c. petit Motet fort agréable & très-bien composé de M. KOHAUT. Mlle AVENEAU & M. DURAND chantèrent *Cantemus*, Motet à deux voix de feu M. MOURET. Le Concert finit par le

Stabat

Stabat Mater ; exécuté comme il l'avoit été dans la Semaine Sainte.

Le Dimanche de la *Quasimodo* , pour premier Motet , on donna le *Regina cali* de M. DAUVERGNE. M. BALBATRE exécuta un Concerto d'orgues de sa composition. MM. JANNSON & KOHAUT des duos de violoncelle & du luth. Mlle FEL chanta un Motet à voix seule. Mlle AVENEAU & M. DURAND le même Motet à deux voix du Vendredi précédent. Le beau Motet de feu M. FANTON , *Deus venerunt gentes* , termina le Concert.

MM. LE GROS , GELIN , DURAND , L'ECUYER , MUGUET & RICHER ont chanté des récits dans les grands Motets pendant les Concerts du temps de Pâques , ainsi que Mlles FEL , ROZET , AVENEAU , DUBRIEULE & BERNARD.

M. JANNSON s'est particulièrement distingué dans ces Concerts , tant par son exécution que par le genre agréable de la musique qu'il a jouée ; ce qui lui a fait adresser les vers suivans , par l'Auteur ingénieux de la plus grande partie des contes qu'on a lus dans nos Journaux.

*A M. JANNSON , de la Musique de
S. A. S. M. LE PRINCE DE CONTI.*

« T ES sons rapides & flatteurs
» D'Orphée & d'Amphion retracent les merveilles :
» C'est peu d'étonner les oreilles ,
» Jannson , tu maîtrises les cœurs ».

Par M. DE LA DIXMERIE.

N. B. Ces témoignages flatteurs, & confirmés par la voix publique, du plaisir que fait un grand talent, ne seront jamais accordés, encore moins dus à ceux qui, sur quelque instrument que ce soit, semblent ne s'attacher qu'à défigurer l'effet qui lui est propre, non pour plaire ni pour toucher, mais uniquement pour étonner par l'affectation des difficultés réunies & multipliées dans des suites de préludes qui ne forment aucun sujet distinct. Plus les soins & l'attention des Directeurs actuels du Concert Spirituel ont rendu ce spectacle intéressant au Public, plus il est attentif à tout ce qui contribue à la durée de ses succès. C'est en conséquence de cela que nous ne pouvons nous refuser aux pressantes & nombreuses sollicitations qui nous ont été faites de les avertir de ne pas permettre, sous quelque prétexte de réputation que ce puisse être, à ces artistes de musique bisarre & sans chant, de rendre les auditeurs du Concert perpétuellement confidens des exercices savans & adroits qu'on ne doit pratiquer que dans le secret de l'étude.

O P E R A.

LE Mardi, 16 Avril, l'Académie Royale de Musique a repris les représentations de

Castor & Pollux, interrompues par les trois semaines de Pâques. L'interruption, si funeste quelquefois aux succès les plus décidés, semble n'avoir servi qu'à ranimer le goût & l'empressement du Public pour cet Opéra. L'affluence & le concours sont au moins tels qu'ils étoient avant Pâques, & l'on ne voit pas même quand cela se rallentira, chaque représentation donnant plus d'ardeur pour en voir d'autres. On a ajouté quelques accessoires dans la fête infernale, qui font encore un nouvel effet, & qui donnent une nouvelle perfection à l'exécution du chœur *que le feu des enfers*, &c. & au ballet des démons.

On continue jusqu'à l'Ascension, les Jeudis, le Ballet des Talens Lyriques.

COMÉDIE FRANÇOISE.

ON a joué le Mercredi 17 Avril le *Chevalier à la Mode* & le *Babillard*, Comédies.

On a continué les jours suivans de donner différentes Comédies du Répertoire, des circonstances particulières ayant empêché de représenter des tragédies.

COMÉDIE ITALIENNE.

ON a repris alternativement sur ce Théâtre après Pâques les mêmes Comédies à ariettes que l'on donnoit auparavant.

*DESCRIPTION de la nouvelle salle des
Comédiens Italiens ordinaires du Roi.*

Les Comédiens Italiens viennent de faire pendant la vacance de leur spectacle une augmentation de loges & un nouvel embellissement à leur salle. Comme dans le Mercure de Novembre 1760 il n'a été fait aucun détail de la réparation qui y a été faite, nous saisissons cette occasion pour en donner la description.

En 1760 leur salle exigeant une grande réparation, tant pour ce qui concernoit la solidité du bâtiment, que pour la décoration, M. LE Duc D'AUMONT, premier Gentilhomme de la Chambre, ordonna cet ouvrage, qui devint considérable, & par le travail & par la manière dont il a été traité. L'artiste, suivant les ordres qui lui avoient été donnés, avoit conservé tous les planchers & tous les poteaux, qu'il ne pouvoit supprimer sans un renversement total de la construction primitive. Il n'a donc rien changé à l'ancienne disposition, mais il a tellement ménagé la décoration, qu'il semble que la salle soit construite à neuf par le grand nombre de commodités qui s'y trouvent actuellement.

L'avant-scène étoit décorée par deux colonnes accouplées d'ordre corinthien , de toute la hauteur de la salle , & surmontées d'une architrave en relief qui se lioit avec la frise & la corniche , peinte sur le plafond. Le socle de ces colonnes étoit orné de *rinceaux* d'un goût antique , avec de belles rosettes dans les milieux. Le socle régnoit avec le dessous des balcons. Toute cette avant-scène étoit peinte en marbre blanc veiné , & tous les chapiteaux , bases & ornemens dorés ; dans l'épaisseur de cette avant-scène étoient pratiqués deux escaliers conduisans à tous les balcons & aux loges grillées placées sous le théâtre.

Les balcons, de niveau avec les premières loges, sont d'une très-belle composition , ils ont été principalement remarqués , & les Artistes en font cas. Les grilles des petites loges qui sont dessous sont de bon goût , & s'accordent bien avec l'ensemble général.

Toute cette salle est peinte en marbre blanc veiné , & tous les ornemens sont en or. Les portaux des premières loges sont décorés par des têtes de lions en consoles , tenant un feston de laurier. Les devantures sont ornées de feuilles de refend & de canaux ; le dessous de ces devantures est soutenu par des consoles très-mâles. Le dessous des plate bandes est orné de rosettes qui s'entre-lacent , & de postes courantes.

Les appuis des secondes loges sont ornés successivement de lyres avec des branches de laurier & une guirlande de chêne , & de médaillons pareillement ornés de guirlandes. Les platebandes de ces secondes loges sont les mêmes que celles des premières.

Ceux des troisièmes loges sont embellis par des têtes d'*Apollon* & des *rinceaux* d'ornemens. Des

198 MERCURE DE FRANCE.

consoles d'un bon genre ornent les poteaux des secondes & des troisiemes. Autour de celle-ci regnent les deux premières moulures de l'architrave de l'avant-scène, lesquelles servent de tailloir aux consoles, & suppléent l'architrave de la corniche, qui est mâle, & dont tous les ornemens sont bien entendus. Dans la frise regnent au pourtour des festons de fruits. Le plafond est peint en ciel, des génies artistement groupés soutiennent les lustres qui semblent attachés aux guirlandes avec lesquelles les génies se jouent.

L'escalier qui conduisoit aux premières & secondes loges a été totalement changé, & on en a substitué un nouveau beaucoup plus large & plus commode. On a ménagé à l'entrée un beau vestibule qui communique au parterre & à l'escalier des troisiemes, dont cependant la communication est interrompue pendant le spectacle par une grille de fer qu'on ouvre à la fin, & qui laisse au Public un grand espace pour sortir. Telle étoit la disposition de la Salle, lorsque vivement sollicités par des personnes de la plus grande distinction, de faire construire des loges dans l'avant-scène, pour être louées à l'année, les Comédiens Italiens se déterminèrent à en supprimer les colonnes pour satisfaire à l'empressement du Public, d'une part, & d'autre côté pour ne point empiéter sur les secondes & troisiemes loges, tant la fureur des petites loges est devenue à la mode.

En conséquence, pendant les trois semaines de vacances, les colonnes ont été jettées bas, & ont été remplacées par trois loges de chaque côté, contenant chacune six places, & deux loges de soubassement pareilles à celles qui sont sous les balcons. Ces loges sont en saillie de sept à huit pouces sur le poteau où se termine le balcon, dont

les places deviennent meilleures qu'elles n'étoient auparavant, & se terminent en plan circulaire du côté du théâtre. Leur décoration est la même que celle qui regne dans toute la Salle. Derrière ces nouvelles loges, sont adroitement pratiqués des escaliers qui y conduisent, & qui descendent sous le théâtre, ce qui rend la communication plus facile qu'elle n'étoit auparavant, parce que l'escalier du côté de la reine descendoit seulement jusqu'en bas. Ce changement en a occasionné un général dans la Salle, qui a été repeinte & dorée de nouveau en entier. Elle est présentement dans l'état le plus brillant. Tous les fonds des loges qui étoient en marbre de brèche violette, ont été peints en damas jaune, ce qui fait un meilleur effet & est plus avantageux aux femmes. Il n'est resté du plafond que la corniche, le reste a été peint & changé.

Quand les colonnes étoient en place, un simple fût orné de rinceaux dans le goût antique qu'elles portoient, terminoit la Salle. En y suppléant des loges, il a fallu changer la forme du plafond vers le théâtre; il se termine présentement en une voussure, au milieu de laquelle sont les armes du Roi, soutenues par quatre vertus, la force, la justice, la prudence & la tempérance. Sur le plafond dans l'angle du côté de la Reine, est le temple du goût, où des petits génies attachent des médaillons des Auteurs qui ont travaillé pour ce théâtre: de l'autre côté sont des génies tenant le haut d'une grande & vaste draperie qui forme le rideau, & qui lorsqu'il est levé se joint aux pentes qui descendent le long des loges jusqu'à sur le théâtre: au-dessous des armes sur le rideau est *Thalie*, tenant la devise *castigat ridendo mores* de la main droite, de l'autre un masque ac-

compagné de plusieurs petits génies, dont un regarde à travers un masque, & lance un trait (emblème qui paroît très-propre à cette Muse, qui sous le masque lance des traits piquans) & les autres lèvent le rideau qui masquent l'entrée du palais de cette Muse. Le public, quoique regrettant l'ancienne avant-scène, qui étoit le seul cadre que nous eussions à Paris dans nos Salles de spectacle, a paru très-satisfait du nouvel arrangement qui n'a rien gâté à cette Salle.

Toutes les peintures & dorures ont été faites avec le plus grand soin. Le plafond & le rideau, qui sont à présent les morceaux les plus intéressans, sont très-bien imaginés. La draperie est d'une très-grande vérité, l'étoffe, dont le dessus est une grande broderie d'or, & le dessous un velours cramoisi, est parfaitement exécutée. L'entrée du temple de *Thalie*, à moitié découverte, dans le péristyle duquel est une cassiolette jettant des parfums, soutenue par trois figures de femmes, fait un très-bon effet, parce qu'elle se lie avec la richesse de la draperie.

M. *Girault*, Architecte & Ingénieur - Machiniste des spectacles du Roi, en survivance, qui fut chargé par M. le Duc d'AUMONT en 1760, de la restauration & de l'embellissement de cette Salle, a fait en dernier ces changemens. M. *Canot* a peint & exécuté le plafond & le rideau qu'il a imaginé, de concert avec M. *Girault*.

On a garni les premières loges de banquettes à dossier, où les femmes seront plus commodément.

La vérité exige de faire mention du zèle des Comédiens à servir le Public de la promptitude avec laquelle cet ouvrage a été fait, & de la part qu'y a eue M. *Dehesse*, lequel pendant trois semaines, n'a point quitté les ouvriers depuis sept heures du matin jusqu'au soir.

ŒUVRES DE THÉÂTRE

NOUVELLEMENT IMPRIMÉES.

DEPUIS quelques temps des nouveautés ont nécessairement étendu l'article des spectacles. Il ne nous a pas été possible jusqu'à présent de satisfaire à l'engagement pris dans l'article des annonces de livres sur plusieurs pièces de Théâtre imprimées dont on a promis des notices. Nous commencerons par un recueil, estimable en beaucoup de parties, intitulé :

PIÈCES DE THÉÂTRE,

PAR M. MARIN, de l'Académie de Marseille, &c. &c. qui se trouvent à Paris, chez DUCHESNE, rue Saint Jacques.

ON a déjà rendu compte dans un de nos Journaux précédens de la préface & de quelques observations contenues dans ce recueil ; il ne nous reste qu'à parcourir les pièces qu'il renferme : la première est intitulée : *Julie, ou le Triomphe de l'Amitié*, Comédie en prose & en trois actes.

I v

Le sujet de cette pièce est intéressant. DORVAL avoit épousé à Toulouse JULIE, jeune orpheline, élevée dans sa maison. Ce mariage, fait contre le gré du père de DORVAL, l'a fait deshériter & lui a attiré toute sa colère. Les deux jeunes époux ont fui à Paris ; ils se sont logés dans un hôtel garni, lieu de la scène de ce Drame. DORVAL ayant dissipé la succession de sa mère, est réduit à la dernière extrémité. Sa situation a aigri son âme. Un seul ami lui reste, cet ami est ERASTE, & c'est lui contre lequel il conçoit des soupçons injurieux à sa probité & à l'inviolable fidélité de sa vertueuse épouse. Les soins généreux & prudents que cet ami se donne pour secourir DORVAL deviennent les motifs de ses injustes conjectures. Le mal entendu d'une lettre interceptée, & plus encore, l'imagination empoisonnée de DORVAL réalise tellement ses erreurs, qu'il fait mettre l'épée à la main à son ami. Ils sont séparés par D'OUTREMER, riche négociant, d'un caractère franc, qui loge dans le même hôtel, & qui est ami de LISIMON, vieillard affligé de la perte d'un fils unique, qu'il cherche & qu'il fait chercher en tous lieux, & dont chaque infortuné qu'il rencontre, lui rappelle le sort qu'il peut éprouver. Ce même LISI-

MON rencontre ERASTE qui cherche DORVAL : on croit que c'est pour se venger. Non, c'est pour trouver les moyens, ou de dérober son ami aux rigueurs d'une sentence qui va le renfermer dans une prison, ou d'appaier ses créanciers & de le délivrer de captivité, s'il n'a pas été averti assez promptement. Toujours sensible aux malheurs, LISIMON remet à ERASTE la somme nécessaire pour cette action généreuse : il se trouve ensuite avec JULIE. Il apprend d'elle-même, dans une scène fort intéressante, que c'est son propre fils qu'il vient de secourir par l'intercession d'ERASTE. Elle lui confesse en même temps que c'est elle qui est la cause occasionnelle de tous ses malheurs, puisqu'elle est l'épouse infortunée de son fils. LISIMON à cet aveu reprend toute sa colère, mais les larmes de JULIE, celles de son fils, celles qu'y vient joindre le généreux ERASTE, fléchissent enfin ce vieillard irrité, qui leur rend sa tendresse en leur pardonnant. De son côté DORVAL, éclairé par les actions d'ERASTE, lui rend tous les sentimens dus à un si rare ami. C'est avec raison que l'Auteur compte sur les suffrages des âmes honnêtes & sensibles dans les détails de cette pièce. Il apprend lui-même aux Lecteurs qu'elle n'avoit pas eu un

heureux succès à la représentation ; qu'il a changé beaucoup de choses dans les deux premiers actes , & que le troisieme est totalement différent. Pour ne laisser aucun doute à cet égard , il a fait imprimer ce qu'il a cru devoir supprimer ou changer. Nous avons lieu de présumer que ceux qui liront cet ouvrage penseront, comme nous, qu'il auroit un sort tout différent au Théâtre, s'il y paroissoit tel qu'il est dans ce recueil.

Quoique le fond de cette pièce, son action, son objet & les principaux caractères semblent n'annoncer que des choses touchantes dans les détails, elle n'est pas dénuée de gaieté. M^{de} LA ROCHE, hôtesse, & M. D'OUTREMER, caractères naïfs & un peu grossiers, liés à l'action principale, y jettent un comique de bon genre, assez rempli de morale naturelle. On en jugera par ce seul trait de M. D'OUTREMER sur la noblesse indigente à l'occasion de DORVAL. C'est à M^{de} LA ROCHE qu'il répond
 « Ceux qui sachant que la nature a
 » placé leur subsistance à quatre pouces dans
 » la terre, mettent de la dignité à mourir
 » de faim plutôt que de se baisser & la
 » cueillir, sont des insensés qu'il faudroit
 » mettre aux petites maisons ».

Les bornes de cette notice ne nous permettent pas d'en dire davantage sur cette

pièce, que l'on lira avec plaisir, & que nous croyons que l'on verroit favorablement au Théâtre.

La Fleur d'Agathon, Comédie en un acte en prose, est une imitation d'une pièce intitulée : *Fior d'Agatone de Martello*. Un goût extrême pour les fleurs, une superstitieuse crédulité dans une jeune Bergere Grecque qui répugnoit à tout engagement, donnent les moyens, par un stratagème que son caractère favorise, de la faire déclarer pour un des Bergers dont elle étoit aimée, & de le lui faire épouser. L'ingénuité de la Bergere, & le stratagème employé pour vaincre ses refus, fournissent une petite intrigue délicatement traitée dans la simplicité agréable du goût grec. Cette pièce a été reçue par les Comédiens ; il y a lieu de présumer qu'elle sera représentée & qu'elle fera plaisir. L'Auteur a joint dans ce recueil l'extrait de l'ouvrage italien qui lui en fournit le sujet.

Féderic est une Comédie héroïque en cinq actes & en vers, que l'Auteur annonce avoir composée pour renouveler un genre qu'il croit qu'on a eu tort d'abandonner. La scène est dans une Isle habitée par des Sauvages. Un vieillard y avoit été jetté par une tempête. Il y a vécu long-temps pleurant la perte de ses enfans qu'il croyoit

péris. Deux jeunes Sauvages se sont attachés à ce vieillard, le servent & l'aiment comme leur père, titre que leur tendresse lui a donné. De son côté il les a instruits comme ses enfans. Un vaisseau Européen aborde sur cette côte. Quelques passagers descendent à terre. Les Sauvages s'arment pour les chercher & les immoler à leur férocité. Ils accusent le Vieillard d'être d'intelligence. Ils le menacent. Ses deux fils adoptifs le gardent pour le défendre. Il se sert d'eux aussi pour dérober, s'il est possible, à la fureur des Sauvages, les Européens descendus dans l'Isle, d'où il espère sortir par leur secours. Un des jeunes Sauvages va voir si le vaisseau est encore sur la côte. Il ne l'a point aperçu. Le vieillard croit sa délivrance désespérée pour jamais. Il fait creuser son tombeau dans la terre par ses deux jeunes élèves Sauvages. Sur la foi d'une voix qu'il a entendue en songe, & qui lui annonçoit sa délivrance dans ce jour, il avoit appliqué cet oracle au vaisseau. Sachant qu'il a disparu, il interprète la prédiction au moment de sa mort; il s'y prépare. Il exhorte ses jeunes pupiles, qui fondent en pleurs. Il s'approche du tombeau; il croit toucher au terme de sa vie, lorsque son fils & sa fille, qui étoient descendus dans l'Isle pour y chercher ce père désolé, entendent ce vieillard qui

les nomme. Ils s'approchent, ils se reconnoissent ; ils l'emmenent avec eux en France. Les deux jeunes Sauvages reviennent en tremblant. Ils le croyoient, ce vieillard si cher, déjà dans les bras de la mort. Ils le trouvent, au contraire, dans ceux de ses enfans. Ils implorent sa tendresse & sa bonté pour les emmener en France pour ne point se séparer de lui ; ce qui leur est accordé.

Il y a dans cette pièce des situations & des détails d'un grand pathétique, dont nous regrettons de ne pouvoir rendre un compte plus étendu.

L'Amante Ingénue. Cette pièce, la quatrième de ce recueil, a été composée, dit l'Auteur dans un avertissement, pendant le début de Mlle DOLIGNI. Une copie de la pièce donnée à un des admirateurs de cette jeune actrice, qui peut compter dans ce nombre tous ceux qui vont à la Comédie, passa de main en main sans savoir ce qu'elle étoit devenue. Ayant appris qu'un Auteur, qui s'est acquis une réputation justement méritée dans le genre dramatique, M. MARIN a préféré de prendre date & de prouver qu'il n'étoit pas copiste, au soin d'en solliciter la représentation. On y trouve des caractères ingénieusement contrastés & ces détails qui,

en effet , conviendroient beaucoup aux grâces de l'ingénuité qu'on admire , qu'on aime avec tant de raison dans l'actrice , qui a fait naître l'idée de cette Comédie. Nous regardons comme une double perte pour le théâtre , la représentation de plusieurs scènes de cette Comédie , & l'occasion qu'elle auroit procurée au Public d'y voir Mlle DOLIGNY , dans un rôle d'une certaine étendue : occasion que le Public desire toujours plus souvent qu'il n'en jouit.

L'amant heureux par un mensonge. Cette dernière pièce de recueil, intitulée *Farce* n'en est une qu'en partie ; c'est-à-dire , qu'en refondant ce drame , & supprimant telles ou telles scènes , on en feroit une comédie honnête ou une farce assez plaisante , suivant les scènes que l'on conserveroit de préférence ; elle fera plaisir à lire aux amateurs de l'ancienne comédie , où l'on trouvoit la gayeté que l'on cherche en vain aujourd'hui sur la scène comique. Nous n'en sommes pas moins de l'avis de l'Auteur , qui , dans ses observations , déclare ingénument qu'il doute que ce mélange eût du succès au théâtre.

En général , nous ne pouvons qu'applaudir au style de toutes ces pièces , qui nous a paru vraiment dramatique , aux

sentimens honnêtes, & à la morale répandue dans les détails & puisée dans le fond même des sujets. Les Auteurs ne font ordinairement des préfaces ou des observations sur les pièces, que pour y faire remarquer plus de beauté qu'il y en a; celui-ci au contraire, n'a fait les siennes que pour exagérer le nombre des défauts qu'il trouve dans ses ouvrages. Cette seule singularité suffiroit pour en rendre la lecture curieuse & intéressante. La critique judicieuse & la modestie de M. *Marin*, peuvent être bien plus utiles que l'amour propre des autres, soit pour juger, soit pour composer des ouvrages de théâtre.

OEUVRES de Théâtre de M. DE LA NOUE;
Paris, Duchesne, rue Saint Jacques,
au temple du goût.

LA première pièce de ce théâtre, est *MAHOMET second*, tragédie, représentée avec succès pour la première fois, en 1739.

Le développement du cœur de *Mahomet*, le péril & la mort d'*Irène*, voilà ce qui forme tout le sujet & l'action simple de cette Tragédie, dont toutes les situations & tous les événemens sont renfermés dans cette unité. C'est cette même unité & cette simplicité d'action, dont on avoit encore

210 MERUCRA DE FRANCE.

alors quelque idée , qui fait le mérite de cette Tragédie : mérite peut-être éclipsé depuis par des drames monstrueusement brillans de détails & d'actions compliquées , ou de ce qu'on a nommé *coups de théâtre*. Charlatanisme heureusement inventé de nos jours par les Auteurs qui n'ont pas la force ou le génie de travailler des sujets simples. Cette pièce porte beaucoup d'intérêt. Le caractère de *Mahomet* & celui d'*Iréne* , sont des objets qui faisaient l'attention avec plaisir. Il y a dans les caractères subordonnés des traits remarquables. On se souvient encore de la force & de l'effet de la scène de l'*Aga* & de *Mahomet*. Elle est en général écrite dramatiquement & souvent avec la force qu'exigent les situations. C'est une lecture qui ne peut être qu'agréable aux amateurs de notre théâtre.

La seconde est le *RETOUR DE MARS* , Comédie en un acte & en vers , représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi , en 1735.

On retrouve avec grand plaisir dans ce recueil , cet ingénieux vaudeville du temps , s'il est permis de s'exprimer ainsi , dont le bruit du succès subsiste encore.

La troisième est *ZELISCA* , Comédie-Ballet , en prose , partagée par trois inter-

mèdes. Cette pièce avoit été composée & fut représentée , par ordre du ROI , sur le grand théâtre de Versailles , en 1746 , à l'occasion du premier mariage de Monseigneur le DAUPHIN. Le célèbre M. *Jeliotte* avoit composé la musique des intermèdes.

La fable de cette pièce est galante , agréable & comportant tout l'intérêt de ce genre. Elle est écrite avec cette élégance , cette délicatesse , & ces traits d'esprit , qui ont donné tant de cours à quelques contes de Fées modernes. On ne doute pas que l'on ne soit fort satisfait de retrouver ici cette ingénieuse fête , qui exigeant une réunion de talens pour ses accessoires , qu'on ne peut trouver qu'aux spectacles de la Cour , n'a paru qu'en cette occasion,

La quatrième, la *COQUETTE CORRIGÉE*, Comédie en vers , en cinq actes. Cette pièce est la dernière qui ait été représentée & la dernière qu'ait finie l'Auteur. On sçait qu'elle eut du succès dans le temps de ses représentations. Elle est bien écrite ; le caractère de la *Coquette* traité avec finesse , l'intrigue simple & claire. En un mot , nous croyons qu'il n'est aucun lecteur qui , en revoyant cette Comédie , ainsi que la Tragédie de *Mahomet II* , ne soit étonné que l'on ne remette pas ces deux pièces plus souvent sur la scène.

212 MERCURE DE FRANCE.

On a joint aux pièces précédentes ; l'OBSTINÉ ; Comédie en un acte & en vers, & les DEUX BALS, *amusement comique, orné de chants & de danses*. Ces deux ouvrages ne paroissent dignes de l'Auteur des précédens, ni par la constitution des drames, ni par le style. Mais on lira avec plus de plaisir les fragmens de quelques Tragédies commencées par l'Auteur & trouvées dans ses papiers, ainsi que quelques pièces fugitives, par lesquelles est terminé ce recueil.

REGUËUS ; Tragédie en trois actes & en vers ; précédée d'une lettre au Solitaire de *Guelaguet*, in-8°. à Paris, chez *Sebastien Jorry*, rue & vis-à-vis la Comédie Française. Cette édition est enrichie d'une belle estampe, de vignettes, &c.

On a déjà rendu compte dans l'article de la littérature de la lettre qui précède cette Tragédie. Quoique nous ne pensions pas qu'on doive adopter, sans réserve, tous les principes que l'Auteur voudroit établir sur la Tragédie, nous n'en convenons pas moins que cette lettre très-bien écrite, ne contienne des réflexions fort judicieuses, & des observations bien vues & rendues avec autant d'élégance que de clarté.

Nous aurions fort désiré donner un extrait étendu de cette pièce, quoi qu'elle

n'ait pas été représentée. Le talent aimable de son Auteur, le mérite même de l'ouvrage, tout nous y engageroit si nous n'étions obligés de renfermer cet article dans de justes bornes, dans la crainte de fatiguer les lecteurs de ce Journal, qui n'y cherchent & ni prisent souvent que la variété & la multitude des matières. Nous nous bornerons donc à dire que *Regulus*, ce célèbre martyr du patriotisme, est exposé par ce drame dans son plus beau jour, & que les traits les plus fermes & les mieux prononcés, rendent aux lecteurs, avec la force convenable, l'idée que l'on a généralement de ce grand homme. Il arrive à Rome avec les Ambassadeurs de Carthage. Le premier objet qui se présente à lui est *Marcie*. C'est donc contre cette tendre & vertueuse épouse qu'il a d'abord à combattre, pour l'exécution de son projet, qui est de retourner à Carthage chercher la mort & les plus cruels tourmens qui l'attendent, si Rome n'accepte pas les propositions de l'Ambassadeur Africain. C'est de tout le Sénat, c'est de l'amitié de *Licinius*, c'est de l'émotion même du Consul *Manlius*, du plus ferme des Romains, c'est de tout le peuple entier, enfin c'est de la nature gémissante & des pleurs d'un fils dans les bras de sa mère, que *Regulus* triomphe, & s'échappe avec violence pour

214 MERCURE DE FRANCE.

remonter sur les vaisseaux Africains , après avoir déterminé le Sénat à préférer les intérêts de Rome à la conservation de ses jours. Voilà ce qui forme l'action de ce drame , & ce qui remplit les trois actes dont il est composé. On connoît & l'on aime trop la versification de M. DORAT , Auteur de cette Tragédie , pour qu'il soit nécessaire d'inviter à la lire. On y trouvera en plusieurs endroits & sur-tout dans le troisième acte des vers analogues à la grandeur & à la force du sujet.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , le Mercure du mois de Mai 1765 , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce premier Mai 1765.

GUIROY.

T A B L E D E S A R T I C L E S.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

A R T I C L E P R E M I E R.

F RAGMENS d'une épître adressée en 1747 au C. de C. . . &c.	Page 5
RÉPONSE anonyme envoyée à M. de Gr. . .	7
SUR une très-aimable Demoiselle quêteant dans une Collégiale.	8
CONSEIL d'am. A M. de Voltaire , de l'Acadé-	

mie François, à l'occasion de ses vers à <i>l'Impératrice de Russie.</i>	9
ÉPITRE à ma maîtresse, par M. de***, Offi- cier d'Artillerie à Besançon.	10
LETTRE de M. de Grace, à Mlle Ch. ., sur l'o- rigine de la Monarchie François.	16
TRADUCTION de l'Ode XIII, du II liv. d' <i>Horace.</i>	39
VERS à Mlle Maxarelli, &c.	41
Le Lion malade, fable.	42
SUR un souper.	43
EPIGRAMME.	45
LA Vestale, histoire, &c.	46
SUITE d' <i>Héraclite & Démocrite</i> , voyageurs.	54
LETTRE de M. Piron à M. de la Place.	60
PARAPHRASE du Pseaume CXXIX. <i>De Profundis.</i>	
PAR le même.	62
LETTRE de M. le Prince de Croy & de Solre, à MM. les Maire & Echevins de Calais.	79
LETTRE de M. le Duc de Charost, à MM. les Maire & Echevins de Calais.	80
FRAGMENT d'une lettre écrite de Calais à M. de <i>la Place.</i>	81
ENIGMES.	83
LOGOGRYPHES.	86
CHANSON. La Coquette.	91

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTRE à l'Auteur du Mercure sur un ouvrage intitulé, <i>l'Homme éclairé par ses besoins.</i>	92
LETTRE de M. Blin de Sainmore à l'Auteur du Mercure.	103
MÉMOIRES secrets, tirés des archives des Sou- verains de l'Europe, &c.	105
MARIA, ou les véritables Mémoires d'une Dame illustre par son mérite, son rang, &c.	109
Le Voyageur François, ou Connoissance de l'ancien & du nouveau monde, &c.	125

216. MERCURE DE FRANCE.

ANNONCES de livres.

140

ART. III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ACADÉMIES.

DISCOURS prononcé à l'ouverture de la séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie, par M. *Louis*, Secrétaire Perpétuel. 158.

ASTRONOMIE.

THÉORIE de la Lune, déduite du seul principe de l'attraction, par M. *Clairaut*, &c. 169

MÉDECINE.

HYDROPIE de poitrine guérie par les pilules toniques du Docteur *Bacher*, Médecin à Thann en Alsace. 173

ART. IV. BEAUX ARTS.

ARTS UTILES.

OBSERVATIONS sur les progrès de l'Agriculture & des Manufactures. 177

ACADÉMIE de Peinture & de Sculpture. Médaille. Lettre à l'Auteur du Mercure. 186

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE. 188

GRAVURE. Géographie. 189

ARTICLE V. SPECTACLES.

SUITE des Concerts Spirituels. 192

A M. *Jannson*, de la Musique de S. A. S. M. le Prince de Conti. 193

OPÉRA. 194

COMÉDIE Française. 195

COMÉDIE Italienne. 195

DESCRIPTION de la nouvelle salle des Comédiens Italiens ordinaires du Roi. *ibid.*

ŒUVRES de Théâtre nouvellement imprimées. 201

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.



